

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

THÈSE PRÉSENTÉE À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN LETTRES

PAR
SERGE FOURNIER

LE COUREUR DE BOIS AU PAYS DU QUÉBEC :
UNE FIGURE, UNE PAROLE
— SON UNIVERS ET SON ÉVOLUTION —

MARS 2012

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

RÉSUMÉ

Le coureur de bois s'impose comme un des personnages légendaires les plus emblématiques de notre héritage culturel. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait fait l'objet de nombreuses recherches interdisciplinaires, qui ont toutefois laissé dans l'ombre la question de sa représentation dans l'espace littéraire québécois. Nous nous sommes donc penché, dans notre thèse, sur la figure du coureur de bois telle qu'elle se donne à lire à travers une quinzaine d'œuvres publiées au Québec entre 1846 et 1985-86, afin d'analyser de quelle façon les auteurs la construisent au fil des siècles.

Deux concepts clés guident notre étude : l'altérité et le *home* (en français, le *chez-soi*). Ces notions nous permettent d'établir la spécificité du coureur de bois en regard du groupe de référence qui fixe les normes et qui est généralement constitué par les agriculteurs et les villageois. Cette spécificité de l'homme des bois fournit également l'occasion d'éclairer à la fois la nature de ses activités et les rapports particuliers qu'il entretient, entre autres, avec la femme, l'espace sauvage et ceux qui le peuplent.

La thèse ouvre d'abord ses pages sur la mise au monde du personnage ensauvagé, dont la représentation est marquée par la valorisation et l'idéalisation. Par la suite, les protagonistes, bien que toujours représentés de manière positive, rencontrent des obstacles qu'ils ne peuvent surmonter, tandis que leur *chez-soi*, la forêt, se transforme en un lieu parfois hostile, qui cause leur perte ou celle de leurs proches. Enfin, alors que les hommes des bois perdent de leur prestige, les expériences négatives qu'ils vivent se

multiplient à un point tel, que c'est le déclin, voire même la disparition du coureur de bois que laissent entrevoir les auteurs convoqués.

REMERCIEMENTS

Je souhaite, en premier lieu, dire toute ma gratitude à M^{me} Hélène Marcotte, directrice de recherche, pour son intérêt, son dynamisme et son appui tout au long de l'élaboration de la présente thèse. Il est nécessaire, ici, de souligner que sans son travail constant, cette étude n'aurait jamais pris forme.

Je suis très reconnaissant envers M^{me} Manon Brunet, de l'Université du Québec à Trois-Rivières, pour la lecture fine et rigoureuse de l'étude. Je la remercie, aussi, de m'avoir fait l'honneur de présider le jury de soutenance de thèse. J'exprime, de même, ma vive gratitude à l'endroit de MM. Réal Ouellet, de l'Université Laval, et Brian Martin, du William College de Williamstown (Massachusetts), qui ont gracieusement accepté le rôle de vérificateurs.

J'associe à ces remerciements Francelyne, Katherine et Véronique qui m'ont accompagné pendant le trajet, parfois cahoteux, de recherche et d'écriture. Il me fait plaisir de vous dédier la présente thèse.

Finalement, je tiens à saluer les amis Gaëtan, Jean-Denis, Normand et Réjean pour leur « coup d'épaule » quand l'occasion le commandait.

AVANT-PROPOS

Mon intérêt pour le coureur de bois s'est développé graduellement et sur une assez longue période. Professeur de linguistique au Cégep de Shawinigan, j'étais constamment à l'affût de stratégies pédagogiques pour stimuler l'attention de mes étudiants du cours obligatoire de Linguistique. Vers la fin des années 1970, un entrefilet rédigé par Marcel Juneau, dans un petit journal distribué aux professeurs des cégeps, a retenu mon attention. Le professeur Juneau, chercheur au Trésor de la langue française au Québec, sollicitait alors la participation de volontaires pour mener des enquêtes lexicologiques dans nos régions respectives. Il s'agissait de relever, sur le terrain, les québécoismes. Je vis immédiatement, dans cette activité, l'occasion propice qui pourrait nourrir davantage l'intérêt de mes étudiants.

En effet, magnétophone en bandoulière, ils sillonnèrent la Mauricie et relevèrent un large échantillonnage du vocabulaire de la vie d'hier et du moment présent. Lors du montage et de la vérification des fiches lexicales, je m'attachai cependant à une série de témoignages d'hommes des bois, chasseurs, trappeurs, bûcherons : des coureurs de bois du XX^e siècle. Ils nous offraient à étudier des faits lexicaux savoureux, qui m'étaient complètement étrangers : *butteux* « jeune orignal mâle », le *cri de la vingt-deux* « réponse de l'orignal, avec les babines, qui résonne comme un coup émanant d'une carabine, *têtes de femmes* « herbes des tourbières disposées en coiffure féminine ; linaigrette (*Eriophorum angustifolium*) », *jeurrer*, « chanceler, en parlant d'un animal qu'on vient de

blessé d'un tir », *tondreux* « glandes préputiales du castor que les trappeurs utilisent pour attirer le petit gibier et qui entrent, à l'occasion, dans la composition de médicaments populaires ». Devant les particularités de cette terminologie, je me décidai à entreprendre la composition d'articles lexicologiques, mais sans en arriver, la plupart du temps, à retracer précisément l'étymologie et l'évolution historique des mots étudiés. De toute évidence, les outils dont je disposais ne me permettaient pas d'aller plus avant. Suivant, dans ce domaine particulier, les conseils de Marcel Juneau, je pris la décision d'entreprendre des études de Maîtrise. Pour constituer un corpus représentatif, hors du travail des étudiants, je pris rendez-vous avec une vingtaine de coureurs de bois de la Mauricie : Saint-Élie-de-Caxton, Lac Souris, Saint-Rock-de-Mékinac, Mattawin, Rivière-aux-rats, La Tuque, et bien d'autres lieux, furent complices de mes entrevues. Cette recherche sur le terrain et les articles lexicaux subséquents, avec les conclusions qu'on pouvait en tirer sur le vieux fonds français, les emprunts, et les innovations lexicales comme sémantiques, ont constitué, sans que je ne le sache sur le moment, le vecteur premier de ma démarche vers le coureur de bois fictif.

L'entreprise que constitue le doctorat en littérature s'inscrit, d'une certaine manière, dans la continuité d'inspiration de la Maîtrise. En fait, tout au long du travail, et c'est le moteur deuxième de la recherche, j'ai surtout pris en considération le constat que fera, à ma grande surprise, Maurice Lemire, dans *Le Mythe de l'Amérique dans l'imaginaire «canadien»* (2003), à propos du manque d'exploitation, par nos écrivains, du coureur de bois, personnage pourtant riche en potentiel. À partir de ce moment, je tenais fermement à

connaître le sort que les auteurs avaient réservé à cet acteur, haut en couleur, si bellement taillé par la tradition populaire.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ.....	i
REMERCIEMENTS.....	iii
AVANT-PROPOS.....	iv
INTRODUCTION.....	1
Encadrement de la recherche.....	4
Configuration théorique.....	20
Présentation de la thèse.....	30
CHAPITRE I : MISE AU MONDE D'UNE FIGURE : VALORISATION ET IDÉALISATION DE L'HOMME DES BOIS.....	39
1.1 <i>La Terre paternelle</i> : un cas de figure ?	41
1.1.1 Charles Chauvin : le Même et l'Autre	42
1.1.2 Le groupe de référence.....	47
1.1.3 Le deuxième voyageur.....	51
1.1.4 Charles Chauvin : un premier écart.....	53
1.2 Taché et l'idéalisation du voyageur.....	55
1.2.1 Le père Michel au milieu des forestiers.....	57
1.2.2 Idéalisation du milieu forestier.....	59
1.2.3 Kamouraska en liesse.....	63
1.2.4 Un goût irrésistible pour les mœurs de l'Indien.....	65
1.2.5 Le voyageur peut-il s'installer sur une terre ?	66

1.2.6 Le père Michel, voyageur des Pays-d'en-Haut.....	67
1.3 <i>Nicolas Perrot</i> , un roman inattendu et inespéré.....	70
1.3.1 Un héros exemplaire.....	72
1.3.2 Le Même et l'Autre.....	74
1.3.3 Perrot et le monde amérindien.....	76
Conclusion.....	78
CHAPITRE II : SPLENDEURS ET MISÈRES DE L'HOMME DES BOIS.....	81
2.1 <i>Maria Chapdelaine</i> : réussites et tragédies du coureur de bois.....	82
2.1.1 Gens de la terre et coureur de bois.....	82
2.1.2 De la terre au nomadisme des bois.....	85
2.1.3 La séduction d'un jeune homme sans rival.....	86
2.1.4 La nature redoutable et la mort de François.....	89
2.1.5 Des voix qui se distinguent.....	91
2.2 <i>Menaud, maître-draveur</i> : l'homme des bois devant l'étranger.....	92
2.2.1 Deux altérités : deux <i>chez-soi</i>	94
2.2.2 L'ennemi est aux portes.....	98
2.2.3 Figure du résistant et du combattant.....	101
2.2.4 La charge du vieux loup des bois... épormyable.....	103
2.2.5 La montagne et le rejet de Menaud.....	107
2.3 <i>Les Engagés du Grand Portage</i> ou quand l'espace crée les voyageurs.....	110
2.3.1 Engagement et départ.....	112
2.3.2 Misères du coureur de bois	113
2.3.3 Pouvoir et servitude	116

2.3.4 L'homme des bois à la fois humain et surhumain.....	119
2.3.5 L'astucieux Nicolas Montour.....	123
2.3.6 Louison Turenne, le voyageur « canadien ».....	129
2.3.7 Le <i>far North</i> et l'altérité assumée.....	132
2.4 <i>Louise Genest</i> : affranchissement de la femme et figure du métis.....	134
2.4.1 La figure de l'Autre : Thomas Clarey, coureur de bois.....	135
2.4.2 Le voyage nordique du couple Louise/Thomas.....	141
2.4.3 Louise Genest, une coureuse de bois ?.....	143
2.4.4 La société des bois.....	145
2.4.5 Un point de vue nouveau.....	147
2.5 <i>Les Jours sont longs</i> ou le monde selon Amédée Cardinal.....	148
2.5.1 Le citadin/métis et le métis des bois.....	149
2.5.2 Amédée Cardinal, <i>jack-of-all-trades</i> des bois.....	155
Conclusion.....	160
CHAPITRE III : DÉCLIN DU COUREUR DE BOIS.....	162
3.1 <i>Nord-Sud</i> : période de crise et exil.....	163
3.1.1 « La ruche est trop pleine ».....	164
3.1.2 Premiers signes d'altérité chez Vincent.....	166
3.1.3 Au cœur de la famille Douaire : le nomadisme.....	168
3.1.4 Déchirement de Vincent.....	172
3.1.5 Périodes d'hésitation et de départ.....	176
3.2 <i>La Dalle-des-Morts</i> et les hommes du vent.....	177
3.2.1 Des voix s'élèvent.....	179

3.2.2 Modification de la représentation du coureur de bois.....	181
3.2.3 Le sang des Bois-Brûlés.....	182
3.2.4 Gildore ou la poursuite d'un rêve.....	185
3.2.5 Je connais des histoires.....	186
3.3 L'envers de l'image mythique : l'univers rude du forestier dans <i>Ce maudit soleil</i> ..	188
3.3.1 <i>Non-chez-soi</i> et mers d'épinettes.....	190
3.3.2 L'altérité du commis.....	193
3.3.3 Superman et le courant hétérodoxe.....	197
3.3.4 Johanne, bouleau blanc au milieu des épinettes.....	198
3.3.5 L'arrivée des immigrants dans les Pays-d'en-Haut.....	200
3.4 <i>L'Élan d'Amérique</i> : cri d'alarme chez un peuple en voie d'extinction.....	200
3.4.1 L'agonie annoncée pour le pays.....	202
3.4.2 La scène rurale devant le progrès social.....	204
3.4.3 Antoine <i>the lone wolf</i>	210
3.5 <i>Un Dieu chasseur</i> : la vie de trappeur panthéiste et le territoire privilégié...	214
3.5.1 Blanc et Indien réduits à des territoires quadrillés.....	215
3.5.2 Deux figures traditionnelles en mutation.....	218
3.5.3 Marguerite, figure de l'enchantement et voix divergente.....	220
3.5.4 Le <i>chez-soi</i> de Mathieu menacé.....	224
3.5.5 La disparition dans l'Absolu.....	225
3.6 <i>Les Filles de Caleb</i> : le couple et la vie tumultueuse du bûcheron.....	226
3.6.1 Ovila Pronovost, porteur d'altérité.....	228
3.6.2 La forêt, lieu de fuite et redoutable maîtresse.....	229

3.6.3 Le cri de la sauvagerie.....	231
3.6.4 La relation avec les Indiens.....	232
3.6.5 Le sabotage du couple.....	234
Conclusion.....	236
CONCLUSION.....	239
BIBLIOGRAPHIE.....	250

« On a raconté la terre et l'église du village, mais pas assez le bois et la liberté »

(Serge Bouchard, *La Presse* en ligne, 12 février 2012).

INTRODUCTION

Quelle pérégrination la geste du coureur de bois emprunte-t-elle en littérature québécoise ? Plus spécifiquement, de quelle manière articule-t-elle sens, valeurs et narrativité ? Ce sont là les questions fondamentales qui nous ont conduit à instruire une thèse sur la représentation du coureur de bois dans les fictions québécoises. On sait désormais que l'histoire, par séquences et selon le développement de la dissidence, a jeté une ombre de discrédit sur les actions de l'aventurier des bois, ou, à l'inverse, a rendu hommage à son apport de première nécessité à l'économie de la colonisation française en Amérique. Qu'on le veuille ou non, le nomade des bois rejoint les grandes figures héroïques de l'histoire du Québec et de l'Amérique du Nord. Près de deux siècles après la disparition de son métier, il continue à faire l'objet d'une considération notable, dont l'abondance des citations sur le cyberspace satisfait à évaluer l'importance.

Les conditions de son existence en littérature ne peuvent toutefois se comparer à la figure états-unienne du cow-boy, par exemple. Ce dernier a bénéficié, à la réserve de l'histoire, de moyens considérables au cinéma (le Western), en musique (la Country music)

et de séries télévisées — pour ne mentionner que ces sources¹. Malgré tout, le coureur de bois apparaît comme un personnage flamboyant, porteur d'un héritage dont la tradition orale, notamment les contes, les légendes et les chansons populaires, rend compte : « Dans l'imagination populaire, les [hommes des bois] apparaissaient comme des êtres supérieurs auxquels la fonction fabulatrice accordait des pouvoirs quasi merveilleux² ».

Des sociologues tels Fernand Dumont et Gérard Bouchard, des historiens de la littérature et essayistes comme Jack Warwick et Maurice Lemire, des historiographes pareils à Thomas Wien au Québec, Philippe Jacquin et Gilles Havard en France mettent en lumière l'importance de la figure du coureur de bois et son omniprésence dans les discours culturels au Québec. Ces chercheurs identifient aussi en quoi il est le produit à la fois de la colonisation française en Amérique et d'un contexte géopolitique qui l'ont établi comme agent central, avec son partenaire l'Amérindien, de la principale richesse exportable en Europe, la fourrure. Les Pays-d'en-Haut, qui ne cessent de symboliser les véritables valeurs du Nord, l'invitent justement à la richesse, mais aussi à l'indépendance et à la libération de toute emprise. Ce sera à partir de ces étendues sauvages, le *lieu* du coureur de bois, que va se concevoir, en regard de la colonie, « une vision du monde qui dit le même et l'autre, l'ici et l'ailleurs, le dedans et le dehors, le moi et le non-moi³ ». Aussi

¹ Voir à ce sujet Jacquin, Philippe, *Le Cow-boy. Un Américain entre le mythe et l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992, 248 p.

² Lemire, Maurice (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II, Montréal, Fides, 1987, p. 423a.

³ Thaler Danielle et Alain Jean-Bart, « Les représentations du "home" dans les romans historiques québécois destinés aux adolescents », *Home Words. Discourses of Children's Literature in Canada*,

est-il impossible, si on veut le définir, de le détacher du milieu dans lequel il a évolué : homme de chasse, le nomade des Pays-d'en-Haut obéit à l'appel de l'instinct et part, comme les oies sauvages, quand le temps des grandes migrations est venu. Il appartient aux espaces indomptés comme à l'aventure et sa figure hante l'imaginaire québécois.

Le coureur des bois apparaît très tôt sous les traits d'un traceur de piste, d'un homme de la nature, familier des Indiens. Il substitue à la campagne la vie audacieuse en forêt, délaissant la société et la civilisation pour retrouver un état plus primitif. L'homme de la forêt aime fuir toute autorité. Entre la norme et le bouleversement de l'ordre établi, sans inventer un nouvel espace de référence, il contribuera à l'instar des *backwoodsmen*, aux États-Unis, à l'inscription d'innovations majeures dans des champs aussi diversifiés que le commerce, la culture et l'organisation sociale. Pourtant, malgré la présence essentielle de ce personnage dans l'histoire, il n'y a eu, jusqu'à présent, qu'un nombre assez restreint d'études portant sur la nature et la fonction du coureur de bois en littérature. Nous tenterons donc de voir de quelle façon les fictions littéraires représentent le coureur de bois et ses épigones. Nous chercherons ainsi à analyser comment les écrivains québécois, de 1846 à aujourd'hui, ont adapté ou transfiguré ce personnage tantôt idéalisé, tantôt assimilé à un pauvre hère qui s'abîme dans l'alcool, à moins qu'il ne soit peint sous les traits d'un

Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, Mavis Reimer editor, 2008, p. 27. L'appellation anglaise *home* sera présentée, dans la suite de notre thèse, sous la forme française *chez-soi*, marquée de l'italique.

acteur dérisoire, et sans envergure. Si la figure historique du coureur de bois est assez bien établie, elle reste encore à faire en littérature.

Encadrement de la recherche

*The Long Journey*⁴ de Jack Warwick, titre de la première parution, présente de façon plus nette l'idée générale de l'étude que sa traduction française *L'Appel du Nord*⁵. Et pour cause, car la thématique du Voyage constitue le point capital de l'essai. Il s'agit pour le chercheur d'une incursion qui fonde « symboliquement une recherche, une quête, et son aboutissement volontaire la régénération⁶ ». La thèse se concentre essentiellement sur le fait que les Pays-d'en-Haut — le Nord⁷ —, ont joué un rôle dominant dans la littérature canadienne-française et permet de distinguer des paradigmes littéraires se rattachant à un « type social pittoresque », le coureur de bois, « devenu une figure légendaire qui semble dominer⁸ » un espace spécifique. Pour le critique, la tradition, tant orale que littéraire, se développe autour de l'homme des bois et est parcourue en tous sens par un esprit

⁴ Warwick, Jack, *The Long Journey*. Literary Themes of French Canada, Toronto, UTP, 1968, p. 18.

⁵ Warwick, Jack, *L'Appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, Montréal, HMH éd., 1972, 248 p.

⁶ Morissonneau, Christian, « Jack Warwick, L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française », *Recherches sociographiques*, vol. 14, n° 3, 1973, p. 411-412.

⁷ Transcription personnelle de la conférence de Jack Warwick, « Ma découverte du Nord », donnée le 13 février 2007 dans le cadre du *Cycle des conférences* préparé par le Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord, Département d'études littéraires de l'UQAM. Jack Warwick a toujours hésité entre les appellations de *Pays-d'en-Haut* et de *Nord* : « [...] mais toutes sortes de réflexions à faire sur ce que j'appelais souvent les *Pays-d'en-Haut*. Là encore, c'était une question de définition très difficile à résoudre. Est-ce qu'il faut parler des *Pays-d'en-Haut* ou est-ce qu'il faut parler du *Nord* ? J'avais beaucoup de mal à résoudre cette question. Il fallait tout de même la résoudre sur papier, alors j'ai opté pour les *Pays-d'en-Haut*. Pendant longtemps, j'ai eu des doutes et j'ai été très frappé quand Jean Simard a proposé de traduire mon ouvrage. Il a mis comme titre *L'Appel du Nord*, c'est-à-dire que lui a traduit *Pays-d'en-Haut* par *Nord*. Je suis toujours resté dans la même ambiguïté » [nous soulignons].

⁸ Warwick, Jack, *L'Appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, op. cit., p. 18.

d'aventure et de rébellion, un appel constant au défi en regard des contraintes et de toute autorité. Il est donc normal que l'aventurier présente « l'image d'un homme complet, vigoureux et libre⁹ » dans la littérature canadienne-française.

Warwick précise que l'espace nordique correspond à la fois à un territoire réel et à un espace mental. Autrement dit, les Pays-d'en-Haut ne se confinent pas à la géographie. En fait, ils puisent « à deux sources : le factuel et le mental, le paysage visible et les représentations idéologiques. La démarche est [donc] en partie phénoménologique¹⁰ ». Les grands espaces sauvages, dont on a souvent parlé, deviennent quête et facteur intérieur ou extérieur, c'est selon, qui représentent un mouvement vers l'exploration de soi. En littérature, nous dit Warwick, on retrouve de nombreux textes où l'homme est lié à la terre sauvage, à un environnement inculte, ce qui nous conduit de plus en plus vers une vision du Nord. En outre, les récits qui se déroulent selon une représentation des Pays-d'en-Haut soutiennent souvent l'expression d'un ample besoin de liberté et une vitalité ardente chez les personnages d'insoumis.

Warwick développe l'exploration de structures spécifiques au Nord qui ne s'imposeraient pas, au premier abord, à l'esprit¹¹. De cette façon, il élargit le champ de la

⁹ *Ibid.*, p. 237.

¹⁰ Lacroix, Jean-Michel, « Le Canada, pays des Frontières ou pays sans frontières ? » dans Rougé, Jean-Robert (dir.), *Frontière et frontières dans le monde anglophone*, Paris, Presses de Paris-Sorbonne, 1991, p. 164.

¹¹ Christian Morissonneau admet « que [la] géographie [du Nord] soit surtout de l'ordre de l'imaginaire » chez Warwick. Néanmoins il fait observer « que si l'on parle du Nord, il y a des limites au moins approximatives à

recherche en tenant compte de fictions dont l'action se déroule en des espaces qui n'appartiendraient pas au Nord, au sens propre du terme, mais qui laissent place à des personnages rebelles qui refusent et repoussent la société organisée et ses valeurs. Ces protagonistes doivent nécessairement être pris en compte, selon Warwick, particulièrement si leur milieu de vie se trouve dans l'*hinterland*. Il arrive, de cette manière, à dégager un ensemble cohérent de romans où dominent certains leitmotiv. Warwick dresse ainsi, jusqu'à 1960, une histoire diachronique sur le mythe des Pays-d'en-Haut et recense les créations littéraires inspirées du récit primordial ou antique du Nord. Il pourra s'agir du concept de rayonnement du fait français en pays « sauvage » chez Joseph-Charles Taché, de développement chez Léo-Paul Desrosiers, Alain Grandbois et Yves Thériault, de la régénération chez Bertrand Vac, Roger Lemelin et André Langevin, ou encore de la quête chez Gabrielle Roy. La réflexion s'ouvre ainsi sur des types de protagonistes révoltés appartenant à l'idée d'espace nordique.

Le discours narratif sur le Nord permet de sonder les justifications profondes de l'attrait irrésistible en faveur des paysages grandioses, qui ne cessent de hanter l'imaginaire. L'espace du Nord questionne donc à la fois le lieu de l'écriture et l'émergence

respecter, du moins, vers le sud, l'est et, à partir du XIX^e siècle, l'ouest (l'Outaouais). Quand l'auteur fait glisser le Nord jusque dans les Cantons de l'Est, il confond une région avec l'idée de partance : autant dire que le Québec tout entier est dans le Nord, et que tous les gens qui aspirent à partir, inconsciemment, désirent le Nord. Il y a une source de confusion que Warwick n'a pas su toujours éviter : le Nord et le Voyage ne sont pas distingués suffisamment car si le Nord est évocation de départ, le voyage n'est pas toujours dirigé vers le Nord. Ainsi le héros dans *Nord-Sud* de Desrosiers choisit la Californie comme terme de sa partance ». (Morissonneau, Christian, « Jack Warwick, L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française », *op. cit.*, p. 412).

de figures prédominantes comme celle de l'homme des bois et de l'Amérindien. Une telle perspective engage une réflexion sur la mobilité. Daniel Chartier explique que

le Nord constitue, dans l'histoire occidentale, un espace mythologique travaillé par des siècles de figures imaginaires, à partir des récits grecs en passant par les textes bibliques, les sagas nordiques et les récits des grands explorateurs. Au XX^e siècle, il représente un espace de conquête fuyant qui se défile toujours plus haut à mesure qu'on l'approche : ainsi conçues, les représentations du Nord n'apparaissent plus comme la simple description d'un espace géographique, mais au contraire comme un fascinant discours pluriculturel alimenté de manière unique par différentes strates issues des cultures anciennes, repris par les cultures européennes, alimenté par les cultures du Nord et mis en jeu par les cultures autochtones. Déterminé comme un système discursif et non plus comme une description, le Nord se déploie dans son épaisseur historique et, lorsqu'il est analysé dans les œuvres littéraires, dans ses fonctions narratives¹².

En ce qui concerne la littérature du Québec, Warwick signale qu'à côté de romans où le Nord occupe la place centrale, dans beaucoup d'autres œuvres, il agit comme thème secondaire. Dans la plupart des cas, nous avons affaire à des urbains qui sentent le besoin — ou le simple plaisir — d'entreprendre des excursions au nord en direction des Laurentides.

Mais qu'en est-il au juste du Nord comme concept général qui intéresse la collectivité québécoise ? C'est une problématique qu'examine Christian Morissonneau

¹² Chartier, Daniel « Au nord et au large. Représentation du Nord et formes narratives », *Problématiques de l'imaginaire du Nord*, Montréal, UQÀM, Figura n° 9, 2004, p. 10.

dans son essai *La Terre promise : le mythe du Nord québécois*¹³. L'analyse qu'en fait le critique va à l'encontre de l'étude de Jack Warwick qui considère la littérature québécoise comme agent principal de la mythification du Nord. Morissonneau croit plutôt que les responsables de cette mythification sont les grands initiateurs et idéologues du mouvement de colonisation vers le Nord. Il est d'abord indispensable de savoir qu'il existe plusieurs nords que l'on peut réduire à quatre projets prédominants. D'abord, les Pays-d'en-Haut de la Nouvelle-France, qui désignent « la contrée sans limites, le vaste champ d'expérience du coureur de bois et du missionnaire, le pays de la fourrure et le domaine de l'évangélisation¹⁴ ». En second lieu, les Pays-d'en-Haut du curé Labelle. Le rêve de conquête du curé consiste à dépasser les Laurentides pour fixer le peuple québécois, choisi par Dieu, entre tous, pour répandre la foi catholique en Amérique. Mais le grand architecte du mythe n'est pas Labelle. Le troisième projet appartient à l'historien et sociologue français François-Edme Rameau de Saint-Père. Sa publication *La France aux colonies*, en 1859, rend compte de son désir de prendre en charge presque tout le territoire canadien jusqu'au Pacifique, d'établir les Canadiens français dans le Nord-ouest du Canada et, s'il le faut, construire un pays francophone au nord des États-Unis. Finalement, selon la pensée d'Arthur Buies, c'est plutôt la colonisation de la partie septentrionale du Québec qui devrait assurer son expansion territoriale. Comme on peut le constater, le thème de la nordicité, du point de vue géopolitique, apparaît comme une représentation

¹³ Morissonneau, Christian, *La Terre promise : Le mythe du Nord québécois*, Montréal, Hurtubise HMH, 1978, 212 p.

¹⁴ *Ibid.*, p. 54.

d'un mythe principal autour duquel s'articulent ceux de la Providence et de la régénération. Les conditions économiques, vers la moitié du XIX^e siècle, expliquent l'urgence pour l'élite de proposer une solution à l'exode des Canadiens français vers les États-Unis. Le désert du Nord devient donc une solution utopique qui réussit, dans la plupart des cas, à installer les colons sur des terres de roches.

Le mythe du Nord donne aussi à entendre que toute région vierge, hostile et brutale, serait perçue comme source de jouvence, de renaissance pour l'individu qui l'atteint. La forêt et la vie primitive transforment l'individu en homme nouveau, qui troque les valeurs de la société hiérarchique pour celles d'une société égalitaire et libertaire. Se forme, dans ces conditions, un courant hétérodoxe entretenu par l'homme de la forêt, du trafiquant de fourrures jusqu'à l'ouvreur d'abattis, tous porteurs de la part mobile moins exploitée par la littérature québécoise que la part du sédentaire celle-là mise en forme et modelée par les romans de la terre.

Pour sa part, Maurice Lemire, avec *Le Mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*¹⁵, met en évidence l'opposition entre la campagne et la grande forêt sauvage : deux visions antagonistes qui résument l'ensemble de l'univers romanesque québécois ; deux espaces où se retrouve l'opposition entre deux façons de vivre, entre deux idéologies, entre les occupations routinières de l'homme du sol et les mirages du

¹⁵ Lemire, Maurice, *Le Mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, Québec, Éditions Nota Bene, 2003, 236 p.

Nord. Pour l'essentiel, l'essai de Maurice Lemire recoupe les grandes orientations déjà définies par Warwick, même si l'objet de sa recherche porte davantage sur l'imaginaire collectif et, plus particulièrement, sur la façon dont les auteurs québécois se sont approprié le continent américain¹⁶. Tous ces écrivains, soutient Lemire, se sont essayé, avec plus ou moins de bonheur, à exploiter le thème des « grands espaces », les mythes de la forêt et de l'Amérique. Selon lui, force est de constater qu'ils ont été développés un peu à la « manière d'une survivance, qui exploite une mentalité, une attitude, mais non comme une problématique qui met en cause l'avenir même d'une société¹⁷ ». Aussi, les auteurs n'ont-ils pas réussi à « donn[er] à la littérature l'impulsion qui aurait pu produire des chefs-d'œuvre¹⁸ ».

La thèse de Lemire se développe à partir de questions qu'on détecte aussi dans *L'Appel du Nord* de Warwick. Il s'agirait, en bref, de savoir comment les écrivains québécois ont exploité la tradition orale inscrite dans les contes et les légendes ? Qu'ont-ils fait, par exemple, du coureur de bois, du voyageur, du bûcheron et des aventuriers qui ont parcouru le continent, de ces figures emblématiques, potentiellement héroïques, déjà admirées — l'Histoire et le folklore le montrent — par la population de la colonie ? Pour Lemire, les deux grands mythes fondateurs, ceux de l'Amérique et de la forêt, liés de près à l'espace des Pays-d'en-Haut, ont servi de fondement à l'imaginaire collectif et ont

¹⁶ Sur cette question, voir aussi l'ouvrage de Maurice Lemire, *Formation de l'imaginaire québécois (1764-1867)*, Montréal, L'Hexagone, 1993, 280 p.

¹⁷ Lemire, Maurice, *Le Mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, op. cit., p. 110.

¹⁸ *Ibid.*

toujours exercé une très grande fascination auprès de la jeunesse et de la collectivité canadienne. Christian Morissonneau abonde dans le même sens :

Les Pays-d'en-Haut, très tôt, ont été auréolés de mystère et de fascination : c'était le pays de l'aventure, de la vie libre, du gain rapide et abondant ; le Canadien en rêvait comme d'une région qui le libérait des routines de la sédentarité, des contraintes sociales et qui l'enrichissait rapidement. Une région vierge était à la porte. Ce que l'Europe occidentale ne connaissait plus depuis le moyen-âge, époque des grands défrichements. Elle devint le lieu privilégié pour le rite de passage du jeune *Homo canadiensis*. L'« homme véritable » empruntait beaucoup à un passé garant de sa liberté, de son esprit d'indépendance, de sa débrouillardise, de son originalité : celui du coureur de bois qu'il avait été. Ce capital, sans cesse enrichi par les récits et les souvenirs, accroissait le mérite du porteur. Absorbés par une nouvelle vie plus attirante, certains coureurs de bois adoptèrent pour toujours les Pays-d'en-Haut ; la légende s'empara d'eux. L'histoire ferait connaître ces nouveaux « sauvages ». Le coureur de bois fait partie de l'héritage héroïque et mythologique de la culture canadienne-française.

Près de lui, et lui succédant dans ce panthéon des héros anonymes, apparaissent deux autres types d'hommes aventureux que seul un pays neuf pouvait engendrer, images humaines de nouveaux rapports économiques : le Voyageur et l'Homme de chantier (bûcheron et draveur)¹⁹.

Les représentants de l'élite québécoise prendront toutefois leurs distances en regard de ces thèmes et personnages. Ils soutiennent plutôt l'idée que le développement de tels sujets « mett[ai]ent en danger le projet de société française en Amérique²⁰ ». C'est ainsi que les auteurs eurent plutôt tendance à légitimer le sédentaire « qui refusait de regarder

¹⁹ Morissonneau, Christian, *La Terre promise : Le mythe du Nord québécois*, op. cit., p. 55.

²⁰ Lemire, Maurice, *Le Mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, op. cit., p. 31.

plus loin que ses clôtures, comme si, dans leur mémoire profonde, les Canadiens ne regrettaient pas ce temps heureux où ils disposaient de toute l'Amérique²¹ ».

Jusqu'au premier tiers du XX^e siècle, la littérature de la survivance arrive à supplanter l'imaginaire du nomade et de ses épigones, signe évident, selon Lemire, que nous sommes en présence d'une littérature et d'une société en « porte-à-faux » qui n'ont cessé de rompre avec leurs mythes fondateurs. Seule l'influence contraignante du clergé a pu, dans une certaine mesure, détourner le milieu littéraire de l'époque du potentiel que représentait un personnage comme le nomade des bois et, de ce fait, empêcher l'émergence d'un écrivain capable de transformer les valeureux coureurs de bois en surhommes mythiques : « Il a fallu attendre le XX^e siècle pour que le thème [du nomadisme] atteigne sa pleine expression, mais avec un décalage temporel insurmontable entre le vécu qui l'inspire et le quotidien des lecteurs²² ».

Jean Morency, quant à lui, se questionne sur ce que peuvent bien partager des récits écrits aux États-Unis et au Québec qui, au premier abord, ne semblent rien avoir en commun. Quels liens, par exemple, peut-on supposer entre les récits de Washington Irving et de Louis Hémon ou de James Fenimore Cooper et de Geneviève Guèvremont ? Il lui apparaît, indépendamment du simple positionnement géographique, que « le sentiment de l'espace, la thématique de l'errance [et] l'entrecroisement des rêves prométhéens et

²¹ *Ibid.*, p. 110.

²² *Ibid.*, p. 93-94.

dionysiens contribuent à rapprocher [...] certains textes québécois des textes fondateurs de la littérature américaine [...]»²³. En dépit du décalage temporel — un siècle sépare les deux corpus — se rencontrerait dans ces textes le même questionnement sur l'affirmation de la collectivité et l'insistante problématique de l'État-Nation. Nul doute alors, en ce qui a trait à Morency, que l'image du recommencement, inscrite profondément dans l'imaginaire collectif d'Amérique, investit les récits des scénarios du renouvellement, de la transformation et de la métamorphose.

Les similitudes entre les ouvrages américains et québécois offrent donc à lire une symbiose qui nous renvoie à une connaissance assez juste de notre « américanité ». De Washington Irving à Herman Melville et de Louis Hémon à Jacques Poulin, tous les récits contiennent, à tout le moins, une part qui ressemble à un transfert du *chez-soi* vers l'ailleurs, voire à un dépassement de l'Amérique et de la culture occidentale : quelque chose qui ressemblerait au refus de la stagnation et à un enthousiasme impérieux vers la modernité.

Morency signale aussi, après d'autres essayistes que nous avons examinés, que « l'imaginaire géographique québécois se trouve écartelé entre deux espaces de prédilection qui correspondent à deux types de valeurs sociohistoriques, qui recouvrent elles-mêmes des valeurs mythiques (celles de l'ordre et de la liberté) : d'une part le

²³ Morency, Jean, *Le Mythe américain dans les fictions d'Amérique. De Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1994, p. 9.

territoire laurentien, d'autre part la nature sauvage²⁴ ». Cette dichotomie imprègnera jusqu'à aujourd'hui, à des degrés variables, la plupart des ouvrages québécois et Morency, lorsqu'il essaie d'expliquer ce malaise entre deux systèmes de valeurs, agrandit l'antithèse à la taille même de l'Amérique :

La conscience de l'homme américain apparaît donc comme déchirée entre des appels contradictoires (attirance pour l'Indien, pourtant doublée d'une haine envers ce dernier ; défense acharnée de la civilisation, en dépit d'une grande méfiance à l'égard de celle-ci), cette hésitation s'incarnant dans les figures qui expriment la stabilité (le fermier, le citadin) ou qui traduisent l'attrait de l'aventure (le nomade, le chercheur d'or, le vagabond). Ces appels contradictoires donnent son élan au mythe américain, peu importe [...] leur mode de transposition symbolique : éden ou utopie, clôture ou ouverture de l'espace, images de l'Indien ou de la civilisation²⁵.

Il poursuit en signalant qu'Élise Marienstras, dans *Les Mythes fondateurs de la nation américaine*, accorde une attention toute particulière « au puissant mouvement dialectique qui anime le rêve américain de la régénération dans le Nouveau Monde. Comment va-t-on recréer l'homme ? Le problème réside non seulement dans les moyens à prendre pour parvenir à cette fin, mais aussi dans la voie à suivre entre la " civilisation " et la " sauvagerie " ²⁶ ».

Pour Daniel Chartier, le Nord, généralement associé chez les Québécois à la forêt et aux Pays-d'en-Haut, se présente, avant tout, comme « un discours culturel, appliqué par

²⁴ *Ibid.*, p. 20.

²⁵ *Ibid.*, p. 18.

²⁶ *Ibid.*, p. 19.

convention à un territoire donné²⁷ ». Ce discours, pour l'auteur, peut s'énoncer dans les œuvres selon sept axes, qui correspondent à autant de formes narratives. Les sept axes distingués se déclinent de la façon suivante :

Le premier axe, celui de la colonisation, détermine ce qu'on peut appeler le " Nord historique ", c'est-à-dire des régions à l'intérieur du territoire national qui ont été définies, dans l'histoire, comme nordiques, mais qui ne le sont plus aujourd'hui : on pense au Lac Saint-Jean, aux Laurentides, à la Mauricie [...], à l'Abitibi et au Témiscamingue. Ces régions, toutes situées sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent, trouvent leur nordicité moins dans leur situation géographique que dans leurs caractéristiques de forêts vierges à conquérir par l'abattage, la colonisation et l'établissement systématique de paroisses. De cet axe sont issus les romans de la colonisation, les récits régionalistes et toute une littérature pamphlétaire en faveur du retour à la terre.

Reflet opposé du premier axe, le second est celui de l'aventurier, du coureur de bois et de l'explorateur. Le territoire convoqué est à la fois celui de la colonisation, mais avant que cette dernière se manifeste, ainsi que le prophétique " Nord-Ouest ", soit le chemin des découvreurs qui, à partir des rivières et des routes non balisées de l'Ouest de Montréal, remonte les Grands Lacs jusqu'au Manitoba, aux Territoires du Nord-Ouest et à la pointe de l'Alaska. Récits de découvreurs contes populaires (dont le plus connu est la " Chasse-galerie ") et romans d'aventures, trop souvent associés à un public adolescent, définissent le corpus lié à ce territoire [...]. *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, chef-d'œuvre du roman régionaliste québécois, s'inscrit exactement dans l'ambiguïté fondamentale entre ces deux premiers axes du Nord²⁸.

Nous développerons, plus loin, cette ambivalence dans notre analyse du roman de Louis Hémon.

²⁷ Chartier, Daniel, « Au Nord et au large. Représentations du Nord et formes narratives », *op. cit.*, p. 9.

²⁸ *Ibid.*, p. 14-15.

Le troisième axe fait intervenir la mythologie des Amérindiens et des Inuits, le quatrième présente la Scandinavie comme territoire traditionnel des « pays nordiques », le cinquième celui de la « nordicité saisonnière » selon la terminologie de Louis-Edmond Hamelin, le sixième celui du « Nord esthétique » : univers de froid, de pureté, de noirceur et de blancheur, etc., et, enfin, le septième axe présente le « Nord imaginaire » : monde utopique, imaginé et fantasmé. Quand on applique cette répartition aux fictions québécoises, elle coïncide alors, pour les deux premiers axes, avec l'opposition entre sédentarité et nomadisme que nous trouvons déjà chez plusieurs chercheurs. Chez Daniel Chartier, la dichotomie renvoie à un antagonisme qui se réalise davantage dans la division de l'espace et dans les types de récits : « D'abord, l'opposition canadienne-française fondatrice entre la sédentarité et le nomadisme, qui s'est développée dans les figures de la sécurité du colon vis-à-vis la tentation libre du coureur de bois, se réfléchit en deux types de territoires nordiques, tant dans l'histoire du pays que dans sa littérature²⁹ [...] ».

Réal Ouellet, Alain Beaulieu et Mylène Tremblay vont sensiblement dans le même sens et observent que les fictions québécoises sont effectivement traversées par le couple nomadisme/sédentarisme : deux voies opposées qui ont réglé l'éclairage général de l'imaginaire littéraire :

Si le roman dit « de la terre » du XIX^e siècle récuse explicitement le nomadisme au profit d'un enracinement à la fois terrien et territorial, celui de

²⁹ *Ibid.*, p. 14.

la première moitié du XX^e siècle valorise le nomadisme et, en même temps, tient un discours sédentariste. Les auteurs voient dans cette contradiction un malaise : ou bien le nomade disparaît comme il est venu, en coup de vent (*Le Survenant*), ou bien, prêchant la révolte mais n'osant la faire, il sombre dans la folie (*Menaud*). Mais dans le roman contemporain, on retrouve ce héros vagabond qui ne cesse de pleurer la terre à jamais perdue et qui ne peut s'imaginer autrement que réduit à l'impuissance³⁰.

Dans les romans québécois existent donc, depuis les origines, une divergence pérenne entre les espaces du *chez-soi* et de l'ailleurs. Mais il y a plus. Ces chercheurs, en analysant les voies actuelles empruntées par le couple sédentaire/nomade, découvrent les figures de l'intellectuel ou de l'artiste « à la recherche de son moi³¹ », ainsi que les rôles actantiels autonomes dévolus à l'Amérindien, à la femme indépendante et au bûcheron qui, le plus souvent, s'abîme dans l'alcool. Ils font aussi remarquer que les années 1980 marquent un tournant important pour la représentation de la figure emblématique du nomade. Elle emprunte, en ce cas, les traits et les attributs des Néo-Québécois. Dans leur importante production littéraire, les auteurs issus des communautés d'origine étrangères expriment un nomadisme imaginaire, renouvelé : « la songerie du voyage prend [alors] des motivations différentes et déborde largement le territoire de l'ancienne Nouvelle-France³² ».

L'espace des Pays-d'en-Haut, ou du Nord, et celui du terroir sont conséquemment engagés dans une relation antagoniste depuis le début de la colonisation. L'admission de

³⁰ Ouellet, Réal, Alain Beaulieu et Mylène Tremblay, « Identité québécoise, permanence et évolution », dans Laurier Turgeon, Jocelyn Létourneau, Khadiyatoula Fall (dir.), *Les Espaces de l'identité*, Québec, PUL, 1997, p. XIII. Voir aussi p. 90-92 et Réal Ouellet, « Aux origines de la littérature québécoise : nomadisme et indianité », dans Franca Marcato-Falzoni (dir.), *La Deriva delle francofonie*, Bologna, CLUEB, 1994, p. 1-32.

³¹ *Ibid.*, p. 85.

³² *Ibid.*, p. 86.

ce postulat apparaît comme un trait commun de la pensée critique, que l'on ne peut saisir indépendamment de sa logique propre : les deux régions « importent dans une exégèse de l'imaginaire américain. L'espace américain, et l'écriture qu'il engage, s'avère [donc] conflictuel : il se pose comme un choix entre l'appel de l'ailleurs et l'attrait de l'ici³³ ». Pour Pierre-Yves Pétillon, le parcours de l'imaginaire américain se déploierait selon un mouvement de tension continue entre le nomadisme et la sédentarité³⁴. De façon générale, le mouvement vers le Nord serait à la fois une utopie et un mythe. Dans la plupart des romans que nous avons lus, on rencontre quelque chose qui participe, en effet, de la terre sauvage, mais qui devient aussi une vision du Nord.

Dans un article intitulé « L'homme des bois d'Anticosti. La figure du guide de chasse et les conceptions sociales de la forêt québécoise », Geneviève Brisson met en lumière l'importance de la figure des *woodmen* dans l'histoire symbolique de nos relations à la nature³⁵. Son analyse repose sur un corpus composé d'enquêtes sur le terrain et d'expériences consignées par des Nord-américains dans des publications de différentes époques. Les récits oraux comme les textes écrits montrent le guide à la manière d'un homme de la nature, un sauvage moderne. Brisson fait remarquer que le portrait de l'espace sylvestre, lieu où on risque de se couper des autres hommes, nourrit notre imaginaire et définit plusieurs habitudes : « La colonisation de la Nouvelle-France en est

³³ Morency, Jean, *Le Mythe américain dans les fictions d'Amérique. De Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec, *op. cit.*, p. 19.

³⁴ Pétillon, Pierre-Yves, *La Grand-route. Espace et écriture en Amérique*, Paris, Seuil, 1979, 253 p.

³⁵ Brisson, Geneviève, « L'homme des bois d'Anticosti. La figure du guide de chasse et les conceptions sociales de la forêt québécoise », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 60, n° 1-2, 2006, p. 163-189.

teintée. L'aspect inculte des milieux forestiers est traité comme une menace d'ensauvagement dont il faut se prémunir par différents moyens, dont l'agriculture et l'évangélisation des Amérindiens³⁶ ». C'est pourquoi, d'une manière comme d'une autre, la figure qui va du coureur de bois au guide, en passant par le forestier, apparaît comme plus primitive et disponible autant à la découverte qu'à la chasse. Il ne faut toutefois pas se méprendre, car ces figures sont plus ambiguës qu'on pourrait l'imaginer nous dit Geneviève Brisson. Plusieurs hommes des bois dans notre littérature « sont, à leur façon, des héros, qui ouvrent l'espace social par leur familiarité avec la forêt plutôt que de s'y associaliser. La forêt est alors le monde de l'exploit, contrairement à l'espace du quotidien³⁷ ».

Le clivage entre nature sauvage et culture du sol domine dans les études que nous venons de recenser. Ainsi, la forêt ne semblerait convenir qu'à des inadaptés sociaux, des marginaux, des voyageurs qui ont des motifs pour éviter les territoires trop fréquentés. On pourrait, par ailleurs, avancer, sans empiéter sur la conclusion de notre travail, que dans les fictions québécoises où paraît le coureur de bois, le protagoniste s'éloigne de son milieu familial, celui de la sécurité, pour connaître des aventures dans un espace de *non-chez-soi*³⁸ avant de réintégrer son foyer, à moins qu'il ne décide de se fixer dans un milieu

³⁶ *Ibid.*, p. 165.

³⁷ *Ibid.*, p. 168.

³⁸ Le géographe J. Douglas Porteous organise l'espace physique depuis la dichotomie « home »/« non-home » qui partage certaines caractéristiques avec l'opposition sédentarité/nomadisme. Pour plus d'informations, voir Porteous, J. Douglas, « Home : The territorial core », *Geographical Review*, vol. 66, n° 4, 1976, p. 383-390.

d'adoption, quelquefois pressenti comme un nirvana, une utopie, et qui devient alors son nouveau *chez-soi*.

Configuration théorique

L'étude ethnographique sur la vie et les habitudes des coureurs de bois aux XIX^e et XX^e siècles de Normand Lafleur³⁹, jointe à ce que nous avons trouvé dans une vaste enquête menée sur le terrain auprès de chasseurs et de trappeurs de la Mauricie, nous ont permis, dans un premier temps, de distinguer le fonds vernaculaire des hommes de bois⁴⁰. En les interviewant, nous avons repéré bon nombre de signes caractéristiques de ces hommes : leurs mots particuliers de la chasse et du piégeage, leur habileté à se déplacer dans les bois sans boussole, à se nourrir, quand l'occasion l'exige, de petits fruits sinon de « tripes de roche⁴¹ », leur adéquation parfaite avec le milieu de la forêt — univers d'altérité —, leur endurance, leur inscription dans la continuité de l'image de l'Amérindien, le fait d'être considéré comme des êtres à part. Muni de ces informations, nous nous sommes mis à la recherche de nouvelles marques qui identifieraient davantage le coureur de bois. Nous avons examiné bon nombre d'études, depuis les manuels d'histoire jusqu'aux ouvrages consacrés à la chasse des animaux à fourrure, sans négliger les biographies et les textes littéraires mettant à l'avant-plan ce type de personnage. Dans tout

³⁹ Lafleur, Normand, *La Vie traditionnelle du coureur de bois aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Leméac éd., 1973, 305 p.

⁴⁰ Fournier, Serge, *Étude lexicologique des régionalismes pris dans le discours de chasseurs et de trappeurs de la Basse, Moyenne et Haute Mauricie*, Shawinigan, Les éditions des Glanures, 1985, 110 p.

⁴¹ Mousse qui pousse sur les têtes de roche et qu'on peut faire bouillir. Son ingestion, sans nourrir complètement l'organisme, assure la survie.

ce matériel, nous avons récupéré beaucoup d'indices identitaires — aspect physique et vestimentaire, vigueur, ensauvagement, transgression des normes sociales, indépendance, etc. — à propos d'hommes dans la fleur de l'âge, pour l'histoire, ou de jeunes héros, dans les fictions, qui avaient décidé de tout abandonner pour aller vivre dans la profondeur de la forêt et commettre, comme le souligne Jack Warwick, « le plus grand péché de tous : acquérir la *liberté*, celle des animaux *sauvages*⁴² ». Tous ces signes palpables, rassemblés et classés, nous avaient motivé à opter pour un objet d'étude qui intéresserait le lexique du coureur de bois. Toutefois les circonstances, la rareté des études sur le personnage dans les fictions québécoises et notre intérêt pour la littérature nous ont, finalement, fait opter pour l'écriture d'une thèse sur la représentation du coureur de bois dans la littérature du Québec.

Comme nous l'avons déjà souligné, l'imaginaire littéraire québécois, quand on veut analyser la figure du coureur de bois, paraît organisé autour d'oppositions dont celle du sédentarisme et du nomadisme — une des plus dynamiques —, qui se donne aussi à lire dans la nature face à la civilisation, les espaces de l'ailleurs en regard de l'ici et, finalement, dans le Même et l'Autre lorsque le protagoniste coureur de bois se différencie de ce que Janet Paterson appelle le groupe dominant ou groupe de référence : habituellement, dans notre corpus, les villageois, les cultivateurs, puis les citadins et les

⁴² Transcription personnelle de la conférence de Jack Warwick, « Ma découverte du Nord », donnée le 13 février 2007, *op. cit.*

grands négociants de fourrures. Ces oppositions, qui se structurent autour de la notion d'altérité, sous-tendront l'analyse des œuvres retenues dans notre thèse.

La question de l'altérité est très présente actuellement dans diverses disciplines (sociologie philosophie, ethnographie, anthropologie, etc.), et nous nous demandons naturellement quelle est la signification que peut revêtir le concept d'altérité en littérature ?⁴³ Janet Paterson développe, dans *Figures de l'autre dans le roman québécois*, la problématique de l'altérité à partir de la représentation du personnage Autre dans les fictions romanesques québécoises :

Ma réflexion n'aborde pas le phénomène d'un point de vue philosophique ou socioculturel [...]. Elle vise plutôt la représentation du personnage Autre dans le roman québécois. S'inspirant de théories sémiotiques et narratologiques, son but est de répondre à quelques interrogations fondamentales. Comment savons-nous qu'un personnage particulier est Autre par rapport à d'autres personnages ou à un groupe dominant ? Autrement dit, quelles sont les stratégies discursives opératoires dans la mise en discours de l'altérité ? En outre, quels sont les enjeux conceptuels de l'altérité d'un personnage ? Un

⁴³ Denise Jodelet écrit à ce propos : « En effet, la question de l'altérité s'inscrit dans un espace intellectuel de large empan, qui va de la philosophie, de la morale et du juridique, jusqu'aux sciences de l'homme et de la société. Cette question a particulièrement interrogé, de longue date, plusieurs sciences sociales, retenant leur réflexion, souvent depuis leur fondation, comme en anthropologie, ou depuis leur période classique, comme en sociologie. Elle y a fait retour, de façon massive quoique différenciée selon les disciplines, en raison des transformations contemporaines de leurs champs d'étude, de la diversification de leurs objets théoriques ou des renversements de perspective suscités par la réflexion épistémologique, en particulier par les critiques de la modernité et à travers elles la mise en cause d'un universalisme abstrait au nom de la reconnaissance de la différence. Elle n'est pas non plus étrangère au champ esthétique qui avec les œuvres littéraires, plastiques, musicales, fournit une ample matière pour étudier le rapport à l'autre et ses représentations, particulièrement sous leurs formes imaginaires – comme le fait, par exemple, Saïd (1980-1997) pour l'Orient –, ou sous leurs formes doctrinales – comme le fait, en particulier, Todorov (1989) à propos de la réflexion française. L'espace imparti à ce chapitre ne permet pas de donner à voir la richesse d'un tel domaine où la psychologie sociale pourrait trouver de quoi faire son miel ». (Jodelet, Denise, « Formes et figures de l'altérité », dans Sanchez-Mazas, Margarita et Laurent Licata (dir.), *L'Autre : regards psychosociaux*, Grenoble, PUG, 2005, p. 24).

personnage soi-disant « différent » de la norme, que ce soit par nationalité, la race ou les circonstances sociales, est-il nécessairement Autre dans une société donnée ? Quelle est, au fond, la base conceptuelle de l'altérité ? Réside-t-elle dans le binarisme, à savoir la relation entre deux personnes, ou bien implique-t-elle le rapport d'une personne à une unité plus grande comme celle d'un groupe ? Et surtout : l'altérité est-elle un phénomène déterminant et récurrent dans le champ littéraire québécois ? Qui est l'Autre, au juste, dans cette littérature et en quoi son altérité est-elle productrice de sens et révélatrice de mutations socioculturelles ?⁴⁴

Selon Janet Paterson, « [l']Autre n'est pas un concept constant, inaltérable ou invariable, mais une construction idéologique, sociale et discursive susceptible de modifications profondes selon le contexte⁴⁵ ». Par exemple, on peut attribuer au personnage de l'Autre des valeurs positives ou négatives : il n'y a pas de valeurs fixes. En outre, l'altérité est un concept relationnel : « dire l'autre, c'est le poser comme différent, c'est poser qu'il y a deux termes *a* et *b* et que *a* n'est pas *b*⁴⁶ ». Selon Paterson, il faut dépasser la relation binaire *a* et *b*, « pour passer à la notion, posée par [Éric] Landowski de *groupe de référence*, groupe qui peut être social, religieux, politique, etc.⁴⁷ ». Se pose, dès lors, une question importante : comment dans ces systèmes d'opposition allons-nous assurer le passage entre la notion de différence et celle d'altérité ? Pour donner réponse à cette question, il faut se rappeler que le personnage de l'Autre ne se définit pas en soi, mais par rapport à un groupe de référence duquel il se démarque. En effet, pour qu'un individu soit identifié

⁴⁴ Paterson, Janet, *Figures de l'Autre*, Québec, Éditions Nota bene, 2004, p. 11-12.

⁴⁵ Paterson, Janet, « Pour une poétique du personnage de l'Autre », dans *Texte, revue de critique et de théorie littéraire*, Toronto, Université de Toronto, n^{os} 23-24, 1998, p. 103.

⁴⁶ Paterson, Janet, *Figures de l'Autre*, *op. cit.* p. 21. Voir aussi sur la question, Hartog, François, *Le Miroir d'Hérodote : essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1980, 386 p.

⁴⁷ Paterson, Janet, « Pour une poétique du personnage de l'Autre », *op. cit.*, p. 104. Pour plus d'informations, voir Landowski, Éric, *Présences de l'autre*, Paris, PUF, 1997, 250 p.

comme Autre, il faut une base de comparaison avec une norme. Cette norme est en général posée par un groupe majoritaire qui s'appuie sur ses propres codes et valeurs pour différencier, voire exclure l'Autre. S'établit ainsi une distinction entre différence et altérité. L'exemple que Paterson propose est très représentatif : il est à tous les égards manifeste qu'il y a une différence entre les yeux bleus et les yeux bruns, entre les cheveux blonds et les cheveux noirs et que, généralement, cette différence est sans importance, sans signification. Comment se fait-il alors qu'une différence dans la couleur de la peau (noire, blanche, brune) ait pu créer, dans de nombreuses cultures, des exclusions et des conflits sanglants?⁴⁸ La différence ne devient donc altérité, par exemple, qu'au sein d'un contexte marqué par une question d'ostracisme ou encore par une distribution inégale de l'autorité, un abus de pouvoir, etc. Paterson signale que « [d]e toute évidence, le groupe de référence, habituellement le groupe dominant, fixe l'inventaire des traits différentiels qui serviront à construire les " figures de l'Autre"⁴⁹ ».

L'enjeu, quand on traite de l'altérité, n'est donc pas, à vraiment parler, d'établir la différence qui, elle, s'assimile à l'action séparatrice qui crée l'écart, à la distinction par des traits comme le caractère et l'âge, mais bien de circonscrire le contenu spécifique qu'on lui assigne et qui relève, dans la majorité des cas, de l'arbitraire. La différence ne devient altérité que dans la mesure où les sujets construisent des oppositions qu'on peut considérer comme *pertinentes*, c'est-à-dire celles sur la base desquelles « se cristallisent

⁴⁸ *Ibid.*, p. 106.

⁴⁹ Paterson, Janet, *Figures de l'autre dans le roman québécois*, op. cit., p. 25.

les véritables sentiments identitaires⁵⁰ ». En effet, puisque l'altérité (de sexe, de race et de classe) est un concept relié au caractère de ce qui est *autre*, il renvoie nécessairement à la diversité ou, plus spécifiquement, à la reconnaissance de l'autre dans un mécanisme de détermination sociale.

Qu'en est-il maintenant des procédés et des stratégies employés dans la mise en discours de l'Autre ? Comme l'Autre représente un écart par rapport à un groupe de référence, il s'agira, en premier lieu, de distinguer les traits constitutifs de ce groupe : « [l]a description de la constitution du groupe de référence et de ses valeurs est primordiale pour identifier les traits du personnage Autre⁵¹ ». En deuxième lieu, il sera nécessaire de prendre en considération le fait que l'altérité d'un personnage est gouvernée par l'énonciation et que pour déterminer la spécificité du personnage Autre, il faut savoir qui dit l'altérité. La construction de l'altérité s'établit aussi par la « description des *traits physiques, vestimentaires, langagiers* et *onomastiques* du personnage de l'Autre. Ces traits se démarquent naturellement de ceux du groupe de référence⁵² ». S'ajoutent aux traits visibles qui accusent la différence de l'Autre, des stratégies rhétoriques (l'inversion, la comparaison, l'analogie, etc.) qui vont dans le même sens.

⁵⁰ Paterson, Janet, « Pour une poétique du personnage de l'Autre », *op. cit.*, p. 106

⁵¹ *Ibid.*, p. 28.

⁵² *Ibid.*, p. 31.

On remarque également que la figure de l'Autre ne correspond pas strictement à celle de l'étranger ethnique, même si elle se revêt des marques ressortissant à la même logique. La construction littéraire et sociale de l'Autre peut aussi se bâtir sur le rapport à l'espace : « Il est en fait difficile de penser à un personnage Autre qui n'est pas associé à une spatialité distincte de celle du groupe de référence⁵³ ». De façon générale, la différence spatiale se répercute à d'autres niveaux du discours, ce qui va l'investir d'un rôle important dans la démarcation entre protagonistes. Selon Paterson, « l'espace est une autre stratégie capitale pour marquer l'altérité d'un personnage⁵⁴ ». L'Autre est habituellement assimilé à une spatialité dissemblable de celle qui concerne le groupe de référence, et ces frontières se révèlent aussi métaphoriques, en ce qu'elles évoquent l'incapacité de passer d'un monde à un autre.

Aux concepts d'identité et d'altérité s'ajoute une notion supplémentaire qui guidera aussi notre recherche, celle du *chez-soi*. Si le concept d'altérité nous permet d'analyser les rapports entre le même et l'autre, le moi et le non-moi, celui du *chez-soi* nous permet, quant à lui, d'analyser l'espace propre au coureur de bois, avec les antinomies qu'il convoque (dehors / dedans, ici / ailleurs, nature / culture, sauvage / civilisation, etc.). Dans leur article intitulé « Les représentations du "home" dans les romans historiques québécois destinés aux adolescents », Danielle Thaler et Alain Jean-Bart ont développé un profil détaillé des techniques utilisées par les auteurs afin d'éclairer la figure du coureur de

⁵³ *Ibid.*, p. 29.

⁵⁴ *Id.*

bois. Pour la mettre en valeur, ils partent du concept du *home*, traduit dans notre thèse par le terme « *chez-soi* », concept que la critique anglo-saxonne a établi comme « axe essentiel dans sa recherche d'une spécificité de la littérature enfantine⁵⁵ ». Mais cette notion nous a toutefois paru suffisamment ouverte et étoffée pour commodément s'appliquer à la littérature pour adultes :

Mais le « home » qui mobilise l'attention des sciences humaines comme la géographie, la sociologie, la psychologie, la psychanalyse, l'ethnographie et l'architecture reste cependant un concept aux frontières difficiles à délimiter tant il couvre un champ sémantique étendu et nourrit un large réseau de connotations [...]. Ces connotations varient non seulement d'une culture à l'autre mais également au sein d'une même culture, car le « home » est au centre d'enjeux fondamentaux dans les représentations de l'environnement géographique, physique, mais aussi psychique et idéologique. C'est à partir de lui que se conçoit une vision du monde qui dit le dedans et le dehors, l'ici et l'ailleurs, le même et l'autre, le moi et le non-moi. Aussi est-il difficile d'envisager un moi dissocié de l'environnement dans lequel il a baigné et de répondre à la question « qui suis-je ? » sans passer par cette autre question : « d'où suis-je ? ». Nous venons tous de quelque part et nous sommes marqués par les lieux, les milieux, les paysages que nous avons traversés. Ils ont contribué à la formation de notre personnalité. Ainsi, le « *chez-soi* » est-il fondamentalement un espace « habité » profondément ancré dans la psyché, reflet de l'être et lieu d'une identité qui se forge⁵⁶.

La notion a donné lieu à une volumineuse littérature critique. « Si l'on cherche à saisir dans quelles grandes directions s'est orientée la critique en littérature jeunesse quand elle reprend la problématique à son compte, on peut avancer qu'elle a surtout tenté de dégager

⁵⁵ Thaler Danielle et Alain Jean-Bart, « Les représentations du "home" dans les romans historiques québécois destinés aux adolescents », *Home Words. Discourses of Children's Literature in Canada*, op. cit., p. 27.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 27-28. Pour un point de vue complémentaire, voir Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1972, 214 p.

un réseau d'antithèses [...]»⁵⁷ » et, par le fait même, à constituer un réseau de contrastes et de visions antagonistes qui se déploient selon plusieurs notions antinomiques : *chez-soi / ailleurs*, *chez-soi / aventure*, *chez-soi / mobilité*, *chez-soi / Voyage* (entendu comme une course lointaine dans les bois). La dichotomie leur confère une remarquable efficacité idéologique pour expliquer et justifier l'enclavement des balises de chaque antithèse. Il est donc permis de postuler que ce concept du réseau d'oppositions, conçu au départ pour les romans historiques québécois destinés aux adolescents, puisse connaître un élargissement et être utilisé dans des œuvres appartenant au corpus littéraire québécois pour adultes. Le réseau d'antithèses peut efficacement illustrer les désirs antinomiques qu'on prête au coureur de bois qui balance, parfois, entre la sécurité offerte par le foyer domestique et la sollicitation de l'aventure promise par la vie libre et sauvage du Nord.

Il n'est pas aisé de répondre à la question : « qu'est-ce que le *chez-soi* ? » Le concept coiffe un ample champ sémantique et soutient un réseau de connotations particulièrement abondant. Comment définir le *chez-soi* ? Est-ce un espace géographique à dimensions variables (Les Pays-d'en-Haut, la montagne de Menaud, la cabane de Thomas Clarey), un espace social (un chantier, un village), un espace imaginaire qui fonde l'identité du coureur de bois, ou un réseau de relations sociales ? Est-ce la liberté face aux contraintes sociales, le nomadisme, la sauvagerie ? Dans son article paru en 2007 « Aux frontières du Home et du Moi », Danielle Thaler écrit qu'il ne se trouve pas

⁵⁷ *Ibid.*, p. 28.

de réponse valable universellement, ni même de réponse simple à la question de « où se trouve le *chez-soi* ». Pour [J. Douglas] Porteus, l'espace géographique s'organise à partir de l'opposition « *chez-soi* – non – *chez-soi* » car si l'individualisme est marqué par l'anthropocentrisme, l'ethnocentrisme et l'égo-centrisme, il est aussi influencé par une vision domocentrique [le *chez-soi* est alors le lieu où l'on se réfugie, où l'on fuit] de l'espace, c'est-à-dire une conscience de l'espace articulée autour du *chez-soi* qui lui est familier [et qui, d'une certaine manière, le définit]. Mavis Reimer et Anne Rusnak ont signalé qu'on ne peut réduire la notion de *chez-soi* à celle d'un espace physique et qu'il faut tenir compte de ses connotations sociales, politiques, historiques. Le concept de *chez-soi* renvoie tout autant à un état d'esprit et à un sentiment d'appartenance, à tout un réseau de valeurs, de croyances, d'hypothèses sur la nature du monde. Selon Rosemary Marangoly George, pour qui « le *chez-soi* est aussi l'endroit imaginaire qui peut être plus facilement situé dans un espace mental que dans un lieu géographique déterminé ». La notion de *chez-soi* est construite sur un réseau d'inclusions et d'exclusions qui donc implique la reconnaissance d'une différence, d'une altérité. Le *chez-soi* est ainsi défini comme un espace qui fonctionne sur l'opposition du même et de l'autre, de l'appartenance et du rejet. Le concept ne peut donc être ni politiquement ni idéologiquement neutre. Ainsi les représentations du *chez-soi* varient non seulement d'une culture à l'autre mais également au sein d'une même culture. Il n'est pas certain que ce terme soit utilisé avec les mêmes connotations, les mêmes significations implicites, les mêmes préjugés idéologiques. Car, le *chez-soi* est au centre d'enjeux fondamentaux, tant dans la représentation de l'espace et de notre environnement que dans l'affirmation de l'individu et d'une quête de l'identité. Le *chez-soi* est d'abord un espace « habité », profondément ancré dans la psyché, reflet de l'être et lieu de l'identité qui se forge⁵⁸.

Comme nous venons de le mentionner, les concepts d'altérité et du *chez-soi* guideront notre recherche. Mais cette approche méthodologique ne nous empêche pas, sur une plus grande échelle, de poursuivre dans la voie tracée par Jack Warwick. La vitalité des romans visant le Nord, publiés depuis le milieu des années 1960, et la parution de travaux critiques

⁵⁸ Thaler, Danielle, « Aux frontières du Home et du Moi », Gervais, Flore et Monique Noël-Gaudreault (dir.), *Littérature de jeunes et espaces identitaires*, Osnabrück (Allemagne), Universität Osnabrück, 2007, p. 26.

pertinents, dont nous avons fait état, révèlent que le voyage, au sens où l'entend Warwick, est toujours privilégié par les écrivains et connaît de nouvelles ramifications. Les auteurs exploitent des thèmes inédits et transforment les anciens. Nous tenterons donc de cerner les représentations du coureur de bois et de ses épigones pour en constituer une filiation cohérente. À partir des variantes littéraires de ce personnage, de l'« arbre généalogique » du coureur de bois pourrait-on dire, nous chercherons aussi à expliquer comment les protagonistes semblent, surtout à partir de 1965, se déconstruire et se changer en antihéros. Pour Michel Lessard et Huguette Marquis, le coureur de bois nous permet de suivre « un type continu de Québécois épris de liberté qui se métamorphose au cours de l'histoire » en voyageur, en simple trappeur, puis en bûcheron. Les hommes des bois « regroupe[nt] en somme les " drop out " des différentes époques de notre passé, ceux qui se sont par contre intégrés rapidement aux grands espaces⁵⁹ ». En conséquence, nous situerons la figure du coureur de bois dans son environnement idéologique et littéraire, afin d'en dégager non seulement les composantes intertextuelles, mais aussi les modes de détermination, plus généralement narratifs et conceptuels, que nous lisons dans les essais de Thaler, Jean-Bart et Paterson.

Présentation de la thèse

Avant de présenter notre corpus et d'établir la division en chapitres de notre thèse, il est nécessaire d'accorder au substantif *coureur de bois* le traitement historique et

⁵⁹ Lessard, Michel, et Huguette Marquis, *L'Art traditionnel au Québec : trois siècles d'ornements populaires*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1975, p. 432.

linguistique qu'il mérite. *Coureur de bois*⁶⁰, relevé en Nouvelle-France depuis 1672 (lettre de Frontenac)⁶¹ et à partir de 1727 en français général (Furetière), recouvre une importante divergence de métiers distincts qui appelle une terminologie où les vocables sont distinctement délimités. Sans faire le bilan exhaustif de la série des quasi-équivalents, nous pouvons déterminer, en utilisant l'appellation de Charles Bally, que *coureur de bois* procède à la manière d'un terme d'identification⁶². Autour de lui gravite un grand nombre de fonctions connexes interpellées par les termes *trappeur*, *portageux*, *bûcheron*, *draveur*, *cageux*, *truchement*, *donné*, *voyageur*, *engagé*, *commerçant*, *hivernant*, *homme du Nord*, *mangeur de lard*, *aventurier*, *vagabond*, *explorateur*, *traiteur*, *trimbaleux*⁶³, etc. Autant de

⁶⁰ Claude Poirier, *Dictionnaire historique du français québécois*, Québec, PUL, 1998, p. 216b-220b.

⁶¹ À propos de la date d'apparition du mot *coureur de bois*, Richard Saunders fournit des renseignements utiles : « To the best of my knowledge the expression *courir les bois* was first used in a printed work by the Recollet missionary, Gabriel Sagard-Théodat, in his *Histoire du Canada*, published in Paris in 1636. In describing Father Dolbeau's winter visit to the Montagnais in 1615 he says the father went to the Indians "to lodge with them, to learn their tongue, to catechise them" and "*courir les bois avec eux*" » (Saunders, Richard, « Coureur de bois : a definition », dans *The Canadian Historical Review*, Toronto, vol. XXI, n° 2, 1940, p. 123). À propos du coureur de bois et de la traite des pelleteries, Philippe Jacquin note que « la situation même de la colonie embryonnaire, la dépendance envers la fourrure, la faiblesse du peuplement, la déliquescence du pouvoir politique et militaire ont contraint les Français à s'adapter au type de relations qu'entretenaient les Indiens entre eux. Adaptation qui signifiait le respect des droits politiques et commerciaux, la compréhension des habitudes et des tempéraments, la reconnaissance d'un autre système de valeur. Ce modèle s'est façonné au cours de cette période et a donné naissance à un personnage nouveau, le coureur de bois. En 1610, le jeune Brûlé hiverne avec les Algonquins ; en 1634, Nicollet préside un conseil de plusieurs milliers d'Indiens à Green Bay. Une génération sépare les deux dates, une vie d'homme pour l'époque, la vie d'Étienne Brûlé, premier coureur de bois. Il faudra attendre une autre génération pour qu'apparaisse dans les documents officiels le terme coureur de bois. Mais si le mot n'existe pas encore, le modèle est en place et fonctionne bien. La quête des fourrures, l'apprentissage de la langue, l'identification à la manière de vivre indienne, autant de traits indissociables du personnage qui grandit au cœur de la forêt canadienne. Dans cette génération de coureurs de bois apparaissent d'autres caractéristiques qui vont s'accentuer dans les années suivantes : la fuite devant les contraintes de la vie sociale et religieuse ; l'attrance pour les Indiennes, une fascination pour l'indépendance et l'aventure » (Jacquin, Philippe, *Les Indiens Blancs*, Paris, Payot, 1987, p. 67).

⁶² Pour Charles Bally, le terme d'identification fait référence à terme générique, un collectif autour duquel se range les quasi-synonymes. Pour plus d'informations, se référer à son *Traité de stylistique française*, Genève et Paris, Georg et Klinksieck éd., 2 vol., 1963, 595 p.

⁶³ Cette forme rare est utilisée par les membres du clergé de Québec comme le laisse entendre le contexte suivant : « Sur les représentations des religieux de Québec, qui désiraient une colonisation ramassée autour

vocables qui témoignent de la pérennité du nomade des bois. On comprend que des personnages appartenant au corpus retenu ne soient pas des *coureurs de bois*, au sens premier du terme, mais participent plutôt, à divers titres, à la chaîne de succession des métiers qui, sous une forme ou une autre, accompagne la figure de l'homme des bois et la rhétorique de l'espace sauvage.

Pour bien reconnaître la vigueur et l'originalité de notre sujet, nous avons ouvert notre champ d'analyse aux fictions où les protagonistes sont des hommes des bois (coureurs de bois, voyageurs, engagés, trappeurs, forestiers, etc.) qui jouent un rôle essentiel dans l'intrigue. En outre, lorsqu'ils représentent l'Autre, « [l]eur altérité doit déclencher des réactions chez les autres personnages et représenter un élément clé de la tension romanesque⁶⁴ ». Certains traits particuliers les caractérisent. Parmi eux, on reconnaît généralement l'esprit d'indocilité, la tentation du voyage, l'émerveillement devant la diversité de la nature, une certaine nostalgie pour l'homme à l'état naturel, le sens de la quête comme le questionnement existentiel. Pour le coureur de bois, un besoin profond le pousse à *marcher* le bois plutôt que de couler une vie tranquille dans un *chez-soi* conciliant. L'homme des bois tire sa substance d'un mouvement constant vers les lieux

des églises et déploraient les mœurs des " trimbaleux ", bien que ces vagabonds leur assurassent qu'on apprenait davantage dans la forêt que dans le petit catéchisme, Colbert interdit de courir les bois et de faire la traite sans autorisation » (Hubert-Robert, Régine, *L'Épopée de la fourrure*, Montréal, Éditions de l'arbre, 1945, p. 108).

⁶⁴ Paterson, Janet, *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, op. cit., p. 176.

éloignés de toute civilisation, plus particulièrement les Pays-d'en-Haut, pierre d'angle de notre recherche.

Les premières fictions littéraires de notre thèse appartiennent aux premiers temps de la littérature canadienne-française, soit au XIX^e siècle. Réjean Beaudoin, pour décrire ces ouvrages du territoire, parle de « tradition agriculturiste et régionaliste tradui[sant] le repli collectif qui doit assurer la survivance du peuple canadien-français⁶⁵ ». À un moment où « toute réalité extérieure est perçue comme une menace et vécue comme un exil⁶⁶ », les auteurs ne peuvent donc pas accorder les coudées franches à un personnage qui se situe à l'autre extrémité du spectre et symbolise les valeurs de la liberté. Ce mouvement, destiné à développer un sentiment d'enracinement, a grandement influencé le développement de la littérature canadienne-française, tant et si bien que seulement trois œuvres répondent à nos critères de sélection pour le XIX^e siècle⁶⁷. La présence d'un voyageur dans *La Terre paternelle* (1846), de Patrice Lacombe, n'indique pas que nous avons affaire à un coureur de bois de première trempe qui occupe tout le récit, mais sa présence est suffisamment forte pour que nous puissions en faire le point de départ de notre recherche. Le chapitre premier de notre thèse ouvre aussi son espace à *Forestiers et Voyageurs* (1863) de Joseph-Charles Taché. Le « récit épisodique » correspond aux

⁶⁵ Beaudoin, Réjean, *Le Roman québécois*, Montréal, Boréal, 1991, p. 46.

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ Parce que la tradition orale québécoise, transposée à l'écrit, offre différents récits retraçant les aventures d'hommes de chantiers, nous en avons tenu compte avant de nous prononcer sur le rôle que joue cette tradition dans l'imaginaire québécois. Sans inclure les ouvrages dans notre corpus, nous reconnaissons toutefois l'apport d'Honoré Beaugrand, *La Chasse-Galerie* (1891), comme la contribution de Louis Fréchette par l'intermédiaire des *Contes de Jos Violon* (1900).

normes de l'École patriotique de Québec. Taché souhaite dégager l'aspect typique et particulier de la vie au Canada français. Pour ce, il nous fait pénétrer dans le microcosme social que constituent les chantiers de l'*hinterland* peu profond. Taché témoigne, à cette occasion, de la vie rude des travailleurs de la forêt : d'abord en intervenant directement dans le récit, puis en laissant le père Michel narrer sa vie d'aventurier du bas du fleuve et de voyageur des Pays-d'en-Haut. Dans *Nicolas Perrot ou Les Coureurs de bois sous la domination française* (1889), Georges Boucher de Boucherville, pour sa part, nous met en présence d'un coureur de bois hardi, vainqueur de tous les dangers de la forêt et maître diplomate en matière de négociations avec les Autochtones. Nicolas Perrot possède tous les talents et apparaît, sous la plume de Boucherville, comme un personnage plus grand que nature. En fait, dans ces trois romans, le personnage de l'homme des bois est représenté de façon positive et se trouve valorisé, de diverses manières, par les auteurs.

Le deuxième chapitre s'ouvre avec le roman de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine* (1914). Dans un contexte de migration géographique et de colonisation, la dissemblance entre coureur de bois et gens d'agriculture devient plus intime. L'opposition au coureur de bois ne cristallise plus l'affrontement radical entre la volonté du nomade d'échapper aux limitations de sa liberté et les occupations des défricheurs/cultivateurs. Le rapport entre François Paradis et le groupe de référence devient d'autant plus déchiffrable : il loge au cœur même d'un désir commun pour les grands espaces, ce qui réduit le clivage proverbial entre deux traditions, deux manières de voir le monde, le nomadisme et la sédentarité. *Menaud, maître-draveur* (1937) de Félix-Antoine Savard s'inscrit dans une dynamique qui repose sur la ruine de l'héritage collectif et sur le fait que des étrangers

nous ravissent notre territoire et nos richesses. Le roman est cependant moins une réquisition de l'espace géographique, qu'un vibrant appel à la prise de conscience de la situation par les campagnards de Mainsal et, au-delà, par la collectivité canadienne-française. De plus, ce n'est pas le cultivateur qui est mis en vedette, ici, mais le coureur de bois, l'errant, auquel Savard a toujours voué une immense admiration. *Les Engagés du Grand-Portage* (1938), roman de Léo-Paul Desrosiers, ne rejoint pas l'introspection de *Ménard*, mais l'auteur innove en présentant un roman historique qui emprunte, dans ses descriptions, à l'étude ethnologique. Il narre ou étudie les randonnées éprouvantes, qui ravalent au rang de bêtes de somme les engagés au service des grandes compagnies de fourrures du début du XIX^e siècle. Le voyage se déroule jusqu'aux vastes solitudes des territoires du Nunavut et les voyageurs portent leur douleur physique et morale dans une nature hostile, un monde trop vaste et corrompu.

La proximité de la forêt et des endroits habités fait fonction de thème chez Bertrand Vac, avec *Louise Genest* (1950), et chez Harry Bernard, *Les Jours sont longs* (1951). Dans les deux œuvres se manifeste une dimension plus élargie de l'altérité via l'entrée en scène de coureurs de bois métis. Les fictions donnent à voir les chasseurs et trappeurs dans la pratique de leurs activités professionnelles et le commerce qu'ils entretiennent avec les touristes de la ville qui se rendent dans l'espace forestier nordique. Chez Vac, la femme délaisse le village pour suivre Thomas Clarey, le coureur de bois. Elle participe, un moment, au travail de piégeage et s'adapte lentement à la vie sauvage. Incapable, cependant, de ne pas douter de sa conduite à l'égard de son fils, elle se lance à sa recherche dès qu'elle apprend sa disparition en forêt. C'est son parcours, essentiellement

de l'abandon du foyer à son effondrement final, que nous suivons et qui compose la charpente du récit. Tout au long de ce chapitre, la représentation de l'homme des bois reste positive, mais ce dernier se montre plus vulnérable aux coups du sort, qui lui viennent principalement d'une nature qui se montre parfois hostile envers lui et ceux qui lui sont chers.

Au chapitre trois, la représentation du coureur de bois connaît d'importantes modifications. Ces modifications sont annoncées par un roman de transition, *Nord-Sud* (1931) de Léo-Paul Desrosiers. Le récit vient enrichir la dynamique du coureur de bois et renouvelle, par ses interrogations, l'idée du voyage et de l'aventure. Le texte s'insère dans un moment de l'histoire où les jeunes doivent s'exiler, généralement vers l'Ouest américain. S'amorce aussi, en 1965, et c'est une de nos hypothèses, un temps de disjonction où l'on assiste au début du déclin de l'homme des bois. *La Dalle-des-morts* (1965), de Félix-Antoine Savard, accuse le mouvement de contestation à l'égard du coureur de bois, qui pointait déjà dans certaines œuvres comme *Menaud [...]* ou *Nord-Sud*. La pièce de théâtre témoigne de l'apparition d'une friction entre le désir de parcourir le vaste pays chez les voyageurs et le désespoir des femmes, isolées sur des terres en friche quand les hommes des bois répondent uniquement à l'appel du pays sauvage. Devant l'envoûtement de l'ailleurs, elles défendent la beauté d'une vie qui se déroule dans la campagne paisible et mettent dos-à-dos le danger de périr au loin et l'appel de la terre généreuse.

La focalisation des récits sur l'indocilité et l'insoumission de la figure du coureur de bois et de ses descendants prend force vive dans *Ce maudit soleil* (1965) de Marcel Godin. Dans son roman, l'auteur campe un portrait mordant de la vie des bûcherons dans un chantier de la Haute-Mauricie. Godin montre, à cette occasion, « des éléments qui relèvent spécifiquement de la sauvagerie⁶⁸ ». Dans ce regroupement, nous considérons aussi *L'Élan d'Amérique* (1972), un roman où André Langevin compose une intrigue qui s'articule autour de la poursuite d'un orignal mythique en forêt nordique. Antoine, bûcheron et chasseur, réclame son droit à vivre librement dans le bois de ses ancêtres. À cette contestation, le président d'une grande papetière répond en abattant avec une mitrailleuse, depuis son hydravion, le majestueux orignal des origines. Les coups d'éclat de *L'Élan d'Amérique* permettent à Langevin d'explorer les conflits autant chez Antoine que chez les autres acteurs de la société québécoise. Pour sa part, Jean-Yves Soucy, avec *Un Dieu chasseur* (1976), met en scène un trappeur qui ne se considère même plus comme un coureur de bois. Il abandonne le terrain de chasse ancestral et part avec son voisin de piégeage, un Indien, pour le Grand Nord. Le déclin du coureur de bois se poursuit et s'achève avec *Les Filles de Caleb* (1985-86) d'Arlette Cousture, récit qui expose la longue dérive d'Ovila Pronovost. L'auteure oppose le courage et la détermination d'Émilie, sa femme, à la dégénérescence et l'irresponsabilité du forestier qui n'a de cesse de déroger à ses devoirs familiaux. Dans les œuvres qui composent notre dernier chapitre, l'homme des

⁶⁸ Warwick, Jack, *L'Appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, op. cit., p. 10.

bois perd donc nombre de ses traits positifs et semble, à plus ou moins brève échéance et pour diverses raisons que nous étudierons, voué à la disparition.

CHAPITRE I

MISE AU MONDE D'UNE FIGURE : VALORISATION ET IDÉALISATION DE L'HOMME DES BOIS

Pour prendre les mots de Réjean Beaudoin, les romans du territoire « parlent d'eux-mêmes : *La Terre paternelle* (1846) de Patrice Lacombe, *Restons chez nous* (1908) et *L'Appel de la terre* (1919) de Damase Potvin, *La Terre vivante* (1925) de Harry Bernard¹ ». Le prototype du roman de la terre se résume en quelques formules sommaires : un agriculteur et sa famille vivent en un accord parfait sur le bien cultivé par leurs ancêtres. Tous les membres de la famille se joignent à l'effort commun et se consacrent aux travaux agricoles, cependant que la terre les récompense généreusement pour les efforts consentis. Le drame éclate lorsque le père lègue la terre et les biens de la ferme à l'aîné. Ce dernier, captivé par les séductions de la ville, déserte la campagne, lorsqu'il n'émigre pas aux États-Unis, pour y vivre les misères de l'habitant devenu citadin. Une fois dans l'enceinte du lieu interdit, le destin s'acharne sur lui : maux de toute espèce, mésaventures,

¹ Beaudoin, Réjean, *Le Roman québécois*, Montréal, Boréal, 1991, p. 46.

éthylisme, travail peu rémunérateur, quand il en trouve. S'il reste en la cité, il mourra. S'il modifie sa décision, confesse son offense et réintègre l'espace familial, il recouvrera le bonheur d'avant la chute. Il pourra reprendre le travail dans une ferme des environs, se marier et fonder une famille à son tour.

Parmi les auteurs inspirés par le mythe du terroir, Patrice Lacombe est le premier à percevoir la terre comme un espace romanesque. Maurice Lemire souligne que « quitter cet espace, c'est donner dans le malheur, voire dans la mort. La ville, en particulier, sera l'envers de ce parfait espace et se définira comme son exacte contrepartie² », tandis que la forêt apparaît davantage comme un lieu douteux, inquiétant même, où l'homme peut perdre à la fois ses valeurs morales, sa foi et sa santé physique. Au mieux, elle se présente comme un vague purgatoire à subir en espérant un meilleur sort. Pourtant, les trois auteurs retenus dans ce premier chapitre n'iront pas en ce sens. Sous leur plume, l'homme de bois sortira grandi de sa rencontre avec la forêt. Ainsi, tant dans *La terre paternelle* de Patrice Lacombe que dans *Forestiers et voyageurs* de Joseph-Charles Taché et *Nicolas Perrot ou les coureurs de bois sous la domination française* de Georges Boucher de Boucherville, le personnage l'incarnant se verra généralement gratifié d'attributs positifs, qui serviront à sa valorisation, voire à son idéalisation. La représentation de l'homme de bois en ses débuts rejoint donc davantage l'image embellie transmise par la tradition orale que le type fuyant et un peu louche stigmatisé par les documents historiques de l'époque.

² Lemire, Maurice (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome 1, op. cit., p. 697a.

1.1 *La Terre paternelle* : un cas de figure ?

L'action qui inaugure l'aventure dans *La Terre paternelle* demeure celle d'un aller vers des péripéties hors de l'ordinaire, vers l'inconnu et le hasard, suivi d'un retour inhabituel aux valeurs du sédentarisme. Le récit de Lacombe fait donc exception au modèle du roman terrien, présenté plus haut, principalement pour deux raisons. D'abord, avec *La Terre paternelle*, nous sommes en présence de deux fils, de sorte que les deux options normalement offertes à l'héritier s'incarnent, chez Lacombe, dans deux personnages différents : « Le bon reste sur la terre ; le mauvais la quitte. Le départ du cadet démonte le père : il lègue donc sa terre à l'aîné. Pour répondre aux schèmes de la propagande agriculturiste, il suffirait que le mauvais meure dans les pays d'en haut et que le bon prospère sous la tutelle du père³ ». En ce qui concerne la deuxième dissemblance, le fils cadet des Chauvin se fait voyageur : Charles abandonne la terre au profit de sa liberté dans les lointaines forêts du Nord. Il aurait été de mise que Patrice Lacombe fasse périr ce personnage profane. Or, non seulement vivra-t-il, mais il reviendra prospère et se chargera de sauver la famille Chauvin du naufrage en rachetant la terre ancestrale. Dans cette perspective, sommes-nous en mesure de considérer Charles Chauvin comme une figure de l'Autre ? Se présente-t-il dans le récit comme un personnage tiraillé par un indomptable désir de liberté ou revêt-il les habits emblématiques du voyageur pour satisfaire une lubie d'adolescent ? Bref, s'agit-il d'un coureur de bois avéré qui abandonne les siens pour vivre en terrain sauvage ou d'un sédentaire égaré un moment par l'aventure, mais qui espère retrouver sa charrue ? Pour répondre à ces questions, nous donnerons un

³ *Ibid.*

aperçu du trajet narratif de Charles Chauvin, sans négliger celui du père Danis, un ancien voyageur qui joue un rôle de consolateur et de conseiller auprès de la famille Chauvin en naufrage à Montréal.

1.1.1 Charles Chauvin : le Même et l'Autre

Il n'est sûrement pas négligeable que, dès l'ouverture du roman, l'auteur établisse les points de jonction d'un lignage non-interrompu d'ancêtres Chauvin qui se sont succédés sur la Terre, depuis « Jean [...], sergent dans un des premiers régiments français envoyés en ce pays, [qui] après avoir obtenu son congé, en avait été le premier concessionnaire, le 20 février, 1670⁴ ». Les relations et les rapports affectifs qui lient Charles à son père et à sa mère (sans nom dans le récit), comme à son frère aîné Jean-Baptiste et à sa sœur Marguerite, l'inscrivent aussi dans la nature et la fonction du Même. Le texte ne manque d'ailleurs pas de souligner l'intégration des membres de la famille à une cause commune : « Chaque jour, le père au-dehors, comme la mère, à l'intérieur, montraient à leurs enfants l'exemple du travail, de l'économie et de l'industrie : et ceux-ci les secondaient de leur mieux » (TP, p. 29) et la terre complice « s'empressait de rendre au centuple ce qu'on avait confié dans son sein » (TP, p. 30). Il est singulier, tout de même, que le roman fasse ressortir comme protagoniste, un personnage Même, issu du groupe de référence formé par les villageois et les cultivateurs, mais qui, pour une bonne partie du récit, deviendra Autre par son « échappée nomadique vers les Pays-d'en-

⁴ Lacombe, Patrice, *La Terre paternelle*, Montréal, BQ, 1993, p. 28. Les références ultérieures à cet ouvrage seront indiquées dans le texte, entre parenthèses, après l'extrait cité.

Haut⁵ ». Dans cette optique, l'exercice du métier de voyageur équivaut à un changement radical de statut pour Charles Chauvin.

Tout commence au jour fixé pour le marché hebdomadaire. Une tempête de neige s'abat sur la campagne et rend périlleux le déplacement vers la ville. Le père veut profiter de la situation sachant que les concurrents hésiteront à affronter les éléments. Charles Chauvin et sa mère se rendent ainsi à la ville, vendent leurs produits, mais la neige les oblige à trouver refuge dans une auberge. Sur place, Charles, le protagoniste, se mêle un moment aux jeunes voyageurs, dont certains comptent parmi ses connaissances. Cette simple rencontre suffit à réveiller l'atavisme du coureur de bois qui couve en lui. Engagé par une importante compagnie de traite de fourrures, il décide de délaisser la stabilité du *chez-soi* pour courir l'aventure dans les Pays-d'en-Haut.

Le roman ne laisse cependant pas d'étonner, en ceci qu'il est situé au croisement de l'existence terrienne et du nomadisme. Charles Chauvin abandonne la terre aux mains de son frère et cherche dans un ailleurs ce qu'il ne trouve pas ici. Les conteurs de son enfance, les jeunes voyageurs de l'auberge et le magnétisme qu'exercent les Pays-d'en-Haut sur son imagination le poussent vers le métier de voyageur. Depuis sa nuit d'épiphanie, Charles rêve de départ. Il se sent Autre, étranger aux habitudes et aux mœurs de son milieu d'origine, c'est-à-dire de « la population des campagnes » (TP, p. 41).

⁵ Lemire, Maurice et Denis Saint-Jacques (dir.), *La Vie littéraire au Québec*, tome III, *op. cit.*, p. 414.

L'attrance en faveur de la liberté du pays inculte au Nord, Charles la ressent donc, d'abord et avant tout, lors de l'intervention des jeunes engagés à l'auberge. Ce sont eux qui lancent le parcours narratif de Charles, le coureur de bois. Le discours qu'ils tiennent aux aspirants voyageurs porte sur les différentes activités reliées à leur nouvel emploi et à la vie aventureuse qui les attend. La conversation relate ainsi les « combats d'homme à homme, [les] traits de force et de hardiesse, [les] naufrages, [les] marches longues et pénibles avec toutes les horreurs du froid et de la faim » (TP, p. 33). Pendant toute la soirée, ces jeunes conteurs « tenai[en]t l'auditoire en haleine, et lui arrachai[en]t par intervalles des exclamations de joie et d'admiration » (TP, p. 33).

D'autre part, pendant sa nuit d'épiphanie, Charles a réentendu les « vieux voyageurs raconter leurs aventures et leurs exploits avec une chaleur, [et] une originalité caractéristique [...] » (TP, p. 34). Il faut se rappeler que :

[...] ce sont les conteurs de retour des [Pays-d'en-Haut] qui s'en chargent [de polariser les rêves]. C'est ainsi que le coureur de bois devient le héros dans lequel se reconnaît la majeure partie de la population. Son existence libre de toute contrainte au milieu de la forêt aventureuse apparaît comme un idéal de vie. Tout jeune homme qui atteint l'âge adulte rêve de partir pour les Pays-d'en-Haut, comme s'il s'agissait d'un rite de passage incontournable. Euchariste Moisan regrettera toute sa vie de n'être pas allé dans les chantiers au sortir de son enfance. Depuis le cadet des Chauvin (*La Terre paternelle*, 1846) jusqu'au Survenant (*Le Survenant*, 1945), nombre de personnages romanesques répondent à cet appel⁶.

⁶ Lemire, Maurice, *Le Mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, op. cit., p. 13-14 ; nous soulignons.

Les hommes de force luttant contre la nature exercent un ascendant considérable sur la population des campagnes et des villages. Les coureurs de bois sont tenus, par le groupe de référence, pour de véritables héros et ils obligent à l'admiration populaire⁷. La décision de Charles de s'arracher au sol natal pour voyager dans les Pays-d'en-Haut s'inscrit au cœur même de l'admiration populaire pour les nomades des bois. Il les voyait entourés « d'une sorte de respect que l'on est toujours prêt à accorder à ceux qui ont couru les plus grands hasards et affronté les plus grands dangers ; tant il est vrai que l'on admire comme malgré soi, tout ce qui semble dépasser la mesure ordinaire des forces humaines » (TP, p. 34).

⁷ Sur ce point, Georges Dugas est un témoin de premier plan : « Chaque printemps, à Lachine et dans la banlieue de Montréal, quelques semaines avant le départ des voyageurs pour la Rivière-Rouge, il y avait des embaucheurs qui recrutaient des jeunes pour les compagnies de traite. Au village de Lachine, où se trouvaient les grands dépôts de marchandises et de pelleteries, les vieux trappeurs qui avaient déjà vu le Nord-Ouest se réunissaient pour préparer les provisions et les chargements des canots. Pendant quinze jours, c'était, pour ces vieux loups du Nord, une suite de fêtes et de divertissements ; ils invitaient tous leurs amis, et faisaient bombance ; on aurait dit qu'ils tenaient à dépenser jusqu'à leur dernier sou, et à partir le gousset complètement vide. La boisson coulait à flots ; le soir il y avait bal. Pendant ces moments-là, chacun racontait une histoire, fausse ou vraie, d'un fait passé dans les pays sauvages. C'était presque toujours du merveilleux. Selon un dicton populaire, les voyageurs n'avaient jamais vu de petits loups, pour dire qu'ils n'avaient vu que des choses extraordinaires. D'après le tableau qu'ils traçaient, tout le voyage, depuis Lachine jusqu'à la Rivière-Rouge, ne devait être qu'une partie de plaisir, un vrai pique-nique. La navigation sur les lacs et les rivières, les campements à la belle étoile sur les grèves, les paysages sans cesse renouvelés qui se déroulaient aux regards étonnés du voyageur ; la chasse dans les prairies, cette chasse si abondante qu'un homme tant soit peu adroit se procurait, en moins d'une demi-heure, avec son fusil, de quoi vivre dans l'abondance durant six mois ; enfin la liberté, ce rêve de tout jeune homme impatient du joug de l'autorité ; tout cela était représenté de façon à éblouir la jeunesse, et à lui donner le vertige. Toutes ces narrations poétiques étaient préparées d'avance, pour entraîner ceux qui consentaient à y prêter l'oreille. Ordinairement, c'était pendant ces jours de fête que les engagements se signaient. Les pauvres jeunes gens de la campagne, qui n'avaient jamais dépassé les limites de leur paroisse, regardaient avec admiration leurs anciens camarades, devenus voyageurs, portant ceinture à flèche et mocassins brodés, fêtés comme des princes, et jouant avec l'argent. « Voilà ce que c'est, se disaient-ils, que d'avoir vu du pays ; on roule gros, et l'on connaît beaucoup de choses. Voyez comme on est considéré ! Moi aussi je veux faire un voyage au Nord, et quand je reviendrai au pays, j'aurai, comme mes amis, des histoires à raconter ; on viendra me fêter, et j'émervellerai par mes récits garçons et fillettes » (Dugas, Georges, *Un Voyageur des pays d'En-Haut*, Saint-Boniface (Manitoba), Éditions des Plaines, 1981, p. 24-27).

Le cadet de la famille Chauvin répondra au désir de mener une vie qui lui semble bien plus extraordinaire que l'existence sur la terre ancestrale. La transfiguration qu'il connaît à l'auberge montréalaise le lie à une autre race : celle des héros bâtis pour l'aventure. On serait tenté de croire que Charles n'a rien à perdre puisqu'il est le deuxième garçon de la famille, mais ce serait faire erreur : le père a mis de l'argent de côté pour établir ses deux garçons. Même si la terre devrait revenir de droit à l'aîné, le rôle d'agriculteur ne se trouve pas fermé à Charles. Mais ce dernier ne semble pas se plaire sous la férule du père : « Charles [...] n'envisageait ces voyages que sous leur côté attrayant et qui favorisait ses goûts et ses penchants ; l'idée d'être enfin affranchi de l'autorité paternelle et de jouir en maître de sa pleine liberté, l'entraîna à la fin ; son parti fut arrêté » (TP, p. 35). Il se fera donc nomade, un acte qui opère une percée dans le portrait que Lacombe nous brosse de la famille Chauvin et, du coup, dans l'état de plénitude où elle égrène un bonheur pérenne sur une ferme située en un lieu idyllique, à la manière d'un paradis terrestre. Tout prospérait, nous dit Lacombe, sur la terre ancestrale, « la paix, l'union, l'abondance régnaient [...] dans cette famille ; aucun souci ne venait en altérer le bonheur » (TP, p. 30). Mais Charles ne semble plus trouver son espace sur la ferme paternelle. En conséquence, le Voyage, pour le cadet, prendra la forme d'un écart en regard de ses origines. Aussi l'immersion dans un espace autre, ici le Nord-Ouest, est-elle mise en rapport avec un épanouissement de l'être, voire avec sa transfiguration.

La scène de la séparation constitue une transition entre l'agriculteur et le coureur de bois, entre le Même et l'Autre. La mère de Charles, en larmes, lui passe au cou une médaille sainte qui le protégera des périls. Puis, après la bénédiction qu'il reçoit de son père, escorté de son frère aîné et de quelques voisins, il quitte la maison familiale pour un

ailleurs mythique. Le passage entre le Même et l'Autre s'accroît : maintenant seul, Charles lance « de temps en temps quelques regards en arrière sur les lieux de son enfance qu'il n'espérait plus revoir de longtemps » (TP, p. 36), puis se rendant compte de la présence du chien de la maison, il l'écarte de sa route en lui projetant une pierre qui le blesse. L'animal « s'enfuit en boitant et en jetant un cri de douleur, et tournant sur son maître un regard qui semblait lui reprocher son ingratitude » (TP, p. 37). À la fin du jour, Charles est parvenu à Lachine où il retrouve ses compagnons de l'auberge. Dès le lendemain, les canots prennent le large au son d'une chanson de départ entonnée par un vieux guide. Les voyageurs s'éloignent et disparaissent bientôt à l'horizon.

1.1.2 Le groupe de référence

Dans *La Terre paternelle*, les cultivateurs composent le groupe de référence qui devrait marginaliser le voyageur. Devenir voyageur implique, dans le contexte d'une société refermée sur elle-même, qu'il ne collabore plus à l'agriculture, principal moyen de subsistance de la nation canadienne-française, qu'il n'encourage plus le noyau familial où tous participent aux tâches quotidiennes, qu'il ne nourrit plus les liens tissés entre les membres de la famille. En ce sens, la forêt serait perçue négativement par le groupe de référence parce que les coureurs de bois, loin de toute influence moralisatrice, ne pratiqueraient plus la religion qu'on leur a enseignée et qu'ils ne pourraient, en forêt, que développer dérèglements et dépravations. Dans ces conditions, la famille Chauvin devrait s'attendre à ce que Charles, en dérogeant aux normes, revienne des Pays-d'en-Haut inapte aux travaux de l'agriculture. Le narrateur est explicite à ce sujet lorsqu'il dit que les coureurs de bois réintègrent les régions rurales « épuisés, vieillis avant le temps, ne rapportant avec eux que des vices grossiers contractés dans ces pays, et incapables, pour

la plupart, de cultiver la terre ou de s'adonner à quelque autre métier sédentaire profitable pour eux et utile à leurs concitoyens⁸ » (TP, p. 35). La mère Chauvin nous dit, pour sa part, que d'aucuns ne reviennent jamais. Mais ce n'est pas ce qui se passera.

Au voyage qui commence, correspond le processus de dégradation de la famille Chauvin : le père renonce d'abord à l'administration de la terre au profit de son fils aîné puis, devant l'incapacité de ce dernier à faire fructifier le bien familial, il doit se résoudre à vendre la propriété à un étranger. Le père finit par se ruiner complètement en pratiquant le commerce et, à bout de ressources, il ne lui reste plus qu'à s'exiler avec sa famille vers la ville, où chacun des membres ne connaîtra que misère. On peut donc convenir que le changement de statut de Charles (du Même à l'Autre) se trouve bien en lien direct avec la déchéance de la famille Chauvin.

Par ailleurs, l'acteur principal du roman demeure absent d'un vaste pan de la diégèse. Cette ellipse de la narration nous coupera des gestes posés par Charles et on ne connaîtra rien des événements qui se déroulent dans les Pays-d'en-Haut « auréolés de mystère et de fascination⁹ ». Lacombe explique qu'il remet « à un autre jour le récit des aventures de Charles [...] » (TP, p. 79). Ces aventures auraient difficilement pu se concilier

⁸ Lacombe nous rappelle ici Antoine-Denis Raudot qui, vers 1708, récapitulant les informations qu'il tenait sur les coureurs de bois, s'arrête, et « comme si son surmoi d'apprenti intendant s'enclenchait enfin, il griffonne dans la marge de son manuscrit les mots-clé [*sic*] du discours officiel sur les coureurs de bois : oisiveté, indépendance, débauche ». (Wien, Thomas, « Vie et transformation du coureur de bois », dans Philippe Joutard et Thomas Wien, dir., *Mémoires de Nouvelle-France*, Rennes, Presses de l'Université de Rennes, 2005, p. 179).

⁹ Morissonneau, Christian, *La Terre promise : Le mythe du Nord québécois*, op. cit., p. 55.

avec le discours dominant, qui condamnait la course dans les bois, puisque voici que, dans la fleur de l'âge, après avoir travaillé presque deux décennies dans les Pays-d'en-Haut, Charles revient, resplendissant de santé et suffisamment à l'aise pour racheter la terre paternelle et s'établir à demeure. Que faut-il penser de ce retour inattendu ?

André Vanasse trouve bien peu plausible, après toutes ces années passées dans le pays sauvage, le comportement de Charles Chauvin : « Ce qui surtout nous laisse perplexe, c'est l'attitude de Charles. Après avoir vécu comme un parfait nomade, il redevient soudainement un sédentaire modèle. Il y a là une contradiction d'autant plus flagrante que Patrice Lacombe avait bien pris soin de nous décrire la triste destinée de ces " engagés du grand portage " ¹⁰ ». Pour Maurice Lemire, il est possible d'établir une division franche entre deux types de voyageurs :

Après quinze ans dans les Pays-d'en-Haut, Charles devrait-il faire exception ? En fait, il existe deux sortes de voyageurs [...] Ceux qui s'affranchissent de tout et sont ainsi irrémédiablement perdus pour la nation, et ceux qui reviennent s'établir sur des terres laurentiennes et fondent de nouveaux foyers, tout en défrichant de nouvelles terres. Autant les premiers ont été l'objet d'un silence complice, autant les seconds ont trouvé grâce aux yeux des apôtres de l'agriculturisme ¹¹.

Sans trop disputer sur les détails, il semble bien que le protagoniste de Lacombe n'appartienne ni à l'une, ni à l'autre des catégories suggérées : il n'est point perdu pour la nation et il ne ressemble en rien à un défricheur. Charles Chauvin répond plutôt à la

¹⁰ Vanasse, André, « Introduction », *La Terre paternelle*, op. cit., p. 20.

¹¹ Lemire, Maurice (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome 1, op. cit., p. 698b.

description du voyageur que trace l'historien Jean Provencher dans *Les quatre saisons dans la vallée du Saint-Laurent* :

À l'expiration de leur contrat, quand les voyageurs en ont ras le bol ou qu'ils jugent leur capital suffisant, ils rentrent à Montréal. Finie la course des bois dans les Pays-d'en-Haut ! À Lachine, au magasin de la Compagnie de la baie d'Hudson, lieu d'arrivée des canots, c'est l'euphorie. Le journaliste Hector Berthelot raconte que « c'était une grande fête au retour des coureurs des bois. Le voyageur, après avoir passé cinq et souvent dix ans dans les forêts vierges du Nord-Ouest, revenait avec une bourse joliment garnie. [...] Le voyageur après avoir nocé pendant plusieurs jours, à Montréal [ce qui n'est pas le cas de Charles], se rendait dans sa famille et souvent, au lieu de prendre un nouvel engagement avec la Compagnie de la Baie d'Hudson, il s'achetait une terre avec ses économies¹².

Ainsi vu, le métier d'agriculteur que le cadet Chauvin retrouve de bonne grâce à la fin du roman, le placerait dans un développement narratif voisin du semi-nomadisme. Il n'en demeure pas moins que, pour André Vanasse, Charles Chauvin « n'appartient pas à la race des François Paradis, Tom Beaulieu (dans *La Forêt* de Georges Bugnet), Thomas Clarey (dans *Louise Genest* de Bertrand Vac), Cardinal (dans *Les Jours sont longs* d'Harry Bernard)¹³ ». Ces hommes-là, signale Vanasse, « sont incapables de cultiver la terre. Nomades, ils n'entendent qu'une voix : celle de la forêt. C'est à elle qu'ils se donnent pour le meilleur ou pour le pire¹⁴ ». Les traits exposés ici font qu'ils sont foncièrement Autres et irrécupérables dans la composition du groupe de référence constitué des habitants des

¹² Provencher, Jean, *Les quatre saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, Montréal, Boréal, 1996, p. 392. Pour la citation d'Hector Berthelot, voir dans Berthelot, Hector, revu par E.-Z. Massicotte, *Le bon vieux temps*, vol. 1, Montréal, Librairie Beauchemin, 1924, p. 52-53.

¹³ Vanasse, André, *op. cit.*, p. 21.

¹⁴ *Ibid.*

villages et des paysans des rangs avoisinants. En considérant la situation du point de vue de la course dans les bois, *La Terre paternelle*, outre quelques reproches à l'égard des voyageurs, dont on a fait d'ailleurs trop grand cas, est certes le roman d'un passage du *chez-soi* vers le *non-chez-soi*, les Pays-d'en-Haut, lieu de la traite des fourrures et de l'argent, mais c'est pourtant le mouvement contraire qui retient l'attention, le retour du *non-chez-soi* vers le *chez-soi* : la terre paternelle.

1.1.3 Le deuxième voyageur

Charles n'est pas le seul coureur de bois du roman. En effet, le personnage du père Danis, ex-voyageur des Pays-d'en-Haut, vient ici renforcer la représentation positive du coureur de bois. En regard de la famille Chauvin, le père Danis prend la figure de témoin positif du monde « sauvage ». Au début du chapitre IX, qui précède immédiatement celui présentant le retour de Charles au pays, on fait la connaissance de cet ancien coureur de bois, miroir du protagoniste, mais aussi soutien loyal, amène et bienveillant du père Chauvin : « Un seul [allié] ne l'avait point abandonné, et le visitait souvent ; il le secourait autant que ses faibles moyens le lui permettaient. Sa bonhomie, sa franchise et son cœur généreux l'avaient rendu l'ami intime de cette famille » (TP, p. 68). Le savoir-faire du vieux voyageur recoupe deux points essentiels : une empathie naturelle qui s'ordonne autour du secours moral accordé aux Chauvin et une vaste expérience du métier de coureur de bois. Au plan social, le père Danis porte l'auréole de l'homme fort qui a connu l'espace sauvage. Il avait « la réputation bien méritée parmi tous les voyageurs d'avoir été d'une force extraordinaire, marcheur infatigable et grand mangeur » (TP, p. 68-69) ; son physique, malgré son âge, en impose encore.

Le père Danis habite le même quartier que les Chauvin et se compare à Charles, protagoniste principal du nomadisme. En tant qu'ancien voyageur, il se perçoit comme un autre Charles, un *alter ego*, si bien que leurs rôles thématiques sont liés. Au demeurant, quand le père Danis aperçoit le jeune homme à sa porte, à la recherche d'informations sur sa famille, il s'exclame : « Ah ! [...] en v'là-t-il un mangeu'd'lard¹⁵. Regarde donc, Marianne, voilà comme j'étais dans mon jeune temps ; vois donc ces grands cheveux, cette ceinture, ces souliers sauvages, et cette blague à tabac » (TP, p. 75-76). Son aide modifiera la vie de chacun et permettra au cadet Chauvin de s'opposer à l'état de dégénérescence des siens, pour lui substituer un état positif. Fait significatif de l'altérité de Charles, au moment de la présentation du jeune homme par le père Danis, la mère Chauvin ne reconnaît plus son fils et croit que le vieux coureur de bois se propose de lui annoncer son décès. « Mort ! s'écria le père Danis ; une preuve qu'il ne l'est pas, c'est que vous l'avez devant vous » (TP, p. 77). La mission du vieux Danis est ainsi accomplie et confirme son rôle de médiateur. En effet, par son intermédiaire, Charles ressuscite d'entre les morts et réintègre sa place auprès de sa famille.

Si la relation entre Charles et le père Danis s'inscrit dans une sorte de complicité dans l'altérité, c'est évidemment parce qu'ils sont d'anciens voyageurs et que des rapports

¹⁵ *Engagé* novice assigné au transport des fourrures et des marchandises de traite entre Lachine et Grand Portage. Parmi eux se recrutent les *hivernants* qui assument les mêmes tâches que les coureurs de bois dans un territoire s'étendant des Grands Lacs jusqu'au Lac des Esclaves. Charles Chauvin et le père Danis appartiennent plutôt à cette deuxième catégorie. Voir sur le sujet, Vézina, Robert, *Le Lexique des voyageurs francophones et les contacts interlinguistiques dans le milieu de la traite des pelleteries : approche sociohistorique, philologique et lexicologique*, Thèse de Doctorat, Faculté des Lettres, Université Laval, Québec, vol. 1, 2010, 899 p.

s'établissent entre gens tributaires des mêmes expériences de vie. Le lien entre le vieillard et le jeune homme évolue : Charles obéissant à un sentiment grandissant petit-fils/grand-père, l'invite à s'intégrer au groupe familial. Aïeul d'adoption retiré sur la terre ancestrale des Chauvin, le vieux coureur de bois berce les enfants de Charles et de Marguerite, tout en reprenant les chansons des anciens voyageurs. Cette image se situe bien dans le registre des passeurs de la tradition nomade. Plus encore, elle souligne que la réunion de la famille sur la terre n'exclut pas la présence de l'altérité, de l'Autre, et la possibilité (la menace ?) d'un nouveau départ vers les Pays-d'en-Haut d'un membre de la famille.

1.1.4 Charles Chauvin : un premier écart

Le roman de Patrice Lacombe, construit sur un fond d'idéologie agriculturiste, non seulement installe des correspondances entre les points du triangle, terre, ville et Pays-d'en-Haut, mais il offre aussi une première perspective pour penser le rapport entre une vie employée à l'agriculture et le voyage vers le Nord. Ça et là, dans son discours, Lacombe se plaît à discréditer le coureur de bois, héros populaire. Selon lui, les voyageurs seraient incapables, à leur arrivée des pays sauvages, de cultiver la terre. Cet ailleurs nordique, dont Lacombe parle très peu, s'assimile ainsi au lieu de l'épreuve, de la condamnation et même de la possible disparition. Selon les schèmes de l'idéologie du terroir, le protagoniste ayant déserté la terre paternelle, l'espace sacré, aurait dû périr dans les bois et Jean-Baptiste, le frère aîné de Charles, s'épanouir dans le travail au domaine familial. Bien au contraire, Charles, après un long séjour dans les Pays-d'en-Haut, réintègre l'espace du *templum* et agit à la manière d'un *deus ex machina* en revenant à temps pour remettre de l'ordre dans la situation de la famille Chauvin. En outre, le père Danis, installé à Montréal, est loin d'être, malgré son âge avancé, fourbu et dépourvu de moyens. Bien au

contraire, il est plein de dynamisme et veille sur les enfants de Marguerite et de Charles. Charles Chauvin et le père Danis échappent donc au destin pressenti du coureur de bois, entre autres parce que, chez Patrice Lacombe, les Pays-d'en-Haut, terre des héros, se présentent encore comme un lieu indéterminé, flou, non totalement investi de connotations négatives.

Charles retourne à la campagne et se met à l'action en travaillant dans les champs. Il fonde une nouvelle famille et redevient Même. C'est à se demander si ce sédentarisme ne s'impose pas comme un idéal convoité tout au long du récit. Charles pendant toutes ces années dans les Pays-d'en-Haut réserve ses payes. Au retour du voyage, il abandonne sur-le-champ le groupe de voyageurs, ne fête pas avec eux, ne se permet aucune incartade. Un seul but le guide : se rendre à la maison paternelle. « Toute l'action du protagoniste vise à reconstituer un monde menacé par le chaos¹⁶ ». Les vrais coureurs de bois ne reviennent pas. Ils prennent le chemin de la liberté et finissent par disparaître, sans appel, pour la communauté laurentienne. Ceux-là marquent un roman d'une altérité indélébile.

Le roman s'arrête sur la reconstitution de la famille Chauvin et l'apparition, à nouveau, d'un état de satisfaction. Néanmoins, pour la première fois dans une fiction québécoise, se manifeste le personnage de l'Autre sous les espèces du voyageur, un coureur de bois déjà transformé, apprivoisé, puisqu'on a affaire à un employé à la charge

¹⁶ Lemire, Maurice, *Formation de l'imaginaire littéraire au Québec 1764-1867*, op. cit, p. 101.

d'une compagnie. Cependant, Lacombe donne peu à lire sur le voyage de Charles. Il ne retient que deux moments où on peut apercevoir le coureur de bois. Ces instants se situent aux extrêmes du voyage, soit le départ du nomade et son retour après de longues années de commerce des fourrures. Les passages que Lacombe nous présente respectent bien les coutumes et usages observés par les coureurs de bois, mais il s'agit de petites scènes, des empreintes folkloriques, tout au plus, qui dessinent de façon sommaire l'arsenal de la course dans les bois : le physique du voyageur, ses vêtements traditionnels, le respect scrupuleux des toponymes, la présence de canots à grandes pinces récemment peints, etc.

Toutefois chez Lacombe, le coureur de bois — en général, un simple habitant ou un fils d'habitant — préfère, comme Charles Chauvin, la vie aventureuse, et plus lucrative, à la culture des terres qui réclame un labeur assidu. *La Terre paternelle* représente un premier écart d'un jeune paysan au profit des Pays-d'en-Haut, et c'est tout naturellement que le jeune agriculteur cherche à s'engager dans des activités où ses aspirations ne se heurtent pas à la contrainte de l'immobilisme. La course dans les bois de Charles se définit ainsi par opposition au travail de l'agriculteur. Même si l'expédition entreprise par Charles aboutit à la reconstitution de l'ordre établi et favorise le modèle de la vie terrienne, personne ne pourra lui retirer un exploit qui le distinguera du Même. Pour lui, le voyage a accompli sa tâche : la symbiose entre l'appel du défi et l'espérance de la prospérité.

1.2 Taché et l'idéalisation du voyageur

Le récit épisodique de Joseph-Charles Taché, paru en 1863 et intitulé *Forestiers et voyageurs*, « n'est pas strictement historique. Il n'est pas une création littéraire, non plus

qu'un document qui réponde à toutes les exigences scientifiques du folklore. C'est un mélange assez difficile à définir de tous ces genres¹⁷ ». De fait, le récit navigue constamment entre le documentaire et la fiction, entre l'étude ethnographique et le conte folklorique, entre l'histoire et la littérature. Dans une succession de petits tableaux à saveur folklorique, de contes et de légendes, Taché nous fait pénétrer dans un « microcosme social¹⁸ » déterminé par deux types spécifiques d'hommes de la forêt : le forestier et le voyageur. Le titre de l'ouvrage leur accorde une portée semblable, pourtant l'adresse au lecteur les discrimine et avantage le second. Pour Taché, le coureur de bois, et plus spécifiquement le voyageur, apparaît comme un représentant davantage attrayant que le forestier puisque, comparé à quiconque, il a mieux et plus concouru « à faire connaître notre petit peuple que tous les événements de notre histoire¹⁹ ». L'enthousiasme manifesté par Taché est indiscutable et, loin de se borner à souligner l'importance du voyageur, il souhaite élever le coureur de bois canadien à une dimension héroïque :

Le [voyageur] canadien est un homme au tempérament aventureux, propre à tout, capable d'être, tantôt successivement ou tout à la fois, découvreur, interprète, bûcheron, colon, chasseur, pêcheur, marin, guerrier. Il possède toutes ces qualités, *en puissance*, alors même qu'il n'a pas encore eu l'occasion de les exercer toutes.

Selon les besoins et les exigences du temps et des lieux, il peut confectionner une barque et la conduire au milieu des orages du Golfe, faire un canot d'écorce et le diriger à travers les rapides des rivières, *lacer* une paire de raquettes et parcourir dix lieues dans sa journée, porté par elles sur les neiges profondes. Il sait comment on prend chaque espèce de poisson dans chaque saison ; il connaît les habitudes de toutes les bêtes des bois

¹⁷ Taché, Joseph-Charles, *Forestiers et voyageurs*, Préface de Luc Lacoursière, Montréal, Fides, 1946, p. 11.

¹⁸ Dumont, Fernand, *Genèse de la société québécoise*, *op. cit.*, p. 306.

¹⁹ *Ibid.*, p. 13.

qu'il sait ou poursuivre ou *trapper*. La forêt, les prairies, la mer, les lacs, les rivières, les éléments et lui se connaissent d'instinct.

Le voyageur canadien est l'homme aux expédients, par excellence; aussi, est-il peu de situations qui le prennent au dépourvu. Les quatre points cardinaux lui sont égaux²⁰.

L'apport majeur en cette entreprise relève, pour les lettrés de l'époque, des conteurs qui communiquent à leur auditoire le désir de liberté et d'espace sauvage. Ce sont eux, faut-il le rappeler, qui ont éveillé chez Charles Chauvin le désir de voyager. Ils s'incarnent chez Taché en un personnage pittoresque, le père Michel, qui magnétisera, par la relation de ses aventures, un groupe entier de forestiers²¹.

1.2.1 Le père Michel au milieu des forestiers

Le père Michel, ancien voyageur, est introduit tôt dans le récit, après une adresse au lecteur et les trois très brefs chapitres de la partie initiale : « Les chantiers. La forêt ». Une première rencontre entre l'auteur-narrateur et le protagoniste, voyageur à la retraite, nous met en présence d'un vieillard alerte qui pratique encore la chasse non loin du chantier : « C'est assez l'habitude des anciens *trappeurs*, qui n'osent plus entreprendre de longues et pénibles chasses et qui redoutent la solitude, [...] de s'aller loger dans un chantier autour duquel [...] ils établissent leurs chemins [de piégeage] » (FV, p. 36). Le père Michel fournit régulièrement le gibier récolté afin de diversifier la nourriture des

²⁰ Taché, Joseph-Charles, *Forestiers et voyageurs*, Montréal, Fides, 1981, p. 13-14. Les références ²⁰ à cet ouvrage seront mises entre parenthèses dans le texte, à la suite de l'extrait cité.

²¹ D'autres auteurs tels Honoré Beaugrand et Louis Fréchette, sans omettre Georges Boucher de Boucherville, que nous verrons plus loin, s'inspireront aussi de l'appel de l'aventure et auront recours à des conteurs. Acteurs, et souvent narrateurs intradiégétiques, ces derniers transmettent, d'une génération à l'autre, l'envie de fouler les territoires à la limite du connu.

forestiers. Il lui arrive aussi de prêter main-forte à François-le-Veuf, le cuisinier du camp. Le père Michel ne fait donc pas partie des employés, mais homme de bois, il entretient de bons rapports avec le groupe de bûcherons. Le soir de la rencontre, sitôt après le repas, les hommes se rassemblent et, d'un commun accord, demandent à entendre le vieillard raconter ses aventures de voyageur des Pays-d'en-Haut. Taché le confirme ainsi dans son rôle de conteur-passeur, personnage pittoresque entre tous. Rappelons, si besoin est, qu'un des traits distinctifs commun aux protagonistes qui remplissent le rôle de conteur réside dans leur aisance à intéresser et à captiver leur auditoire :

C'était un grand conteur : comme il avait beaucoup vu, beaucoup entendu et un peu lu, son répertoire n'était jamais épuisé : il aimait du reste, autant à conter qu'on aimait à l'entendre. Il savait, sur le bout du doigt, l'histoire de l'*Oiseau Figuelnousse*, *Le Conte du Merle Blanc*, beaucoup des histoires de la littérature populaire, des légendes, des récits de chevalerie, et, surtout, son histoire qui n'était pas le moins prisé de ses récits. Le vieux diseur avait une excellente éducation domestique, une coupe heureuse d'esprit : aussi l'écoutait-on avec un intérêt plus qu'ordinaire (FV, p. 36).

L'ancien voyageur est reconnu pour son habileté à narrer non seulement ce qui lui est advenu dans les contrées nordiques, mais aussi bon nombre d'histoires populaires qui complètent son répertoire. « En fait, le coureur de bois prolonge le charme qui se dégage de sa personne par des qualités oratoires surprenantes dans une société où les individus sont assez peu loquaces²² ». C'est ainsi que le père Michel est montré comme un homme de bois éduqué, capable de s'exprimer devant le public constitué par les forestiers. Il

²² Lavoie, Michelle, « Du coureur de bois au Survenant (filiation ou aliénation ?) », *Voix et images du pays*, vol. 3, n° 1, 1970, p. 12-13.

s'acquitte donc à merveille du rôle qui lui incombe à titre de conteur : il divertit les hommes de chantier tout en occupant une place appréciable « dans la hiérarchie de la petite société qui constituait le chantier²³ », pour reprendre les termes d'Aurélien Boivin parlant des *Contes de Jos Violon* de Louis Fréchette.

1.2.2 Idéalisation du milieu forestier

À propos du travail exercé par le forestier, Jack Warwick note qu'il est différent du coureur de bois, mais que « l'existence du bûcheron pouvait perpétuer la tradition des " voyageurs " : car il s'agissait d'une vie communautaire masculine, impliquant un séjour prolongé à l'écart de la société établie [...]»²⁴. Les deux types d'hommes sont ainsi très près l'un de l'autre, sans être permutable et équivalent.

Dans la première partie du récit, « Les Chantiers », l'auteur-narrateur précise qu'il a « tâché de retracer quelques scènes de notre grande et belle nature du Canada, avec les mœurs de la forêt » (FV, p. 16). Pour mieux y arriver, il se joint à des conducteurs de voitures chargés d'approvisionner, pendant l'hiver, les camps de bûcherons. Les fils des cultivateurs, lesquels n'avaient pas voulu passer la célébration des Fêtes dans les bois, arrivent de partout et se joignent au groupe²⁵. Taché nous les montre pleins d'entrain,

²³ Fréchette, Louis, *Contes de Jos Violon*, édition préparée par Aurélien Boivin, Montréal, Guérin éd., 1999, p. V.

²⁴ Warwick, Jack, *L'Appel du Nord dans la société canadienne-française*, op. cit., p. 50.

²⁵ La mise en contexte historique de Pierre Deffontaines situe la place qu'occupe le cultivateur/bûcheron dans la société sédentaire canadienne-française des XIX^e et XX^e siècles, jusqu'en 1960. « Pour l'Indien, la chasse d'hiver était sans doute l'horizon de travail principal ; les Canadiens français, en introduisant la culture, installèrent un été de travail et créèrent de toutes pièces un nouveau mode de vie ; il leur fallait

comme le père Michel à leur âge, et disposés à entreprendre joyeusement la montée vers les chantiers. Certes, ils délaissent pour quelques mois leur *chez-soi*, espace étroitement associé à la sécurité et à la culture du sol, mais ne semblent pas éprouver de chagrin ou d'inquiétude apparente. Chez Taché, ces jeunes gens quittent les leurs temporairement pour répondre au besoin d'un gain saisonnier. Ils considèrent le chantier comme l'espace du travail hivernal, où ils se rassemblent avec leurs pairs dans un milieu rustique, mais relativement confortable. Par ailleurs, le lieu qu'ils rejoignent, chez Taché, n'est pas très éloigné de leur village natal. Comme pour montrer la proximité des camps, plusieurs forestiers sont revenus à la maison pour célébrer Noël et le jour de l'An dans leurs familles²⁶. Les forestiers d'un temps retourneront, les beaux jours revenus, au travail de la terre. Dans ces conditions, le travailleur du bois de Taché ne peut certainement pas ressentir le même sentiment que le coureur de bois et le voyageur éprouvent pour les

néanmoins un complément d'hiver ; au début, tous les habitants étaient plus ou moins chasseurs ; mais avec l'augmentation rapide du nombre de colons et l'épuisement des zones de chasse, ce métier de complément apparut insuffisant, aléatoire, accessible seulement aux habitants voisins de la forêt ; il devint indispensable de trouver un plus large horizon de travail. Précisément, à la fin du XVIII^e siècle, se faisait gravement sentir en Europe la pénurie de bois ; l'extension de la navigation et notamment de la *cOURSE* réclamait des provisions de bois de marine de plus en plus importante ; les forêts européennes ne pouvaient y suffire, d'autant plus qu'elles étaient surexploitées déjà par la progression des industries et des manufactures. Le Canada découvrit alors sa nouvelle fonction, il se mua en une *côte à bois*, après avoir été une *côte à fourrure* ; le grand métier hivernal devint le travail en forêt ; *faire* chantier apparut bientôt comme le meilleur moyen d'obtenir un *gagné* d'hiver et d'équilibrer la courbe annuelle de travail. Aujourd'hui, rares sont les paroisses où l'on préfère encore aller à la fourrure plutôt qu'au chantier » (Deffontaines, Pierre, *L'Homme et l'hiver au Canada* », Paris, Gallimard, 1957, p. 212- 213).

²⁶ Dans le chapitre XIX consacré aux hommes-de-cages, le narrateur/auteur signale qu'il a « surtout parlé dans cette étude [le présent ouvrage], des forestiers cultivateurs, de ces jeunes gens qui travaillent, dans les chantiers voisins des établissements agricoles, une partie de l'année, et qui, le reste du temps, sont occupés sur les terres de leurs parents ou sur leurs propres terres ; [...] » (p. 172). Ajoutons qu'on retrouve dans plusieurs légendes québécoises, notamment dans *La Chasse-Galerie* d'Honoré Beaugrand, le désir des bûcherons, isolés dans la forêt sur des distances considérables, de célébrer les Fêtes avec parents et amis. Pour ce faire, ils doivent pactiser avec le diable qui se charge de leur transport en échange de leurs âmes. Ce n'est évidemment pas le cas des forestiers de Joseph-Charles Taché.

Pays-d'en-Haut. Pour le dire autrement, l'ouvrier de la coupe du bois « ne partage pas ce goût étrange [du coureur de bois] qui [le] faisait abandonner si gaiement la vie civilisée pour la vie sauvage, [et] l'amour d'une liberté sans contrôle²⁷ ». Ainsi, dans la représentation embellie que nous offre Taché, le chantier prend plutôt les allures d'un deuxième *chez-soi* proche du premier, et donc peu contraignant pour les bûcherons.

Cette partie initiale du récit, constituée des sept premiers chapitres, contient donc l'essentiel de la part didactique que Taché consacre aux travailleurs de la forêt. Elle s'articule autour de la description d'un chantier, de son personnel, des habitudes de vie des bûcherons, des travaux qui les occupent et de leur rôle de public aux récits du père Michel. L'ensemble de l'épisode, rapporté par un narrateur-acteur, le médecin, brosse donc une fresque naïve de la forêt magique : « Oh ! vous qui ne l'avez pas vue, allez voir la forêt. Allez la voir surtout quand elle est drapée dans son manteau de neige. Allez voir s'élever, à travers les arbres séculaires, la fumée du campement et prendre, à la suite d'une journée de fatigue et de plaisir, votre part d'un bon lit de sapin ! » (FV, p. 24). Le tableau s'inscrit d'emblée dans le volet de l'idéalisation et c'est dans ce décor que s'inscrivent les forestiers. Ils sont habiles de leurs mains, ingénieux, mais aussi sans vices, bons catholiques et dociles. Ils possèdent une connaissance intime du milieu et se débrouillent avec tous les défis qu'il leur adresse. Pour l'occasion, Taché javellise la représentation des bûcherons : pas d'écarts de conduite, de remarques salaces, de sacres, de vitupérations. Et c'est avec une attention soutenue, presque angélique, que

²⁷ Dugas, Georges, *Un Voyageur des pays d'en haut*, op. cit., p. 11.

tous écoutent le père Michel raconter ses histoires. Les jeunes forestiers donnent ainsi à voir des types idéaux de bûcherons, des images d'Épinal. Il n'y a donc pas de place, dans le projet de Taché, pour les bougres et les mauvais garnements. Tout atteint plutôt à l'exemplarité. Ainsi, lors d'une halte dans un *camp* pendant la montée au chantier, l'auteur-narrateur et les bûcherons dînent à satisfaction grâce aux soins « [...] de [leur] excellent hôte, le contremaître, pendant que le *couque* [...] préparait un de ses meilleurs dîners, avec un zèle que je dois à la justice de reconnaître » (FV, p. 28). Rendus à destination, le contremaître du chantier fait montre d'une sympathie toute paternelle quand il s'adresse aux forestiers : « Allons, mes enfants, dit-il, il faut aller soigner les chevaux pour la nuit ». Plus tard, les forestiers prient le père Michel de leur réciter un conte : « — Père Michel, Père Michel, contez-nous quelque histoire ! » (FV, p. 47). D'une certaine façon, Taché s'engageait à présenter aux lecteurs de son époque une appréciation positive des pratiques du forestier. Pour répondre à son objectif, la récupération des hommes de bois dans la littérature canadienne-française, il se trouvait devant l'obligation d'envelopper la représentation du forestier de tournures édifiantes et de couleur locale. « Le résultat [que Taché] obtient répond exactement à ce qu'annonce sa préface : il adapte le folklore au goût de 1860, c'est-à-dire qu'il le rend conforme à une certaine vue doctrinaire de la réalité canadienne-française²⁸ ». Pour Taché, premier interprète important des Pays-d'en-Haut, la complicité de la triade coureur de bois, voyageur, homme de chantier avec un milieu naturel à l'état pur les préserve : ils trouvent dans la communion quasi parfaite avec la nature un accord favorisant la régénération de l'être humain. Quant au père Michel,

²⁸ Warwick, Jack, « Les " Pays-d'en-Haut " dans l'imagination canadienne-française », *op. cit.*, p. 281.

l'auteur lui assigne la tâche de représenter l'image idéalisée d'un type social associé au travail dans l'espace sauvage : le voyageur.

1.2.3 Kamouraska en liesse

« Kamouraska est un centre de l'univers forestier et fluvial, un point de départ et un port d'attache pour le voyageur-raconteur²⁹ [...] ». Dans *Forestiers et voyageurs*, les habitants du village et des terres environnantes forment le groupe de référence et c'est l'écart que prend le protagoniste avec son lieu de naissance qui, entre autres, le distinguera. S'instaurera ainsi un système d'opposition entre lui et les habitants du village, entre les signes du voyageur en comparaison à ceux de la rusticité des régions rurales. En général, les écrivains québécois montrent la société des villageois et des fermiers sous un jour favorable. Elle se porte garante des valeurs orthodoxes prônées par l'Église.

C'est dans ce contexte que s'insère la naissance du père Michel. Devant les bûcherons formant son auditoire, il entreprend le récit de sa vie : « Il y a juste ce soir soixante-cinq ans de cela, un seizième enfant venait de naître » (FV, p. 51) chez un agriculteur à l'aise de Kamouraska. Cette arrivée au monde n'a rien de banal et semble annonciatrice d'un destin particulier : « Il n'y avait pas six heures que l'enfant était au monde que la maison était déjà pleine. La table était mise dans *la chambre de compagnie*, et on trinquait d'importance [...] » (FV, p. 53). La tempête fait rage mais, l'alcool aidant, les invités se rendent à l'église pour le baptême de l'enfant. Au retour de la cérémonie, les

²⁹ Roberto, Eugène, *L'Hermès québécois II*, Ottawa, Les Éditions David, 2003, p. 183.

chemins étant difficilement praticables, la voiture du parrain se renverse et l'épouse, étourdie de boisson, oublie le nouveau-né dans un banc de neige. « Ce petit nouveau-là... C'était moi ! s'exclame le père Michel, l'histoire de mon compérage³⁰ [...] a été l'histoire de ma vie. Ballotté de côté et d'autre, j'ai fait bien des plongeurs et des culbutes pour en arriver où j'en suis ce soir, pas plus riche que vous voyez !... Mais après tout, qu'est-ce que cela fait ? On n'en emporte ni plus ni moins dans l'autre monde » (FV, p. 58). La remarque du père Michel annonce, malgré sa bonhomie apparente, une sorte de résignation devant les péripéties de son existence. En cela, il se rapproche de plusieurs personnages de coureurs de bois ou de leurs descendants, comme nous le verrons plus avant, tous venus au monde « sous le signe de l'instable et du divers³¹ ». Les nomades des bois, comme le père Michel, n'ont jamais rien possédé en propre que leur esprit d'aventure, leur force physique et leur endurance. Voilà pourquoi ces hommes arrivent difficilement à évaluer « l'importance d'une action, à la différence de l'habitant pour lequel toute entreprise a un résultat visible, mesurable en boisseaux et en piastres. Il est donc évident qu'ils seront, pour la société sédentaire, d'assez faciles objets de scandale, et cela d'autant plus que leur attitude vis-à-vis de la religion est fort peu orthodoxe³² ».

³⁰ En français général *compérage*, nom masc., d'abord *conparage* (1174-1177), dérive de *compère* et désigne un lien spirituel entre les parents de l'enfant baptisé et le parrain (*Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction de Alain Rey, t. A/E, Paris, Dictionnaires Le Robert éd., 1998, p. 823a. Au Québec, le mot, en voie de disparition, est consigné avec les sens de « cérémonie de baptême d'un enfant » et, par extension, « fête de famille à l'occasion d'un baptême » (*Glossaire du parler français au Canada*, Québec, PUL, 1968, p. 219b). *Compérage*, avec ces acceptions, est attesté de 1863 à 1950 (FTLFQ). Jean-François Beaudet a étudié les rapports entre la religion et les superstitions des coureurs de bois en regard de celles qui présidaient aux activités des Amérindiens. Voir sur ce point : Beaudet, Jean-François, *Dans les filets du Diable. Les Coureurs de bois et l'univers religieux amérindien*, Montréal, Médiaspaul éd., 2009, 125 p.

³¹ Lavoie, Michelle, « Du coureur de bois au Survenant (filiation ou aliénation ?) », *op. cit.*, p. 15.

³² *Ibid.*, p. 17.

1.2.4 Un goût irrésistible pour les mœurs de l'Indien

En âge de quitter ses parents, le père Michel n'a d'autres choix que de s'engager chez le curé qui prend part à son éducation. Plus tard, se sentant « du goût pour la mer et les bois » (FV, p. 61), il s'occupe, pour le seigneur de Kamouraska, de son domaine. Il s'exerce aussi, à cette époque, aux métiers de la chasse et de la pêche : « l'été je faisais la pêche à la morue, et l'hiver j'allais à la chasse avec les sauvages de Cascapédiac et de Restigouche » (FV, p. 67). De sa vie assimilée à celle des Amérindiens et de son bonheur de vivre parmi eux, on retiendra du père Michel l'apprentissage de l'univers forestier et son penchant à faire sien le mode de vie des Indiens :

J'étais si bon ami avec les sauvages qu'il ne s'en est guère manqué que je me sois *mis sauvage* comme mes amis Fitzbac et Lagorjendière [...]. Vous me croirez si vous voulez, mais je vous dis qu'il n'y a pas d'homme plus heureux qu'un bon sauvage.

J'aimais tant cette vie-là que j'abandonnai tout à fait la pêche à la morue, pour vivre entièrement avec les Micmacs. Or, vous savez que les sauvages sont comme les caribous, ils ne s'arrêtent jamais, ils marchent continuellement : pendant quelques hivers et deux années entières, j'ai fait la chasse avec eux, j'ai parcouru tous les bois et toutes les rivières, depuis la Baie-des-Chaleurs jusqu'à la rivière Rimouski (FV, p. 70).

L'état d'affranchi, l'aventure, la mobilité, conformément à la représentation qu'en donne le père Michel, définissent le vécu du protagoniste.

Le père Michel demeure un être à part, comme le sont les coureurs de bois, qui sent monter en lui le désir de devenir fils naturel de la forêt. Il reconnaît la capacité de la communauté d'adoption à le traiter d'égal à égal, à répudier toute hiérarchisation, toute différence entre Blancs et « Sauvages ». À tout prendre, on décèle dans la motivation du

père Michel une identification à la vigueur, à l'indépendance, à l'absence de souci et à l'esprit de liberté que sous-tend le mythe du « bon Sauvage ».

1.2.5 Le voyageur peut-il s'installer sur une terre ?

La chasse terminée, le père Michel se rend à Kamouraska, sa paroisse natale. Le coureur de bois, un peu plus enrichi par la vente de ses fourrures, songe un moment à s'établir tout près de Rimouski. On apprend qu'il y avait « concédé une terre » (FV, p. 87) : « Il faut rester seul pour mener cette vie-là [de voyageur], à moins de se faire sauvage. Aussi, je conseille toujours aux jeunes gens de s'établir sur des terres : ça vaut mieux, malgré tout » (FV, p. 88). Les réflexions sur le travail agricole, associées à une nostalgie du coin de pays qui l'a vu naître, dévoilent un certain flottement chez le protagoniste entre la vie civilisée et le bonheur que lui procure l'existence libre et hardie de nomade. Mais l'appel du Nord vaincra aisément et, alors, adieu les bons conseils prodigués à la jeunesse. Le père Michel ne peut résister à la première offre qui se présente à lui : il fait alors cession de sa terre, s'associe au chaloupier Lévêque et se lance bientôt dans une nouvelle aventure orientée sur la contrebande des pelleteries :

En revenant de mon voyage de Kamouraska, je logeai chez un nommé Lévêque, à L'Île Verte. Lévêque était *chaloupier* : il passait toute la belle saison sur l'eau, à chasser, à mener des voyageurs, à faire des messages et à transporter des effets, allant de la côte sud à la côte nord, de Québec à Gaspé, partout où il y avait quelque chose à faire. [...] Quand je logeai chez lui, il venait justement de perdre son associé. Dans la conversation, il me proposa de prendre la place du défunt, me fit part de ses projets, et me charma si bien que je consentis à sa proposition.

Je redescendis donc en hâte à Rimouski, pour retirer mon *argent* et remonter aussitôt à l'Île Verte. Mon ami me remit le dépôt que je lui avais confié, je lui fis cession de la terre que j'avais concédée, et, au lieu de m'établir, je me vis de nouveau lancé dans les aventures (FV, p. 91).

Rimouski aura constitué un simple arrêt sur la route du protagoniste et l'investissement du père Michel la marque d'un attachement passager. Le chasseur préfère se transformer en chaloupier, explorer les côtes de la rive nord et pratiquer avec les Indiens la contrebande des fourrures. L'errance et la vie sauvage sont au centre de l'univers du coureur de bois³³. Il se remet sans peine au modèle des Amérindiens « rois et maîtres en leurs forêts vierges, que ne leur disputait encore aucune cupidité... nomades intrépides... heureux et fiers, l'âme sereine... peu soucieux du lendemain³⁴ ».

1.2.6 Le père Michel, voyageur des Pays-d'en-Haut

Une nouvelle phase du récit (les chapitres X et XI) se déroule sur la Côte-Nord, puis à Québec, et comprend l'élément déclencheur qui mène au changement radical de statut du père Michel. Avec Lévêque, il se rend à Mingan « pour, de là, faire la traite en remontant le fleuve » (FV, p. 103). L'expédition de *déroutine*³⁵ se termine en fiasco. Poursuivi par les garde-côtes d'une compagnie de traite, le protagoniste assène un coup de gaffe qui blesse gravement le commis de l'entreprise pelletière. Il abandonne alors « la région pour fuir les conséquences légales et psychologiques de son acte criminel. Se

³³ Nous nous sommes posé la même question qu'Eugène Roberto et nous parvenons, pour l'essentiel, aux mêmes conclusions que lui. Voir Roberto, Eugène, *L'Hermès québécois II*, *op. cit.*, p. 185 et 189.

³⁴ Breynat, Gabriel, *Chez les mangeurs de caribous*, Montréal, Fides, 1945, p. 19, cité dans Jack Warwick, *L'Appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, *op. cit.*, p. 157.

³⁵ La *déroutine* est un mot qui appartient au vocabulaire spécialisé des voyageurs. Si son origine demeure obscure, l'acception, en revanche, nous est connue : « fait de se déplacer avec un petit assortiment de marchandises vers les habitats amérindiens ou leurs campements de chasse, seul ou par deux, pour acheter des fourrures à petite échelle pour le compte d'une compagnie de traite. Ce terme à lui seul symbolise le caractère unique des voyageurs [...] » (Podruchny, Carolyn, *Les Voyageurs et leur monde. Voyageurs et traiteurs de fourrure en Amérique du Nord*, *op. cit.*, p. 195). Voir aussi infra, Vézina, Robert, *Le Lexique des voyageurs francophones* [...].

réfugier dans les pays d'en haut est la solution normale qui s'offre au délinquant³⁶ ». À Québec, il rencontre fortuitement un agent recruteur. Ce dernier lui offre un engagement auprès de la Compagnie du Nord-Ouest. Le père Michel signe un contrat de cinq ans et prend la route des Pays-d'en-Haut qui, dans cette perspective, deviennent un espace trouble, un lieu d'asile pour les criminels. Il est tout de même ironique de constater que Taché donne au père Michel toutes les dispositions requises pour devenir voyageur, mais que ce soit un accident qui l'oblige à prendre la route du Nord. Étonnant aussi le fait de voir le personnage principal entreprendre un voyage dans les Pays-d'en-Haut en tant qu'engagé de la même compagnie qui le pourchassait quelques jours auparavant.

Son évasion, vite décidée, l'éloigne pour un long moment de la fréquentation des amis et connaissances de Kamouraska et de Rimouski. Le protagoniste quitte les abords familiers du fleuve pour un lointain inconnu. Lui et son groupe rencontrent à l'entrée du lac des Deux-Montagnes d'autres voyageurs partis de Lachine. Après un échange de civilités, les hommes exécutent une danse traditionnelle : « La Ronde des voyageurs ». Le lendemain matin, arrive le moment du grand départ :

Nous étions donc engagés tout de bon dans la Grande Rivière [des Outaouais], et c'est un peu au-dessus de la Petite Nation que commençait alors, pour ainsi dire, le voyage à travers les solitudes. Si je voulais vous dire tous les rapides qu'on remonte ou *qu'on portage*, toutes les rivières et tous les lacs qu'on passe, je n'en finirais pas [...]. Pendant tout ce temps, *on nage à l'aviron*, depuis *la petite barre du jour* jusqu'au soir, ou bien on porte les canots et les sacs sur le dos dans les portages ; on campe, la nuit, à la belle

³⁶ Lemire, Maurice (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II, *op. cit.*, p. 276b.

étoile, on reçoit tous les orages, on endure tous les temps, et on ne s'arrête que lorsqu'on est rendu au bout de son voyage ; à moins qu'une tempête ne nous prenne sur un lac, dans ce cas on met à terre, on dort, on fume, on danse et on conte des histoires (FV, p. 133).

Le voyage donne à voir les différentes manifestations traditionnelles du coureur de bois : la cérémonie du baptême des nouveaux voyageurs — les mangeurs de lard —, les chansons et même l'art, chez les nomades des bois expérimentés, d'évacuer les indésirables, comme Benn, un individu particulièrement difficile à supporter pour le groupe. Taché fait connaître la vie du « voyageur traditionnel, décrit avec exactitude son vêtement, sa nourriture, ses plaisirs [...] les méthodes de construction, de radoub et de maniement des canots³⁷ », sans laisser de côté les travaux des hommes-de-cages. Plusieurs passages mettent en évidence le défi que représente le voyage dans les Pays-d'en-Haut. Taché mentionne un ensemble de péripéties qui ont beaucoup affaire avec la témérité et la survie des individus. Cette partie du récit constitue le point crucial de l'ouvrage en ce qui concerne la vie de l'homme des bois : elle relate la vie du protagoniste/voyageur, chasseur et homme de la forêt. L'ensemble fournit la description géographique des Pays-d'en-Haut et la mise en relief de l'antagonisme entre deux grandes compagnies pelletières : celles de la Baie d'Hudson et du Nord-Ouest. Les stratégies discutables adoptées par les dirigeants demeurent toutefois difficiles à comprendre pour le « narrateur, qui, dégoûté par l'atmosphère du pays, prend le chemin du retour³⁸ ».

³⁷ Warwick, Jack, *L'Appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, op. cit., p. 88.

³⁸ Lemire, Maurice (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II, op. cit., p. 277a.

Si la vie en forêt donne aussi la possibilité au père Michel d'atteindre sa pleine émancipation, et au lecteur d'assimiler la découverte de la nature humaine sans les ornements de la civilisation, il reste qu'après neuf ans d'absence, le charme, voire l'enchantement, de la vie en forêt s'efface pour laisser place à la joie du *chez-soi* retrouvé : « Tout ce que je puis vous assurer [...], c'est que j'étais un homme content, quand je me vis de retour à Lachine après neuf ans d'absence. On a bien du plaisir à raconter ces voyages-là ; mais le métier est dur » (FV, p. 180). Comme pour Charles Chauvin, se manifeste chez le père Michel une hésitation entre le Même et l'Autre. Les voyages effectués dans le cadre de ses deux contrats et son long exil dû au crime involontaire qu'il a commis ne sont pas suffisants pour faire du père Michel un personnage Autre à part entière, surtout si l'on prend en compte sa tentation de s'ancrer sur la terre à un moment du récit. Il faut aussi considérer qu'une fois ses engagements honorés, le voyageur revient dans les villages du Bas-Saint-Laurent, entreprend des excursions de pêche l'été et, l'hiver venu, accompagne les fils des fermiers en route vers les chantiers. Il choisit donc de rester à proximité des terres, se contentant de faire un peu de chasse et de profiter de l'entourage des forestiers pour raconter ses aventures dans le Nord-Ouest. Son altérité est donc loin d'être radicale, même si sa préférence va à la vie en pleine nature et qu'il se plaît au compagnonnage avec l'Indien.

1.3 Nicolas Perrot, un roman inattendu et inespéré

De janvier 1849 à juin 1851, Georges Boucher de Boucherville travaille à un feuilleton d'aventures louisianaises, *Une de perdue, deux de trouvées* qui paraît dans l'*Album littéraire et musical de la Minerve*. L'œuvre obtient un vif succès avant de connaître, au Canada français, une première édition livresque en 1864. Cependant, malgré

le succès de l'ouvrage et la renommée de l'auteur, rares sont ceux qui connaissent son deuxième roman, *Nicolas Perrot ou les coureurs de bois sous la domination française*³⁹. Ce dernier, écrit à la fin de sa vie, paraît sous forme de feuilleton entre le 10 octobre et le 5 décembre 1889 dans *La Revue de Québec*⁴⁰. Le roman se distingue par le fait qu'il met en scène, pour la première et seule fois dans la littérature québécoise, un protagoniste coureur de bois du XVII^e siècle plutôt que le voyageur canadien, son successeur. La différence entre les deux métiers n'est pas facile à établir, mais retenons que le dernier est engagé par contrat et rémunéré selon les conditions fixées par les commerçants de fourrure. Sur ce point particulier, le coureur de bois jouissait d'une plus grande liberté dans son travail de traiteur.

Dans le récit de Boucherville, Nicolas Perrot se voit doté des habiletés indispensables pour réussir dans tout ce qu'il entreprend⁴¹. L'aventure le mène dans les Pays-d'en-Haut et met en scène un groupe de coureurs de bois, une bande d'Iroquois

³⁹ Boucherville, Georges Boucher de, *Nicolas Perrot ou les coureurs des bois sous la domination française*, Sainte-Foy, Éditions de la Huit, 1996, 171 p. Les références ultérieures à cet ouvrage seront mises entre parenthèses, à la suite de l'extrait cité.

⁴⁰ Maurice Lemire précise que *La Revue de Québec* ne comprend pas la conclusion du roman. Est-ce que « Boucherville avait [...] écrit un dernier chapitre ? La revue a-t-elle suspendu sa publication avant la parution de l'épisode final ? Nous ne saurions le dire, car le manuscrit est introuvable », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome 1, *op. cit.*, p. 516b.

⁴¹ Dans deux de ses romans historiques, Joseph Marmette fait appel à des coureurs de bois qu'il utilise comme acteurs de second plan. Sur cette question, on peut se reporter à son récit *Le Tomahawk et l'épée*, aux pages 77, 171, 194, 195 et 200 de l'édition de 1877, paru chez l'imprimeur Léger Brousseau, à Québec, et à *Charles et Éva : roman historique canadien*, p. 20, chez Lumen, à Montréal, en 1945. Ce dernier texte a d'abord été publié dans la *Revue canadienne* de décembre 1866 à mai 1867. Aussi à noter, la présence de coureurs de bois traditionnels dans le roman à caractère historique de Chrystine Brouillet, *Marie Laflamme. Nouvelle-France*, Paris, Denoël, 1992, et dans Pierre Billon, *Nouvelle-France*, Paris et Montréal, Actes Sud/Leméac, 2004. D'autres auteurs, nous pensons notamment à Robert de Roquebrune dans *La Seigneuresse*, Montréal, Fides, 1977, ont fait revivre, pendant une page ou deux, le coureur de bois traditionnel. Établir une liste exhaustive des fictions où ce type de personnage apparaît de façon épisodique serait, bien entendu, hors de notre propos.

(nécessairement des ennemis à déjouer), des aides comme l'Algonquin Grand Pierre et le saltimbanque Bibi jeunesse, dont les dons de ventriloquie serviront à abuser les Indiens. Nicolas Perrot, chef de guerre, se distingue parmi tous les personnages, y compris les grands marchands de fourrure de Montréal qui forment le groupe de référence. Au moment de son entrée en scène dans le récit, il est déjà considéré comme une figure dominante de la colonie : Colas, surnom qu'on lui prête dans le roman, « était un tout jeune homme et déjà sa réputation était répandue dans tout le Canada » (NP, p. 42). Boucherville ne cache d'ailleurs pas ses intentions à l'égard du protagoniste éponyme : « [c]omme cet homme joue le rôle le plus important de cette histoire, il est bon de le faire un peu connaître » (NP, p. 42). Si le personnage Perrot appartient à la réalité historique, l'auteur se réapproprie prestement cette représentation historique pour la convertir en une figure de héros national.

1.3.1 Un héros exemplaire

À l'image de tous les héros, Perrot a connu une enfance et une éducation particulières qui lui font porter les marques de l'exception. Dès l'âge de quatorze ans, il travaille chez les Jésuites à titre d'engagé⁴², puis, plus tard, « comme coureur des bois, et

⁴² Sur les fonctions que doivent remplir les engagés, Philippe Jacquin explique : « Dès 1633, des truchements quittent le pays huron ; l'été suivant, commence la noria des "créatures" des Jésuites. Débarrassés des "perturbateurs" [coureurs de bois], les missionnaires ont cependant besoin d'un personnel de domestiques, hommes à tout faire qui sont recrutés soigneusement dans le Royaume ou parmi les engagés débarquant à Québec. La préférence se porte sur de très jeunes garçons capables d'assimiler la langue et de surveillance aisée. L'engagé a signé devant notaire un contrat au terme duquel, en échange d'une traversée et de trois années de "bons et loyaux" services chez un propriétaire, on lui laisse sa chance dans le pays. Dans la réalité américaine, l'engagé "se doit d'aller partout et faire ce que son maître lui commande comme un esclave". Sans salaire, méprisé, astreint aux travaux les plus rudes, l'engagé tente

bientôt après comme trafiquant de pelleteries à son compte » (NP, p. 43). Au physique, il apparaît comme un être de haute volée : développement au plus haut degré de l'ouïe, parfaite coordination de la vue, des jambes et des bras. L'homme peut marcher des jours entiers sans ressentir la fatigue. À Montréal, sa seconde mère lui dira : « Faut-il que tu en aies une santé de fer » (NP, p. 56), puis vers la fin du récit, après le partage du butin, le narrateur livre ce commentaire sur son protagoniste : « Cet homme à constitution de fer ne connaissait pas la fatigue ; c'est à [la] promptitude d'exécution qu'il devait en grande partie ses succès » (NP, p. 122). Il faut ajouter que Perrot plaît à la gent féminine, qui se révèle sensible à son pouvoir de séduction et à l'aura d'aventurier qui l'entoure.

La mise en place de l'intrigue se fait rapidement. Nicolas Perrot, grand traiteur, arrive à Québec pour mettre la main aux derniers préparatifs d'une expédition dans la région des Grands Lacs. Les circonstances font cependant qu'il se voit dans l'obligation de modifier ses plans. Chef du voyage, il annonce à Jean, un forgeron/coureur de bois, et à Grand Pierre, un Indien, que les « Iroquois ont, malgré la paix attaqué un parti de Canadiens et d'Algonquins sur le haut de la rivière Outaouais » (NP, p. 7). L'événement lui paraît d'importance. Perrot sait que la colonisation des Pays-d'en-Haut se trouve mise en péril si les raids iroquois se multiplient. Il se doit d'agir, mais il ne peut le faire seul. Chef naturel, il sait s'entourer. Il a tôt fait de regrouper les Français, les guerriers des nations

d'échapper à sa condition et nombreux sont ceux qui cherchent à apprendre une langue indigène et à se lancer dans le commerce : entrer au service des Jésuites permet d'espérer un meilleur traitement et de bénéficier d'une formation sur le terrain ». (Jacquin, Philippe, *Les Indiens blancs, Français et Indiens en Amérique du Nord (XVI^e-XVIII^e siècle [sic])*, op. cit., p. 78-79).

alliées et les coureurs de bois pour diriger une opération de contre-attaque en territoire ennemi. Brillant stratège, il met à l'épreuve différents expédients ingénieux, dont le canot à voile pour la guerre et pour « ses voyages d'hiver sur les rivières et les lacs de l'Ouest où il avait pénétré le premier » (NP, p. 16), de même que la poudre fulminante qui augmente la portée des balles.

Le capitaine de guerre s'adapte à chacune des occasions pour mieux manœuvrer dans le monde hostile de la forêt. Perrot est conscient de l'effet de ses décisions et de ses paroles. En conséquence, il se manifeste aux endroits les plus avantageux et dans les circonstances les plus profitables. Ainsi, avant son départ pour l'île de Grande Manitouline, Colas s'arrête à Montréal pour négocier avec ceux qui commanditent son action guerrière. Le protagoniste forme incontestablement la figure archétypale du dirigeant/intervenant avec lequel le groupe de référence veut et doit composer afin de redresser une situation inquiétante. L'attitude de Perrot montre assez sa résolution dans l'affaire du blocage des convois en route vers Michillimakinac. Elle provoque enthousiasme et admiration chez les grands commerçants : « Tous les négociants présents admiraient ce jeune homme qui, sans hésiter, proposait de se battre avec ses vingt-cinq hommes contre cent vingt Iroquois, commandés encore par des chefs comme la Chaudière Noire et le Bâtard Flamand » (NP, p. 57-58), les deux ennemis les plus puissants dans le récit.

1.3.2 Le Même et l'Autre

Différent, Perrot l'est par sa mobilité. On le trouve en constant déplacement entre deux pôles, ce qui en fait un personnage de l'ici et de l'ailleurs, qui oscille entre le Même et l'Autre. Homme qui ouvre le territoire des Pays-d'en-Haut à la jeune colonie française, on le

voit en rapport avec de nombreuses nations amérindiennes. Il veut même multiplier ses déplacements dans les Pays-d'en-Haut en utilisant, l'hiver, le canot à patins. Une vaste grotte lui sert de refuge et de centre de coordination. Là, il prépare ses expéditions de traite et, le cas échéant, ses plans de guerre. Cependant, à Montréal, il est apprécié par le groupe de référence. Il rend visite aux marchands et va jusqu'à promettre la défense de leurs intérêts. À Québec, il rencontre le pharmacien Guillaume Hébert, le fils de Guillaume Hébert, premier agriculteur de la colonie, converse avec lui et le reçoit à souper. Il est aussi bien accueilli par Raclos, le plus grand marchand de Québec, et lie entente avec lui pour le commerce des pelleteries. La fille du commerçant, splendide jeune femme, n'écarte pas le coureur de bois. Charmé, Colas lui fera parvenir, depuis le Nord, un cadeau : « de superbes peaux de martres [...] qui étai[en]t à la mode à Québec et à Montréal, et qui se vendai[en]t très cher » (NP, p. 124). Le personnage se situe donc entre deux espaces. La question du *chez-soi* vient cependant jeter un éclairage qui nous permet de prendre position. En ce qui a trait à l'espace, le roman donne à voir le protagoniste principalement dans le pays sauvage, les épisodes citadins ne constituant, somme toute, que des moments d'escale, de négociations, d'échanges d'informations au profit des activités dans le Nord. La tension du personnage l'oriente nettement vers l'ailleurs auquel il s'identifie. Dans ces conditions, il n'est pas interdit de penser que l'homme des bois Perrot relève davantage de l'altérité. Pour s'en convaincre, il suffit de le comparer à Charles Chauvin ou au père Michel, deux personnages qui reviennent des Pays-d'en-Haut pour ne jamais y remettre les pieds. Même en imaginant l'éventualité d'un mariage entre Perrot et Mlle Raclos, il y aurait peu de risques que Perrot travaille derrière la charrue (pour la première fois) ou s'adonne à la petite chasse près de sa maison. Mais ici nous sommes déjà dans l'univers de la conjecture puisque le roman n'a pas été achevé.

1.3.3 Perrot et le monde amérindien

Dans l'ensemble, le compagnonnage de Perrot avec les Indiens le sert bien. Quand arrive le moment d'élaborer un plan de combat contre les Iroquois, il n'est pas étonnant de le voir s'inspirer de la stratégie militaire de Simon Pieskaret, grand chef Algonquin et père de Grand Pierre. Il a jadis mis à l'épreuve une tactique qui l'a bien servi. Elle consiste à viser le fond des embarcations plutôt que de chercher à atteindre d'une balle chacun des guerriers ennemis. Perrot va longuement mûrir cette ruse avant de l'adopter. Au demeurant, Perrot cherche à établir le plus d'alliances possibles avec les Amérindiens. Il en impose même au chef Kondiaronk, dit le Rat⁴³, en fixant les coordonnées d'une conférence entre Hurons et Français. À la faveur d'une mise en scène théâtrale, Bibi Lajeunesse se déguise en Grande Médecine (grand sorcier). Perrot jouant de finesse obtient la participation de Kondiaronk et de ses jeunes guerriers contre les Iroquois. Haut fait de duperie, il persuade les Hurons que le simple fait de récupérer leurs pièges de chasse constitue une gratification acceptable. L'entente conclue, les plans d'attaque sont dressés et chacun se retire pour la préparation immédiate au combat contre les troupes de La Chaudière Noire. Le procédé habile est souvent au centre des négociations de Nicolas Perrot. Il déjoue et berne l'Indien en utilisant des manœuvres que seuls les Français sont en mesure de connaître. Le protagoniste s'écarte volontiers des règles du « franc jeu » pour tirer avantage de ses partenaires d'alliance contre un ennemi commun. À cette

⁴³ Rémi Ferland et Réal Ouellet, dans une communication intitulée « Les sauvages de Lahontan : enfants de la nature ou porte-parole des " Lumières " ? », mentionnent que dans ses « *Dialogues avec un Sauvage*, [...] publiés un an plus tard dans la *Suite du voyage de l'Amérique*, reproduisent cinq entretiens de Lahontan avec le Huron Adario — le fameux chef Kondiaronk, surnommé " le Rat " —, sur la religion, la médecine, les lois, le mariage et le bonheur [...] », *Figures de l'Indien*, Gilles Thérien (dir.), Montréal, Typo, 1995, p. 192-193.

habileté à tromper, Perrot s'avère imbattable : le meilleur parmi les Français. Rien ne réduit son appétit à maximiser les profits. En utilisant des informations obtenues de Raclos, et dont ne disposent pas les autres, Perrot se rend coupable d'un délit d'initié à l'endroit de ses compagnons de combat français et amérindiens :

— Tu as entendu, Kondiaronk ? Je prendrai tous les rats musqués à six sols, payables en marchandises. Tous ceux qui en ont à vendre auront le même prix. Comme parmi le butin pris sur les Iroquois il y avait une grande quantité de rats musqués qui avait été partagée, tous offrirent à Colas de les lui vendre. Lui seul connaissait la hausse subite qu'avaient éprouvée ces fourrures en France et la grande demande qui en serait la conséquence à l'arrivée de la flotte du printemps à Québec ; aussi devait-il réaliser, par cette seule transaction, un immense bénéfice, s'il pouvait les conduire à Québec et les laisser à M. Raclos avant le premier mai suivant (NP, p. 120).

La communication et l'utilisation d'informations privilégiées permettent à Perrot d'enregistrer des gains illicites lors de ses transactions. On ne peut cependant pas mettre à l'écart le fait que le coureur de bois soit un traiteur, un homme de commerce. Il faut donc relativiser ce trait de caractère et prendre en compte les résultats globaux de son action guerrière portée en territoire iroquois. Dans un premier temps, elle ouvre la route des échanges commerciaux avec le monde amérindien et repousse plus avant la frontière des Pays-d'en-Haut. Le courage de Perrot permet à l'Empire français en Amérique du Nord une nouvelle avancée. Le fait de lever le voile sur ses ruses du négociant ne ternit en rien cette figure héroïque du Canada français.

Conclusion

Ce qui établit la cohérence de notre premier chapitre et réunit les œuvres se trouve, entre autres, dans la valorisation et l'idéalisation de l'homme des bois. Ainsi, dans *La Terre paternelle* (1846), Charles Chauvin est d'abord présenté comme celui qui devient Autre au contact d'hommes des bois. Il ne peut s'épanouir sur la terre ancestrale et décide d'abandonner les traditions, fortement valorisées, pour courir l'aventure. Il est sensé devenir l'étranger et Patrice Lacombe ne manque pas de souligner les dangers que la vie dans les bois fait courir à ceux qui s'y risquent (déchéance physique et morale), en opposition avec la prospérité des agriculteurs. Toutefois, on voit bien que le récit ne suit pas cette ligne directrice. De fait, si Charles est d'abord intégré à l'espace du Même, c'est-à-dire à la terre paternelle et à la famille Chauvin, avec les valeurs que cela suppose, il faut bien souligner qu'il part courir l'aventure et que la déchéance de sa famille commence avec son départ. En outre, sa vie dans les bois ne fera pas l'objet d'une description. En dépit du fait que Lacombe nous dit qu'il nous en fera le récit ultérieurement, il ne passe jamais aux actes. S'il l'avait fait, il aurait dû nous en montrer les aspects positifs puisque, même si Lacombe nous dit que les coureurs de bois deviennent autre et courent à leur perte en adoptant une vie d'aventures, Charles revient riche, en santé et sauve sa famille de la misère. Il est alors récupéré par l'ordre du Même, car il rachète la terre paternelle, s'y établit et la fait prospérer. Ces éléments justifient à la fois l'idée que Charles est un personnage entre le Même et l'Autre et celle que le coureur de bois est un personnage valorisé, voire idéalisé. On peut le voir aussi avec le personnage du père Danis. D'ailleurs la soi-disant récupération de ce personnage à la toute fin, alors que le père Danis est intégré à la famille Chauvin sur la terre, laisse le lecteur sur une note particulière : la dissidence, l'esprit d'aventure restent une menace au sein même de la famille Chauvin et,

par extension, chez les agriculteurs, comme un avertissement ou une promesse, selon le point de vue.

Forestiers et voyageurs (1863) de Jean-Charles Taché poursuit en ce sens, et approfondit à la fois l'idéalisation du coureur de bois et la représentation qui en fait un personnage entre le Même et l'Autre. On le voit bien dans le traitement de l'espace, plus particulièrement dans la proximité entre le père Michel et les forestiers. Toutefois, le recul constant de l'horizon du protagoniste jusqu'aux Pays-d'en-Haut admet une affirmation explicite en faveur de la liberté. Le sujet s'éloigne, et nous permet d'avancer dans la connaissance de la géographie nordique. Avec les découvertes du père Michel, le coureur de bois émerge de l'élément collectif représenté par la communauté de Kamouraska. La représentation de l'Autre commence ainsi à apparaître avec plus de netteté, ne serait-ce que par la célébration des exploits magnifiés par le conteur.

En ce qui touche Nicolas Perrot, si le personnage éponyme s'ancre dans la réalité historique, ce qui nous donne un premier coureur de bois au sens strict du terme, l'auteur fait toutefois rapidement de cette figure historique une figure héroïque. Chef qui en impose à ses compagnons et à ses adversaires (desquels il triomphe, bien entendu), il est reconnu pour ses exploits. Bref, il possède un caractère hors du commun, ce qui est la marque des héros. Deux petites réserves : ses ruses dans l'exploitation de ses alliés et sa recherche ardente de la réussite. S'il possède les vertus dignes d'un héros (par exemple en prenant sous son aile la femme et la fille d'un ennemi), il cherche avant tout à protéger ses intérêts et à faire du profit. En regard des deux autres protagonistes de ce premier chapitre, il est probablement le personnage qui relève le plus de l'altérité. Il a d'ailleurs conscience de son

statut à part, quand il mesure l'écart entre lui et la femme qui l'intéresse. Toutefois cet écart ne nous est pas présenté comme impossible à combler. Le fait que le roman n'ait pas été terminé nous laisse évidemment dans l'expectative ici.

CHAPITRE II

SPLENDEURS ET MISÈRES DE L'HOMME DES BOIS

L'entreprise d'affirmation du coureur de bois constitue la suite d'un premier chapitre où, successivement, les personnages d'hommes des bois ont connu la valorisation, l'idéalisation et l'héroïsation. Ce qui advient à la sortie de ce premier ensemble, c'est un univers de protagonistes qui ambitionnent de rayonner dans un exercice doublement difficile : d'abord témoigner de leur autonomie par la course dans les bois et ensuite établir la nature sauvage comme espace identitaire, leur *chez-soi* en milieu nordique. La représentation du coureur de bois, au cours des années qui suivent, reste positive, mais elle se modifie, notamment par la figure du résistant qui se dresse contre son destin. L'homme des bois ne se contente plus de représenter ou d'affirmer certaines valeurs par son mode de vie, il doit parfois les défendre, voire même défendre sa propre vie. Cette posture est rendue nécessaire, entre autres, par le fait des divers incidents que connaissent les hommes des bois dans leurs parcours tourmentés, traversés de dérapages et de bouleversements, mais aussi parce que la forêt et les grands espaces se feront, par moments, hostiles au coureur de bois et à ses proches.

2.1 *Maria Chapdelaine* : réussites et tragédies du coureur de bois

Chantal Bouchard retient de *Maria Chapdelaine* (1916, livre) son tenace « parfum de folklore désuet¹ » et « le tableau saisissant d'une petite société dominée et frileuse, volontairement exilée de l'intérieur, choisissant le repli pour survivre² ». Mais à côté de la part accordée à la résignation, le roman offre également l'image de la permanence du pionnier et, par extension, du peuple canadien-français, cette « race qui ne sait pas mourir³ ». Un autre type de personnage marque aussi ce récit fondamentalement terrien. Il s'agit du nomade des bois représenté, principalement, par François Paradis. Sa présence, qui séduit et fascine, retentit chez Maria tout au long du roman, et chez les personnages qu'il approche, d'Eutrope Gagnon à Lorenzo Surprenant, en passant par les membres de la famille Chapdelaine, mais elle ne modifiera en rien le cours des choses. Après son passage au pays de Péribonka rien n'aura changé.

2.1.1 Gens de la terre et coureur de bois

Malgré toute l'incommodité du dur travail sur les terres, rien ne parvient à empêcher la gaieté et le rire de se répandre parmi les membres de la communauté de Péribonka. Après l'*Ite missa est* de la grand-messe, célébrée dans la modeste église, les hommes se rassemblent afin d'échanger avec entrain sur leurs activités, le printemps qui s'annonce,

¹ Bouchard, Chantal, « Introduction », *Maria Chapdelaine*, Montréal, CEC éditeur, 1997, p. 5.

² *Ibid.*

³ Hémon, Louis, *Maria Chapdelaine*, *op. cit.*, p. 241. Les références ultérieures à cet ouvrage seront indiquées dans le texte, entre parenthèses, après l'extrait cité.

les récoltes à venir. Ils ne se rencontrent qu'une fois par semaine tant les distances qui les séparent sont importantes et les chemins, quand ils existent, en mauvais état.

La scène du rassemblement sur le parvis de l'église permet de fixer immédiatement le groupe de référence du récit : les villageois et les cultivateurs/défricheurs de la vaste région du Lac Saint-Jean. Dans cet espace géographique, les pionniers se mesurent à la frontière noire de la forêt. Aux plus courageux d'entre eux reste « encore à défricher les deux tiers de leurs concessions, d'innombrables arpents de forêt ou de savane à conquérir » (MC, p. 23). Malgré les obstacles, les colons partagent un même « idéal, fortement encouragé par le clergé, [...] de transformer la forêt en terrain agricole et d'assurer par cette occupation du sol leur survie culturelle qu'ils sentent menacée par l'urbanisation⁴ ».

Sur le perron de l'église, Napoléon Laliberté, le crieur public, signale la présence de « deux hommes qui ont de l'argent pour acheter les pelleteries » (MC, p. 23). Les habitants sont invités à négocier leurs peaux avec eux ou, le cas échéant, de s'informer auprès de François Paradis de Mistassini. Cette introduction du protagoniste dans le récit s'inscrit dans l'ordre de l'ouverture à l'altérité du jeune homme par le groupe dominant. Ouverture puisque François est connu : son père travaillait aux champs. En outre, le bois, à proximité des terres cultivées, donne l'occasion aux cultivateurs de chasser et de récolter quelques peaux, ce qui leur permet de goûter, l'espace de quelques heures, à la vie des nomades.

⁴ Lemire, Maurice (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II, *op. cit.*, p. 664b.

Mais, contrairement aux agriculteurs, le jeune coureur de bois va plus loin. Il répond à l'appel de la forêt et entreprend de longues courses dans les bois avec des étrangers, plus particulièrement des Belges. Le jeune homme se distingue ainsi par un commerce régulier avec le bois et une mobilité qui s'inscrit dans une dynamique verticale : de Mistassini vers le Labrador. Pour le groupe de référence, il est le coureur des bois, celui qui occupe le « vaste pays sauvage » (MC, p. 60) à l'orée du monde civilisé : autant d'indications de la mise en altérité de François.

Existe un autre type d'hommes, des acteurs qui recoupent certaines des caractéristiques du coureur des bois. À côté de l'altérité de François Paradis, qui répand souffle et énergie nouvelle dans la maison des Chapdelaine, vient Samuel, le père, défricheur qui, au contraire des autres pionniers, abandonne les terres sitôt qu'elles sont prêtes au rendement pour poursuivre sa progression vers le Nord. Dans le sillon de François et du père Chapdelaine se profilent des personnages semi-nomades, des bûcherons, des campagnards qui veulent toucher un peu d'argent pendant les mois d'hiver. Esdras, Da'Bé, Égide Gagnon, Edwidge Légaré, travaillant tantôt à la terre, tantôt à la coupe du bois dans les chantiers. Finalement, l'Autre emprunte, en regard de la communauté blanche dispersée autour du Lac Saint-Jean, des traits plus radicaux : ceux de l'Amérindien, qui ne sont pas sans évoquer, par certains côtés, François Paradis. L'Amérindien imprègne de ses rites et traditions la forêt, que Maria Chapdelaine pressent comme mystérieuse et menaçante : un espace où agissent sortilèges et envoûtements, un espace où la mort rôde.

2.1.2 De la terre au nomadisme des bois

Après la messe du dimanche, les cultivateurs et villageois se dispersent pendant que Maria et son père s'engagent sur le chemin principal. Ils sont bientôt rejoints par François Paradis. Le père Chapdelaine et Maria le reconnaissent, même s'il y a sept ans qu'ils ne se sont pas rencontrés. Le père Chapdelaine saisit l'occasion pour lui demander s'il est toujours propriétaire de la terre paternelle. François explique qu'il s'en est séparé après le décès de son père : « Quand le bonhomme est mort j'ai tout vendu et depuis j'ai presque toujours travaillé dans le bois, fait la chasse ou bien fai[t] commerce avec les sauvages [*sic*] du grand lac Mistassini ou de la Rivière-aux-foins. J'ai aussi passé deux ans au Labrador » (MC, p. 28). L'univers du fils Paradis s'est ainsi transformé et l'agriculture, en ce qui le concerne, ne présente aucun attrait. Pour lui, le parcours du territoire sauvage obéit à d'autres lois que celles de l'agriculture. Aux occupations des pionniers et défricheurs, il oppose le magnétisme de la forêt qui l'associe dorénavant à l'homme de la nature, à la vie indienne dans des lieux où règnent tous les acteurs corrélés au commerce de la fourrure. Ayant passé de la sédentarité au nomadisme, il se présente désormais comme un homme des bois en pleine activité. Ses occupations sont nombreuses : excursions, explorations, travail du guide, commerce avec les Indiens. François Paradis, intrépide, dépasse la ligne d'horizon du cultivateur, du défricheur, et sillonne en tout sens le Nord. Il conjugue, tout à la fois, abandon de la terre paternelle, nomadisme des bois, rapports étroits avec l'Amérindien et dépassement de la frontière nordique. Laura Chapdelaine l'associe aux aventuriers et le compare à son mari, un défricheur dont la montée vers le Nord ne s'arrête jamais : « C'est vrai. Il y a des hommes comme cela. Samuel, par exemple, et toi, et encore bien d'autres. On dirait que le bois connaît des

magies pour vous faire venir... » (MC, p. 59). L'homme des bois habite en concordance parfaite avec son environnement « dans cet univers d'altérité que constitue la forêt⁵ ». Aussi, est-il impossible d'envisager François Paradis sans le mettre en rapport avec le milieu type dans lequel il baigne.

2.1.3 La séduction d'un jeune homme sans rival

Le coureur de bois couche à la belle étoile, aménage des retraites sommaires, se mesure aux éléments et « affronte régulièrement la pluie, les rivières et les lacs, la neige et le froid, l'air et le vent, le soleil. Dans cette existence [...] il façonne un être *élémentaire* de netteté et de simplicité qui marque son corps, son visage et aussi ses vêtements⁶ ». François Paradis s'est d'ailleurs présenté chez les Chapdelaine sous un aspect négligé avec « ses grandes bottes indiennes [qui] disparaissaient sous la boue » (MC, p. 58). Peu importe sa tenue, « le coureur de bois séduit, hors de toute raison, hors de toute habitude, avec l'indifférence de celui qui n'a qu'à paraître pour rejeter dans l'ombre la médiocrité des gens soucieux de leur apparence⁷ ». Maria, quand elle lève les yeux sur François, distingue d'abord « un beau garçon, assurément : beau de corps à cause de sa force visible, et beau de visage à cause de ses traits nets et de ses yeux téméraires » (MC, p. 59). De plus, elle se surprend à penser « qu'elle l'avait cru différent, plus osé, parlant

⁵ Brisson, Geneviève, « L'homme des bois d'Anticosti. La figure du guide de chasse et les conceptions sociales de la forêt québécoise », *op. cit.*, p. 173.

⁶ Roberto, Eugène, *L'Hermès québécois II*, *op. cit.*, p. 160.

⁷ Lavoie, Michelle, « Du coureur de bois au Survenant (filiation ou aliénation ?) », *op. cit.*, p. 12.

beaucoup et avec assurance, au lieu qu'il ne parlait guère, à vrai dire, et montrait en tout une grande simplicité » (MC, p. 59).

Maria apprécie la présence de ce jeune homme avec « son beau visage rougi par le soleil et ses yeux intrépides » (MC, p. 96) et, devant lui, elle devient incertaine des valeurs que partagent sa mère et les sédentaires de la région. Chose acquise désormais, pour elle, le coureur de bois, homme de rivières, de lacs, de neige, de froidure vaut beaucoup plus que les « jeunes gens riches de Saint-Prime, qui portaient le dimanche des pelisses de drap fin à col de fourrure » (MC, p. 61). Malgré cet étalage, les jeunes hommes des villages environnants n'étaient pas « l'égal de François Paradis avec ses bottes carapacées de boue et son gilet de laine usé » (MC, p. 61). En somme, il est leur opposé dans le vêtement comme dans la manière d'être. François possède, contrairement à eux, cette faculté de véhiculer une certaine magie en tant que dépositaire de l'inconnu des terres vierges et des espaces illimités avec lesquels il est en contact. Pour reprendre la remarque de Nicole Deschamps, le charme de François Paradis se retrouve aussi dans le plaisir qu'il démontre à « mener une vie nomade [où il] refuse de se laisser attacher comme un animal à un pieu⁸ ».

La séduction du jeune nomade s'avère importante dans l'économie globale du récit, mais elle ne se limite pas à l'apparence physique. Ceux qui l'ont connu apprécient ses qualités d'homme et de travailleur dévoué. Eutrope Gagnon, prétendant auprès de Maria et

⁸ Deschamps, Nicole, « Lecture de " Maria Chapdelaine " », *Études françaises*, vol. 4, n° 2, 1968, p. 163.

rival honnête, n'a que des bons mots à son endroit. Au moment où il se présente chez les Chapdelaine pour leur annoncer la mort de François Paradis, il dira : « — C'était un bon homme [...] un vrai bon homme, fort et vaillant, et sans malice. [...] C'était un bon garçon, un travaillant et je l'aimais bien » (MC, p. 149). Après un arrêt, il reprend : « Personne n'a jamais rien eu contre lui [...]. C'était un homme rare pour l'ouvrage, pas peureux de rien, et serviable, avec ça. Tous ceux qui l'ont connu avaient de l'amitié pour lui. C'était un homme dépareillé » (MC, p. 149). Laura Chapdelaine complète : « quand nous étions à Mistassini, [...] voilà de ça sept ans, ça n'était encore qu'une jeunesse, mais fort et adroit pas mal, déjà aussi grand comme il est là... je veux dire comme il était... l'été dernier, quand il est venu icitte. Et toujours de bonne humeur avec ça. C'était difficile de ne pas l'aimer » (MC, p. 149). Michelle Lavoie, à propos du charme irrésistible du coureur de bois, souligne que nos ouvrages de fiction sont plutôt démunis en ce qui a trait au merveilleux et aux contes de fées. Dans ces conditions, elle voit dans les « coureurs de bois et survenants » des personnages de notre littérature qui font « figure de princes charmants ». Tous, selon elle, « exercent sur leur entourage (surtout féminin) une sorte de fascination⁹ ». La séduction de François et les nombreuses qualités qui sont siennes, auxquelles tous ceux qui le côtoient sont sensibles, particulièrement Maria, témoignent de la représentation positive du coureur de bois dans le roman. Elles ne permettent toutefois plus à l'homme des bois de triompher de tous les obstacles mis sur sa route : une tempête de neige aura raison de François et l'emportera.

⁹ Lavoie, Michelle, « Du coureur de bois au Survenant (filiation ou aliénation ?) », *op. cit.*, p. 12.

2.1.4 La nature redoutable et la mort de François

Dans la diégèse, la troisième présence de François Paradis coïncide avec la veille de la fête de sainte Anne. « Salut un chacun ! » (MC p. 92) marque l'arrivée *magique* de François qui émerge d'un écran de fumée destiné à éloigner les moustiques. Avec lui, c'est toute une partie « de la nature sauvage — " en haut des rivières " — où les Indiens et les grands animaux se sont enfoncés comme dans une retraite sûre » (MC, p. 94) qui pénètre dans la maison des Chapdelaine. Samuel lui demande si son voyage dans les hauts s'est bien déroulé. « Il a remonté la rivière avec des étrangers qui allaient acheter des pelleteries aux sauvages » (MC, p. 93), explique-t-il aux invités. Malgré quelques avaries, François conclut avec désinvolture que l'ouvrage, au moins, a été achevé : « [...] on a été malchanceux tout du long. Mais nous voilà revenus pareil et ça fait toujours une job de faite » (MC, p. 94). La nature, les nomades des bois le savent, n'est pas qu'émerveillement, elle peut se montrer redoutable, voire meurtrière. François en porte les marques. Il est certes le plus hâlé du groupe, mais ses « vêtements montraient de nombreuses cicatrices » (MC, p. 94).

François, dont les propositions ont été entendues par Maria, accepte un emploi en tant que contremaître dans un chantier au Nord de La Tuque. Ses compétences sont reconnues par les hommes de *camp* : il « a toujours eu le bois pour patrie » (MC, p. 153). À la mi-décembre, il prévient le grand patron du chantier qu'il prendra congé pour les Fêtes. « Le boss ne voulait pas, raconte Eutrope Gagnon aux Chapdelaine, et il le lui a bien dit ; mais vous connaissez François : c'était un garçon malaisé à commander, quand il avait une chose en tête » (MC, p. 144-145). À la contrainte du règlement, le coureur de

bois oppose le discours de l'insoumission. Il répond au dirigeant du chantier « qu'il avait dans son cœur d'aller au grand lac pour les fêtes, et qu'il irait » (MC, p. 145). Devant la détermination de son contremaître, le patron abandonne tout espoir de le retenir : « Alors le boss l'a laissé faire, par peur de le perdre, vu que c'était un bon homme capable hors de l'ordinaire, et accoutumé dans le bois... » (MC, p. 145). Même quand François apprend qu'un accident de rail empêche le train de circuler, « il [...] fait une risée et dit comme ça que tant qu'à marcher, il marcherait tout le chemin » (MC, p. 145) jusqu'à la maison des Chapdelaine. Disposé à affronter les obstacles qui pourraient se dresser devant lui, il entreprend le voyage. Malgré sa connaissance de la forêt, François, surpris par une tempête de neige, s'égare et succombe sous le froid. Le rapport entre ce qui définit François aux yeux de Maria, soit le mouvement, et le statisme de la mort amplifie l'événement. Homme de la nature sauvage, le coureur de bois devient la proie de son *chez-soi*. Son allié se retourne contre lui. Avec ce retournement, l'association avec la nature devient équivoque et c'est l'unité entre la forêt et l'homme des bois qui n'est plus assurée. La disjonction nature/homme des bois atteint Maria. Elle pense longuement aux « souvenirs tristes du pays où il lui était commandé de vivre ; à la flamme chaude qui n'avait caressé son cœur que pour s'éloigner sans retour, et aux grands bois emplis de neige d'où les garçons téméraires ne reviennent pas » (MC, p. 243). Après le décès de François Paradis et celui de sa mère, Maria arrête son choix sur Eutrope Gagnon « l'homme qui lui offre l'image de la continuité. Elle sera femme d'un colon/défricheur, comme sa mère et les forces conservatrices l'auraient voulu¹⁰ ». C'est donc l'ordre du

¹⁰ *Ibid.*

Même qui l'emporte sur l'altérité. Avec la mort de François Paradis, c'est le mode de vie et les valeurs de l'homme des bois qui semblent condamnés.

2.1.5 Des voix qui se distinguent

Pour Daniel Chartier *Maria Chapdelaine* « s'inscrit exactement dans l'ambiguïté fondamentale entre [l]es deux premiers axes du Nord : d'un côté la tentation érotique de l'aventure sauvage sous la figure du coureur des bois François Paradis, qui parcourt les forêts vierges¹¹ », mais qui succombe dans la tempête, et « de l'autre la figure paternelle et son double, Eutrope Gagnon, qui ne cherchent qu'à établir leur domaine cultivable toujours plus au Nord, faisant avancer dans la forêt tant la raison que la nation¹² ». Si l'on voulait offrir un portrait des possibles qui s'offrent à Maria pour l'avenir, il faudrait aussi parler de Lorenzo Surprenant, qui ne s'inscrit toutefois pas dans l'axe du Nord. À l'instar de François, il a délaissé Péribonka, mais en faveur des États-Unis, et il représente, à sa façon, l'altérité : « Lui aussi, il est parti au loin à la recherche de valeurs dépassant celles que lui offre son milieu d'origine. Il croit à la ville comme François croit à la forêt¹³ ». Nicole Deschamps souligne qu'Eutrope Gagnon, pour sa part, « est l'homme du devoir qui respecte les lois et se conforme non sans courage, à ce que la société attend de lui¹⁴ ». Acteur de l'ordre du Même, intégré au groupe de référence, il représente le contraire de François, qui personnifie la liberté sans réserve et tire partie de l'aventure en pleine nature

¹¹ Chartier, Daniel, *Problématiques de l'imaginaire du Nord*, op. cit., p. 15.

¹² *Ibid.*

¹³ Deschamps, Nicole, « Lecture de Maria Chapdelaine », *Études françaises*, op. cit., p. 162.

¹⁴ *Ibid.*, p. 163.

sauvage, et de Lorenzo, qui fait miroiter le prestige des villes américaines. Ainsi « Maria n'a d'accès aux espaces plus vastes qu'à travers le discours de deux de ses amoureux — que ce soit " le pays d'en haut ", où travaille François Paradis comme bûcheron pendant l'hiver, ou les grandes villes des États-Unis, où Lorenzo Surprenant s'est installé¹⁵ ». Sans conteste, Maria choisit François et la passion. « Par là, elle s'oppose à sa mère et s'oriente vers un destin autonome mais tragique¹⁶ ». Le mariage n'aura pas lieu : la forêt habituellement présentée comme lieu de l'émerveillement et de la fascination supprime François et, du coup, problématise les relations qu'entretient le coureur de bois avec un *chez-soi* qui ne se montre plus sous un jour hospitalier. L'espace de liberté devient le lieu de la mort. Et il le restera dans l'imaginaire des auteurs québécois qui suivront.

2.2 Menaud, maître-draveur : l'homme des bois devant l'étranger

*Menaud, maître-draveur*¹⁷ (1937) de Félix-Antoine Savard se présente comme « une épopée rustique, presque une chanson de geste¹⁸ ». Même si le roman est centré sur la destinée nationale, plusieurs circonstances sociales déterminent l'écriture de *Menaud maître-draveur* : « D'abord le climat idéologique, c'est-à-dire l'inquiétude nationale éprouvée, au lendemain de la crise, par les élites traditionnelles [...], effrayées par l'industrialisation, l'urbanisation et le modernisme en général¹⁹ ». Ces dernières

¹⁵ Chapman, Rosemary, « L'écriture de l'espace au féminin : géographie féministe et textes littéraires québécois », *Recherches féministes*, vol. 10, n° 2, 1997, p. 17.

¹⁶ Deschamps, Nicole, « Lecture de Maria Chapdelaine », *op. cit.*, 1968, p. 161.

¹⁷ Savard, Félix-Antoine, *Menaud, maître-draveur*, Montréal, BQ, 1992, 161 p. Les références ultérieures à cet ouvrage seront indiquées dans le texte, entre parenthèses, après l'extrait cité.

¹⁸ Beaudoin, Réjean, *Le Roman québécois*, *op. cit.*, p. 60.

¹⁹ Lemire, Maurice (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II, *op. cit.*, p. 691b.

n'envisageaient le salut des Canadiens français que dans l'attachement aux valeurs ancestrales, notamment la religion et la culture de la terre. Les dernières pages de *Maria Chapdelaine* synthétisent d'ailleurs la thématique territoriale : « Nous sommes venus il y a trois cents ans, et nous sommes restés. [...] Nous avons apporté d'outre-mer nos prières et nos chansons : elles sont toujours les mêmes [...]. Autour de nous des étrangers sont venus, qu'il nous plaît d'appeler des barbares ; ils ont pris presque tout le pouvoir ; ils ont acquis presque tout l'argent ; [nous sommes] d'une race qui ne sait pas mourir » (MMD, p. 240-241). Ces mots, repris dès l'incipit de *Menaud*, permettent à Savard de poursuivre où Hémon a laissé. Leur filiation prête caution à la présence d'une volonté supérieure qui établirait une sorte de prédestination. Dans cette mesure, la répétition des formules « du Livre », chez *Maria Chapdelaine*, devient presque évangile dans le roman de Savard. Chez Menaud, les paroles rituelles deviennent obsessives en ce qu'elles escortent et expliquent les événements tragiques du roman et ceux du fait français en terre d'Amérique. Les promoteurs étrangers, anglo-saxons et américains, possèdent les capitaux et l'autorité. Ils forment le groupe de référence. Leur pouvoir fixe les conditions de vie des hommes des bois comme celles des habitants des villages. Les représentants des compagnies négocient avec Menaud, le maître-draveur, les clauses de son contrat et s'assurent aussi les services du Délié, un paysan qui s'est accointé avec eux. Ces hommes de pouvoir, en possession de l'arrière-pays, constituent selon Menaud un danger, puisqu'ils menacent de saisir les richesses de la nation et d'ainsi entraver la vie des hommes de bois. C'est contre eux qu'il s'élèvera, incarnant presque à lui seul les forces de la résistance et la voix de la liberté dans un combat perdu d'avance.

2.2.1 Deux altérités : deux *chez-soi*

L'élargissement et l'approfondissement du devenir de la collectivité canadienne-française touchent d'une manière particulière les ruraux et les coureurs de bois. Menaud, en cette matière, incarne l'axe central du mouvement vers l'autonomie de la race. Il milite en faveur de la possession du pays et représente, en quelque sorte, le lien indispensable avec les ancêtres, bâtisseurs de la collectivité. Le protagoniste se plaît en effet à rappeler à la conscience le souvenir des anciens qui ont pratiqué la vie de coureurs de bois :

Les siens, autrefois, avaient été les hardis canotiers des Pays-d'en-Haut. Ah ! des braves, ceux-là et capables de pagayer durant des mois ! Puis il se mit à raconter qu'il avait souvenir d'un vieil oncle [...]. Il disait des mots qui semblaient venir de loin, de très loin, racontait des histoires de sauvages, dépeignait des animaux étranges dont il imitait le cri. [...] Il racontait les grandes chasses, les longs portages, les prodigieuses randonnées ; et tout cela exhalait l'haleine des pays neufs, un je ne sais quoi de sain, de jeune, de viril, de mystérieux qui lui avait donné, à lui, Menaud, le goût de faire l'outarde et de filer vers les Pays-d'en-Haut (MMD, p. 56-57).

Menaud est le successeur des anciens coureurs de bois. Depuis sa jeunesse, il sillonne les Pays-d'en-Haut, le lointain, représenté dans le récit d'un point de vue physique et symbolique par la montagne : « C'est la face du travail, du mouvement de la liberté et de l'aventure²⁰ ». Elle forme toute la matière de l'identité nordique du protagoniste. La montagne devient un territoire d'enracinement auquel il s'identifie entièrement, un *chez-soi*. En outre, la montagne symbolise pour le maître-draveur un espace de marginalité qui

²⁰ Roberto, Eugène, *L'Hermès québécois II*, *op. cit.*, p. 115.

convoque les forestiers, les chasseurs et les braconniers. C'est là que, selon les saisons, il s'adonne à la drave, à la chasse et au piégeage, n'octroyant à la terre que le temps nécessaire aux travaux de labours et de moissons. Car Menaud est aussi l'héritier de la ferme ancestrale.

Quand on considère Menaud dans son entièreté, on admet facilement que la forêt l'emporte sur la terre, qu'il préfère à la domestication et à l'élevage des animaux des champs, la prédation, le braconnage et l'exercice d'une vie libre sur un immense territoire, mais on ne peut exclure pour autant la terre : « Lui du clan des loups de bois, jamais il n'avait tant aimé la terre, toute la terre de son pays, mais surtout cet âpre rang de Mainsal, décrié par tous les laboureurs de glaise ; jamais il n'avait tant aimé ce sol jaune où il avait pris souche » (MMD, p. 78). Il est donc légitime de penser que le *chez-soi* est aussi la maison grise de Menaud. Le cabanon, le hangar, la cambuse et autres lieux de travail et de rangement, établissent d'ailleurs une extension du Nord qui facilitent probablement l'annexion de la résidence de Mainsal au concept de *chez-soi*. En ce sens, l'action qui le porte vers la réalisation de ses vues, la sauvegarde du territoire foulé et exploré par les premiers bâtisseurs, engendre une ligne de conduite qui l'associe aux paysans, même s'il se différencie d'eux.

Pour Daniel Chartier, « l'opposition canadienne-française fondatrice entre la sédentarité et le nomadisme [...] s'est développée dans les figures de la sécurité du colon

vis-à-vis la tentation libre du coureur de bois²¹ ». Savard nous la donne à lire, entre autres lors de la montée vers la montagne. Dans cet épisode, « les jeunes draveurs tourn[ent] les yeux vers en-bas, vers les champs beiges dont les rectangles semblaient se raidir contre l'envahissement des bois. — C'est beau pareil, dit l'un d'eux... » (MMD, p. 37). C'était bien là l'expression d'un regret à abandonner la vie civilisée. Menaud, son fils unique Joson, double du père, et Alexis, dit le Lucon, continuateur du travail des ancêtres, partagent le même amour pour le domaine de la forêt et son existence faite d'indépendance. Dans leur marche vers les rivières à draver, ils ne connaissaient pas « ces retours, étant d'une autre race : celle que la terre mesurée, avec ses labours, ses moissons, ses rigueurs et ses tendresses, n'avait pas encore apprivoisée » (MMD, p. 37). Pour les coureurs de bois, la vie était là, dans la pleine nature sauvage « où l'on est chez soi partout, mieux que dans les maisons où l'on étouffe, c'était la montagne, aux cent demeures, aux innombrables chemins, tous balisés des grands souvenirs du passé. C'est là qu'on faisait les âmes fortes. C'est là qu'un jour la liberté descendrait comme un torrent de colère et délivrerait le pays de tous les empiéteurs » (MMD, p. 37-38). Mais il faut bien voir que la fidélité à la race, qui nourrit le texte, est associée autant à la vie campagnarde qu'à la beauté de la nature sauvage. Même les éléments naturels participent au mouvement d'union : « et, toujours, le vent y faisait tourner quelque parfum, soit des bois, soit des champs » (MMD, p. 89). L'homme des bois et le cultivateur ne peuvent se sentir libres et rester fidèles aux leurs sur un sol qui ne leur appartiendrait plus. Devant le groupe de référence, ils sont tous deux menacés, ils sont tous deux Autres.

²¹ Chartier, Daniel, *Problématiques de l'imaginaire du Nord*, op. cit., p. 14.

Deux types d'altérité circonscrivent le récit : celle des coureurs de bois et celle des paysans. Ils correspondent à deux espaces nettement départagés, l'un appartenant à la sauvagerie, l'espace de la montagne et de la drave, l'autre lié à la civilisation rurale. Ils témoignent ainsi de deux modes de vie, de deux espèces d'hommes composant la nation. En fait, ce qui rend l'altérité de Menaud dure et plus forte que toutes les autres, c'est son opposition farouche au groupe de référence. Ce qu'il défend, ce sont les droits acquis et la fidélité à tout l'espace. De cette façon, le roman à la fois met en opposition et associe un coureur de bois et des ruraux, deux groupes qui forment la race canadienne-française. Elle « avait survécu parce que les paysans comme Josime, les coureurs de bois comme [Menaud] s'étaient appliqués, d'esprit et de cœur, les premiers, aux sillons, les autres, à la montagne, à tout le libre domaine des eaux et des bois » (MMD, p. 80). La menace de l'étranger pèse sur le *chez-soi* constitué par le bois, mais aussi sur le *chez-soi* de Mainsal : par le mariage annoncé de Marie avec le Délié, affilié aux Anglais, et le danger potentiel d'une inondation (ou tout autre action d'intimidation) des terres provoquée par les ingénieurs, et les compagnies, comme ce fut le cas à Cyriac. Les deux types d'hommes ont tout intérêt à protéger le pays :

Les paysans avaient appris de la terre la sagesse lente et calme, la volonté tenace de parvenir, la patience des lentes germinations, la joie des explosions généreuses de vie [...].

Les coureurs de bois, eux, avaient conquis sur la forêt elle-même leur hardiesse au milieu des périls, leur endurance à la misère, leur ingéniosité dans tous les besoins.

Ils s'étaient fait une âme semblable à l'âme des bois, farouche, jalouse, éprise de liberté ; ils s'étaient taillé un amour à la mesure des grands espaces (MMD, p. 80).

Ce qui confère un enjeu spécial à ces deux groupes représentés par Josime et Menaud, c'est qu'ils se représentent non seulement par les étapes de leurs parcours, mais par le fait qu'ils se définissent, par la même occasion, par des options qui se contredisent. Si Josime préconise le statu quo sur la terre, le maître-draveur, pour sa part, dépeint la figure par excellence de la lutte pour la liberté dans les bois et la fidélité aux forces du passé. Ce combat à mener « s'étend aussi aux personnages de Joson et d'Alexis ([l]e Lucon)²² ». Lors du travail de drave sur la rivière Noire, Joson, le fils unique de Menaud, qui le soutient dans son action en faveur de la sauvegarde du territoire contre les étrangers, meurt, emporté par l'embâcle. C'est toute l'image du père qui disparaît dans les remous. Menaud perd ainsi, tôt dans le récit, son successeur éventuel, ce qui transforme radicalement le rapport de force entre l'usurpateur et Menaud. Plus, ce décès accentue de façon brutale le rôle que doit désormais jouer le Lucon. Menaud n'abandonnera pas la lutte, gardant pour lui le creux causé par la perte de Joson. Le vieux maître-draveur sollicite l'engagement d'Alexis. Le jeune forestier accepte le défi et s'emploie à la défense farouche de la cause nationale. Le façonnement de leur effort commun s'appuie sur l'héritage du passé et se traduit par un idéal de pouvoir et de droit en faveur de la Race.

2.2.2 L'ennemi est aux portes

Dans la montagne indomptée, l'ensauvagement de Menaud s'oppose à la duplicité du Délié, qui réclame Marie comme épouse et défend les intérêts du groupe de référence. Adversaire de la norme sociale, il accepte la politique de ceux qui vont bientôt louer le

²² Brochu, André, « Menaud ou l'impossible fête », dans *l'Action nationale*, vol. 56, n° 3, 1966, p. 273.

domaine forestier : « Il sera, lui, au service [des] locataires étrangers ; il deviendra le gardien de la montagne ; il interdira toute prédation (chasse, pêches, pièges...) ; il surveillera les chemins ; il chassera les intrus²³ ». La posture du Délié sert d'avertissement à l'égard du clan des loups des bois et Menaud n'y est pas sourd. Pour le protagoniste, aucun individu, aucune compagnie ne peut revendiquer le Nord à titre exclusif : « Tandis que le Délié faisait ses lois, Menaud avait soutenu qu'il avait pour lui des droits qui venaient de son père et, de bien loin, dans le passé. Ces droits-là, ni les lois, ni les papiers ne pourraient jamais les détruire » (MMD, p. 124). Le narrateur montre bien la liberté des hommes dans le territoire forestier, dans le vaste espace rebelle de la montagne et la menace exercée sur tout le pays des ancêtres.

Aux étrangers qui envahissent le *chez-soi*, se joint un traître à la race, le Délié, qui fait « courir le bruit dans Mainsal [...] que les étrangers seraient bientôt rois et maîtres des forêts, des rivières, des montagnes du pays ; et qu'il y aurait, partout : *Défense de passer*, mais que lui, le Délié, il serait gardien de tout... » (MMD, p. 31). À cette menace s'ajoute le fait que Marie est séduite par le Délié. En plus du *chez-soi* que représente l'espace sauvage, c'est le *chez-soi* intime de la maison grise qui est menacé. Chassé par Menaud, le Délié furète, menaçant, autour des bâtiments de Mainsal tout en poursuivant son association avec le groupe dominant. Lors de la cueillette des bleuets, il montre à Marie toute sa haine à l'endroit des gens de Mainsal, paysans comme hommes des bois. La

²³ Roberto, Eugène, *L'Hermès québécois II*, op. cit., p. 142.

violence fouette son discours et étonne la fille de Menaud. La menace à l'endroit du *chez-soi* se réalise dans l'abolition des prérogatives établies par les ancêtres. L'étranger s'assure la possession de la forêt, au détriment du coureur de bois. C'est la soumission à l'Anglais qui constitue le point d'arrivée : la perte d'une partie imposante du patrimoine. Ainsi, le « grand fief de chasse que Marie ne connaissait pas, mais où, d'après les dires de son père, régnait ce qu'il y a de plus beau sous le soleil : la liberté » (MMD, p. 91) est en voie de disparition. Ce destin implacable qui marque les personnages et les détermine dans leur rôle historique se précise davantage à propos de Marie. Devant le Délié, elle interroge : « — Alors, c'est bien vrai que les étrangers auront tout cela ? demanda-t-elle, en indiquant la montagne [...]. — Oui, ils sont revenus l'autre jour en le disant. Mais moi, j'aurai la garde [...] Alors, elle eut honte de paraître avec lui trafiquer de l'héritage. Une voix, dans la profondeur de son sang, demandait à crier : " Tu n'es qu'un traître. Va-t'en ! Je te méprise. " Mais elle eut peur » (MMD, p. 91-92). Puis, elle le quitte rapidement : « Elle retira sa main qu'il avait prise, et se libérant de cette présence qui commençait à troubler le fond de sa chair : — Bonsoir, dit-elle » (MMD, p. 92).

À partir de cet épisode, Marie se détourne du Délié. Elle a compris le rôle du perfide personnage. Elle choisit de s'éloigner de la bâtardise pour servir la fidélité, la poursuite de la lignée et de la race, des territoires de la vie terrienne et de la vie sauvage. Marie « l'âme de la maison et des champs, l'âme de la nature²⁴ » comprend que « [l]es étrangers désirent acheter la montagne, mais pour ensuite posséder les champs, acquérir tout le

²⁴ Brochu, André, « Menaud ou l'impossible fête », *op. cit.*, p. 281.

territoire²⁵ ». L'élucidation d'une démarche dont le caractère global d'intégration signifie la disparition de la « montagne sacrée », comme celle des propriétés des sédentaires, lui apparaît désormais comme un horizon atteignable. C'est en fonction de l'appel à la défense du pays que Marie avancera.

2.2.3 Figure du résistant et du combattant.

Chez Savard, l'homme des bois devient plus qu'une simple représentation de l'altérité : il porte l'auréole du héros patriote qui veut mener les siens à la sauvegarde du patrimoine. La prise de conscience aiguë de l'avenir de la collectivité, chez le vieux draveur, fait alors surgir la figure du combattant, mais un combattant bien seul. Maurice Lemire résume au mieux le désaccord avec les cultivateurs en signalant que « Menaud tente de mobiliser les paysans pour qu'ils s'opposent à l'envahisseur. Mais il se bute à une fin de non-recevoir. Aucune concertation n'est possible avec eux²⁶ ». La résolution du cageux en faveur de la sauvegarde du pays ne parvient pas à convaincre et le dilemme n'en finit plus de tenailler Menaud. Son combat contre l'immobilisme prend alors une forme extrême : le poing levé, « il se mit à lancer contre les siens tout ce qu'il avait amassé dans son vieux sac de colère » :

Tas de lâches ! disait-il, qui, dans le péril commun, n'ont pas de cœur au delà de leurs clôtures.
Que tout s'en aille aux étrangers, la montagne, les champs, les bois... bah !
qu'est-ce que cela leur fait à ces avarès crispés chacun sur ses écus ?

²⁵ *Ibid.*, p. 281-282.

²⁶ Lemire, Maurice, *Mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, *op. cit.*, p. 104.

Le passé ? Ils accablent leurs morts de belles paroles pour n'avoir pas à les entendre.

Puis il cita l'exemple du Délié et de ses pareils vils trafiquants du patrimoine ! traîtres ! renégats ! [...]

Être jaloux du sol tout entier, vibrer tous et chacun à pleins bords de pays, défendre le patrimoine de la première à la dernière motte, telle est la loi reçue, telle, la loi à transmettre !

C'est ainsi que j'ai toujours compris le devoir du sang (MMD, p. 101).

Le silence qu'observe le groupe des agriculteurs sur la question montre que les habitants de Mainsal ne sont pas conscients du danger ou qu'ils ont déjà plié l'échine. Leur inertie fait figure ici d'acceptation passive. Cette attitude, jointe à l'escroquerie du Délié, les différencie des « nomades [qui] manifestent une solidarité accrue parce qu'ils sont plus ouverts à [toute] la dimension²⁷ » du pays. L'histoire du maître-draveur reste celle du temps et de l'espace nordiques, mais surtout de la prise en main du destin de la nation. « Les coureurs de bois, eux, avaient conquis sur la forêt elle-même leur hardiesse au milieu des périls, leur endurance à la misère, leur ingéniosité dans tous les besoins. Ils s'étaient fait une âme semblable à l'âme des bois, farouche, jalouse, éprise de liberté ; ils s'étaient taillé un amour à la mesure des grands espaces. Ils avaient tous, depuis les lointaines et prodigieuses randonnées des leurs, dans le passé, un orgueil de caste et comme un droit d'aïnesse sur le sédentaire des champs » (MMD, p. 80). Pendant ce temps, les campagnards avaient œuvré durement dans la patience pour assurer leur subsistance et l'ouverture des terres. Signaler que les hommes de bois et les paysans forment des clans antagonistes indique la présence d'un écart entre les deux groupes qui

²⁷ *Ibid.*

forment l'altérité canadienne-française, voire d'une réelle mésentente. Cette fracture exacerbe la volonté du protagoniste à poursuivre une recherche éperdue d'un arrangement au sein de la collectivité.

2.2.4 La charge du vieux loup des bois... épormyable

Dans cette foulée, l'automne installé à Mainsal, Menaud amorce un nouveau voyage vers les montagnes. Il cherche à préparer la résistance contre l'oppression menée par les grandes compagnies de bois. C'est dans la confrontation directe avec le Délié, et à travers lui l'Anglais, que la résistance prend toute sa substance. Le parcours guerrier débute par la recherche de l'opposant. Pendant que Josime travaille à engranger les gerbes de l'arrière-saison, le maître-draveur « se m[e]t à jurer qu'on ne lui fermerait pas ce domaine, que, dût-il y laisser ses os, il irait en chasser les intrus » (MMD, p. 122). Aux gestes des fermiers s'opposent ceux du coureur des bois. Menaud prépare les pièges pour le petit gibier. Il demande à sa fille ses ballots « de fil de laiton » (MMD, p. 123), la « drogue à renards²⁸ » (MMD, p. 123). Accompagné du Lucon, il s'occupe à mettre en état les engins de chasse et prépare ses raquettes conformément au rite des aïeux. « [A]insi apaise-t-il sa tête peuplée d'idées en marche par des gestes d'artisan qui signifient volonté de conquête et passion de libre espace. Il noue, il entrecroise » (MMD, p. 121).

²⁸ La drogue à renard est une substance huileuse préparée à partir des viscères d'animaux sauvages qu'on laisse macérer et que le trappeur utilise pour attirer à ses trappes le gibier à fourrure (Notes personnelles à partir d'enquêtes lexicologiques menées auprès de trappeurs de la Mauricie entre 1980 et 1985. Les bandes sonores sont conservées au CÉLAT de l'Université Laval).

Devant ce départ imminent et le combat possible dans la montagne, Marie s'inquiète et des voisins cherchent à prévenir Menaud du danger. On ne s'oppose pas aux lois disent-ils, « les gens de Cyriac [au Saguenay], s'étaient débattus longtemps là-bas contre les ingénieurs et les compagnies » (MMD, p. 125), mais ils avaient abandonné devant les actions criminelles entreprises par les étrangers. Ces derniers avaient laissé l'eau des barrages s'élever, les champs, les maisons menaçaient de disparaître dans la boue. En résistant davantage, les fermiers couraient le risque d'une noyade certaine. Ils avaient abandonné devant des règles qui autorisaient de telles perfidies. Pendant ce récit, le Lucon s'était agité. Il avait fait valoir, comme Menaud, la souveraineté des acquis qui remontaient aux origines. Ici l'influence du vieux coureur de bois est palpable. C'est l'idéal de Menaud que transmet le jeune homme. En se faisant le porte-parole du vieux maître-draveur, il annonce aux gens de Mainsal qu'il se situe dans la foulée de Menaud, qu'il est son héritier dans une cause commune, son fils actif dans la frustration et la dissidence. Il accompagne d'ailleurs le coureur de bois dans la montagne pour combattre le Délié. Marie, témoin de la scène, sait d'instinct que le Lucon participe de la même altérité que son père et que son *chez-soi* se trouve hors les champs cultivés, qu'il s'éloignera, lui aussi, de Mainsal, aussitôt les premières neiges arrivées. À l'idéal de vie que lui propose Marie, « vivre icitte tranquille » (MMD, p. 132), le jeune nomade des bois se sent d'ailleurs désespéré. Il se souvient des mots de Menaud. Ce que la jeune femme lui offre rappelle ce que le maître-draveur écarte : « la petite vie, étroite, resserrée, pareille à la vie des ours en hiver. Ils dorment, se lèchent la patte dans leurs trous. Comme si l'on pouvait ainsi passer son règne, replié sur soi-même, et se laisser dépouiller sans se défendre » (MMD,

p. 133). Accompagnant Menaud, le Lucon prend donc le sentier de la montagne pour soutenir les privilèges de la liberté.

La révolte que rumine Menaud, depuis l'incipit du roman, trouve son apogée dans l'épisode de chasse dans la montagne. L'hiver prend ses quartiers dans la forêt, c'est le moment où les cabanes des chasseurs se laissent deviner à la fumée bleutée qu'elles dégagent. « La harde des chasseurs s'est levée ; [...] ils pistent et battent la neige glorieuse, tous, les tendeurs qui levraudent dans la sapinière, les piègeurs de fourrure, les tueurs de grande race qui relancent le caribou » (MMD, p. 135). Cependant, malgré les visites aux pièges, les tournées quotidiennes des deux hommes, « il n'y avait trace de personne » (MMD, p. 139). Les coureurs de bois ne sont pas au rendez-vous annuel. Menaud s'avance, comme dans une hallucination, parmi les arbres, affrontant un occupant qu'il ne peut jamais voir, qu'il ne rencontre pas. Aucun combattant devant lui et encore moins le Délié et ses semblables : Menaud « s'était fait une fête de partir. Il était monté grand'hâte, tendu comme une outarde qui regagne le Nord avec du vent neuf plein ses ailes. Mais au lieu d'une sorte de place de guerre libre et joyeuse où il aurait voulu défendre sa montagne, hélas ! il n'avait trouvé qu'une cambuse funèbre » (MMD, p. 139). Le terrain de rencontre n'a pas changé. Il s'agit encore de la montagne, mais le droit de possession n'appartient plus à sa race. Les règles, désormais, ne sont plus les mêmes. Il aurait aimé pourchasser les importuns, les bousculer hors du territoire et se délivrer de sa colère, mais se heurte au silence, à l'absence.

Devant cet état de fait, Menaud décide d'aller à la rencontre du « vieux Mas qui chassait avec son fils, sur la tête des eaux, au delà de la ligne du Serpent » (MMD, p. 143). Une fois cette décision prise, Menaud « était insaisissable, debout, accroupi ; et, comme un homme qui craint que le bon sens ne s'interpose, il parlait vite, dévidant toute l'enfilade de ses projets : course aux Martres, au Berly, à la Bergère, course aux étangs de la Noire par delà les Sables » (MMD, p. 143). Dans son hystérie, son obsession, il avait le matin même battu ses mitaines l'une contre l'autre en courant sur la neige avec ses chiens, toujours à l'affût de la troupe qui se dresserait contre l'étranger. Menaud passe une nuit entière à voyager dans la montagne. Là encore, et de façon plus significative, il ne trouve qu'absence. Son effort pour rallier les hommes des bois à la révolte débouche sur un autre échec. Un mur de glace lui barre la route et lui ferme l'espace du *chez-soi*, le Nord. Au matin, le Lucon le retrouve dans un trou de neige exténué et délirant :

Alors, il fit signe à l'un de ses chiens d'aller au secours en bas. La nuit noire était tombée. D'immenses suaires s'abattaient en sifflant. Ohé ! Ohé ! vous autres... les saints pitoyables qu'il avait toujours priés... les morts... la terre... le grand bois qu'il était venu défendre... Ohé ! vous autres... les conquérants ! Sa voix râlant n'était plus maintenant qu'une petite chose perdue, blessée, bavant de-ci, de-là, à travers les huées de la rafale. Ohé ! Joson... Joson... Mais bientôt, le râle ne déborda plus du trou de neige, tandis que les pieds de l'homme gelaient dans le linceul où il était entré debout ! (MMD, p. 146).

Le lieu magique renie le vieux coureur de bois. Pour Menaud, la fête dans l'espace sacré, sillonné par les ancêtres, a désormais atteint son terme. La nature devient une zone hostile pour l'homme des bois et dangereuse pour lui. Il risque de se perdre dans une tempête et d'y rester à jamais. La forêt devient donc son ennemie et sonne la défaite du maître-

draveur. Le nomade des bois n'y est plus à son aise. Il n'est plus invulnérable et ne sort pas victorieux de toutes les épreuves. À l'inverse, la nature prononce le divorce entre elle et le coureur de bois. Lors de la drave, la rivière Noire a déjà noyé Joson, le fils du maître-draveur. Maintenant, lors de sa marche finale dans la montagne, le *chez-soi* lui arrache, à la fois, la vigueur physique et la raison. Il ne reste plus, désormais, que le Lucon. Le jeune homme, appuyé par Marie, est toujours déterminé à poursuivre le combat entrepris par Menaud. Cependant, le coureur de bois, parce qu'il assume ce nouveau rôle, doit vivre en hors-la-loi et se camoufler dans la forêt, à l'abri du Délié et des villageois. « Depuis le terrible jour où il avait dû ramener Menaud à demi mort pour le remettre entre les bras de Marie, il s'était vu emmaillé par les langues des commères. On avait dressé contre lui l'épouvantail des huissiers, de la prison... » (MMD, p. 147-148). À ce mouvement malveillant, s'oppose celui de la brigade des coureurs de bois, « [d]es braconniers [qui] l'avaient pris sous leur aile. Son titre de révolté lui avait donné un prestige mystérieux. On se rassemblait pour l'entendre parler du drame de Menaud » (MMD, p. 148) dont ils sont, en partie, responsables. Mais le message que le Lucon veut leur transmettre ne crée pas de mouvement d'entraînement chez eux. Il prend plutôt la forme d'une chimère. Encore une fois, l'ordre du Même semble bien entraver la sauvagerie des coureurs de bois. Finalement, tout ce qui s'oppose à l'intégrité sacrée de la territorialité devient « étranger », ennemi.

2.2.5 La montagne et le rejet de Menaud

Maria Chapdelaine, la mère Chapdelaine, la femme de Menaud et, dans une moindre mesure, Marie, reprennent l'hymne de la fidélité à la terre comme le feront, plus

tard chez Savard, les femmes de *La Dalle-des-Morts* (1965). À cet idéal terroiriste résiste la troupe des hommes des bois, constituée par François Paradis, Menaud, Joson et le Lucon, dont le *chez-soi* se trouve au cœur des espaces sauvages. Menaud, « le digne successeur de Samuel Chapdelaine et, surtout, de François Paradis²⁹ », s'investit d'emblée dans une mission : la mise en garde des paysans, autant que des coureurs de bois de la montagne, contre la dépossession du territoire. Avec Menaud, la cause de la sauvegarde du pays transcende tout. Au fond, il s'agit bien d'héritage national, de souveraineté, de rébellion pour être maître chez soi. Ces traits sociaux et politiques rendent Menaud différent des autres coureurs de bois de notre corpus, à l'exception peut-être d'Antoine, protagoniste de *L'Élan d'Amérique* d'André Langevin.

Le maître-draveur se retrouve constamment en injonction contradictoire : d'un côté, un être autonome qui décide de ses choix et, de l'autre, un être qui doit se mettre au diapason d'une société conformiste. Pour exister dans un monde où la montagne lui est retirée, Menaud devrait se plier à une double soumission : celle de l'étranger, puis celle des paysans de Mainsal. Comment alors pourrait-il conserver sa singularité ? Soutenir le fait qu'un coureur de bois soit à la fois sauvage et apprivoisé constituerait un paradoxe spécieux, d'où le fait de s'égarer physiquement dans le bois et psychiquement sur la ferme de Mainsal.

²⁹ Boivin, Aurélien, « Introduction », *Menaud, maître-draveur*, op. cit., p. 8.

Dans son édition des 28 et 29 mars 2009, le *Devoir* dotait une brève d'un titre provocateur : « Menaud séparatiste³⁰ ». Il serait difficile de corroborer l'affirmation contenue dans l'intitulé, mais on peut certainement voir dans le roman de Savard le renversement du message habituel transmis par le roman de la terre. Réjean Beaudoin affirme que *Menaud* modifie « substantiellement le sens et la forme de la thématique territoriale³¹ ». Selon lui, Ringuet avec *Trente arpents* (1938) et Félix-Antoine Savard avec *Menaud, maître-draveur* introduisent une idée radicalement contraire à l'essence de la tradition : ils inscrivent la dépossession là où leurs devanciers ont voulu voir l'enceinte inviolable de l'intégrité de la race. Dans *Menaud*, le *chez-soi* de la montagne accueille le coureur de bois, et celui de la campagne reçoit le terrien. Les deux constituent le patrimoine reçu des ancêtres. Cependant, les paysans ne se rallient pas à l'appel de Menaud en faveur du soulèvement contre l'envahisseur et il ne réussit pas à rencontrer d'alliés dans les bois. La forêt se bouche devant lui. En définitive, *Menaud, maître-draveur* raconte l'anéantissement et le déclin de l'homme des bois, défini par son attachement à l'héritage du passé. C'est aussi dire que, d'une façon générale, la représentation du coureur de bois qui, jusqu'ici, annonce une perspective plutôt favorable, commence à se présenter sous des couleurs beaucoup plus sombres.

³⁰ « En 1937, Félix-Antoine Savard [fait] paraître une première édition de *Menaud maître-draveur* où son héros était " séparatiste ". Ce *Menaud* de 1937 présente un portrait de l'aliénation québécoise plus vif que dans les autres éditions. Dans sa présentation, Serge Gauthier affirme que cette condition dénoncée dans le *Menaud* de 1937 n'a nullement été " dépassée de nos jours ", puisque les conditions de l'oppression politique demeurent », « Menaud séparatiste », *Le Devoir*, 28 et 29 mars 2009, p. F3.

³¹ Beaudoin, Réjean, *Le Roman québécois*, op. cit., p. 47.

2.3 *Les Engagés du Grand Portage* ou quand l'espace crée les voyageurs

Le roman de Léo-Paul Desrosiers, *Les Engagés du Grand Portage*, paru chez Gallimard en 1938, n'a pas manqué de susciter des réactions opposées³². Ainsi, Jack Warwick signale que Desrosiers « reste fidèle à la conception d'un " voyageur " séduisant, véritable propriétaire du Continent, grâce à une connaissance, une tradition et un mode de vie éprouvé qui devraient inspirer le respect à tout homme équitable [...]»³³. Réjean Beaudoin, quant à lui, indique que *Les Engagés* « bouscule quelques idées reçues ; l'envoûtement des grands espaces n'est pas dans l'esprit du régionalisme qui prévaut dans le roman des années 30, non plus que dans la violence féroce opposant des compagnies rivales par " voyageurs " interposés³⁴ ». Quoiqu'il en soit, le roman présente un caractère indéniablement provocateur. Desrosiers sait les pratiques des commerçants de fourrures, celles des grandes compagnies, et les mauvais traitements qu'ils réservent à leurs employés. Le véritable objet du roman est la dénonciation des procédés des compagnies de traite. « Le livre de Desrosiers étonne quelque peu, de prime abord, dans la mesure où l'on tire [...] la littérature du côté du document³⁵ ». En effet, *Les Engagés* jette un regard en

³² Desrosiers, Léo-Paul, *Les Engagés du Grand Portage*, Montréal, BQ, 1988, 257 p. Les références ultérieures à cet ouvrage seront indiquées, entre parenthèses dans le texte, immédiatement après l'extrait cité.

³³ Warwick, Jack, *L'Appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, op. cit., p. 90.

³⁴ Beaudoin, Réjean, *Le Roman québécois*, op. cit., p. 44.

³⁵ Lacroix, Michel, « Le régionalisme à la NRF ou les charmes du documentaire romancé », dans Saint-Jacques, Denis (dir.), *L'Artiste et ses lieux. Les régionalismes de l'entre-deux-guerres face à la modernité*, Québec, Nota Bene, Convergences n° 37, 2007, p. 187. Sur le sujet, Michel Lacroix écrit aussi que « [!] la vaste majorité des recensions des *Engagés* soulignera que chez Desrosiers, il n'y a pas que de la littérature, mais aussi un important savoir. La NRF elle-même, par l'entremise des pages anonymes du bulletin fermant chacun de ses numéros, l'indiqua, appelant le livre un " documentaire romancé " (Anonyme, 1938c : 174). Le terme revient systématiquement dans les comptes rendus : " documenté avec un soin infini ", selon *Le Bien public* (Anonyme, 1938a : 1), " abondamment documenté ", selon *La Revue moderne* (Anonyme, 1938b : 50),

contact direct avec le commerce des fourrures. Le coureur de bois y est exploité et devient victime des procédés des compagnies et de la loi du rendement. Les valeurs mythiques accordées habituellement aux coureurs de bois sont du coup chambardées et leur liberté ne devient plus qu'une simple illusion. Sous la plume de Desrosiers, les nomades des bois apparaissent comme de simples pantins animés par les grands commerçants de fourrures du XIX^e siècle.

Le récit va se développer selon deux perspectives opposées qui correspondent à la lutte entre Nicolas Montour et Louison Turenne, deux personnages antagonistes. Il appartient à Simon McTavish, le Marquis, directeur de la Compagnie du Nord-Ouest (CNO)³⁶, de leur faire emprunter des voies parallèles. En s'adressant à Nicolas Montour, il lui confie : « Nous avons besoin d'hommes comme vous ; nous avons aussi besoin d'hommes comme Turenne » (EGP, p. 201). Les deux excellent dans leur travail respectif : Montour est un être tendu vers le profit, comme tous les membres de la CNO qui forment, dans le roman, le groupe de référence, tandis que Louison Turenne et Louis Cayen, les nomades des bois, incarnent la figure du résistant, entièrement voué à des valeurs morales plus élevées. McTavish et les têtes dirigeantes de la CNO voient, dans les deux hommes, des armes indispensables pour mieux profiter du travail des Indiens et, de cette façon, mieux faire fleurir leur commerce. Se manifeste ainsi, dans *Les Engagés*, le revers

le roman de Desrosiers est un " roman historique [...] dans lequel l'érudition n'est jamais pesante ", disent *Les Nouvelles littéraires* (Gruner, 1938 : 6) [...] » (*Ibid.*, p. 187-188).

³⁶ Dans le présent roman, nous abrégerons le syntagme *Compagnie du Nord-Ouest* par l'acronyme CNO.

de la légende des nomades des bois qui se vérifie dans l'exploitation des hommes de peine des Pays-d'en-Haut, les misères du coureur de bois et la menace de sa disparition.

2.3.1 Engagement et départ

Dans *Les Engagés*, Léo-Paul Desrosiers a recours à des approches narratives diverses, la première mettant en évidence le passage de jeunes paysans vers une altérité sauvage. Dans le cas qui nous occupe, nous avons affaire à des paysans dont le travail va désormais s'accomplir dans les manœuvres du payeur et du porteur de marchandises comme de provisions dans des contrées fort éloignées de la campagne. Les agents de la CNO les choisissent dans les villages du Canada français. Sur ce point, Georges Dugas écrit que des « embaucheurs [...] recrutaient des jeunes gens pour les compagnies de traite³⁷ ». Il s'agissait, très souvent, de vieux trappeurs qui connaissaient à fond le Nord-Ouest. Ces recruteurs narraient, chacun à son tour « une histoire, fausse ou vraie, d'un fait dans les pays sauvages. C'était presque toujours du merveilleux. D'après le tableau qu'ils traçaient, tout le voyage, depuis Lachine jusqu'à la Rivière-Rouge, ne devait être qu'une partie de plaisir, un vrai pique-nique³⁸ ». Les jeunes auditeurs n'étaient pas seulement captivés par les contes des agents recruteurs, mais aussi par la promesse de gages élevés. L'attrait pour les vastes territoires à parcourir, le goût pour l'errance et le risque, une « endurance physique exceptionnelle et une remarquable capacité d'adaptation à la

³⁷ Dugas, Georges, *Un Voyageur des pays d'En-Haut*, op. cit., p. 24-25.

³⁸ *Ibid.*, p. 25.

vie en forêt³⁹ » donnent à ces aventuriers en devenir un ensemble de caractères identitaires qui les disposent à gagner plus aisément le large. Les engagés, en choisissant de délaisser le *chez-soi* de la campagne en faveur des grands espaces, témoignent d'une préférence qui bouleverse les relations du *chez-soi* et de *l'ailleurs*. Les hommes de la traite des fourrures, dans l'espace du Grand Nord, partent pour une longue période, souvent une vie, et font de ce territoire leur nouveau *chez-soi*, *l'ailleurs* devenant, dans ce contexte le territoire agricole.

2.3.2 Misères du coureur de bois

Eugène Roberto note que « ce sont les voyageurs qui forment l'espace ; ils apparaissent, avancent, se déplacent, négocient, transportent des marchandises, et des horizons se lèvent, se précisent, se définissent au milieu de ce qui est inconnu⁴⁰ ». Le tracé que les hommes empruntent dessine, à partir des routes d'eau, la carte entière des Pays-d'en-Haut et du Nord-Ouest. Ce tracé en pays sauvage emprunte initialement le chemin qui mène de Lachine jusqu'à Grand Portage, sur la rive ouest du lac Supérieur. Les voyageurs progressent difficilement, le parcours géographique s'avérant accablant : « Pendant des jours, la brigade spéciale gravit les nombreux paliers de l'Outaouais. Lacs, rapides, chutes, rives escarpées, forêts nues qui s'éveillent à peine à la chaleur, défilent devant les hardis canotiers » (EGP, p. 32). Décalque romanesque du voyage des novices, l'atmosphère du trajet est rendue par la présence constante de dangers, d'imprévus et

³⁹ Mathieu, Jacques et Jacques Lacoursière, *Les Mémoires québécoises*, Québec, PUL, 1991, p. 53.

⁴⁰ Roberto, Eugène, *L'Hermès québécois II*, *op. cit.*, p. 71.

d'incidents. La brigade éprouve régulièrement insécurité et découragement. Ainsi, malgré le travail des rameurs, les canots sont entraînés par la puissance du courant qui neutralise l'effort des hommes : « Dans leur dos [ils] sentent maintenant l'abîme de la cataracte. Lacerisaie voit la panique s'emparer d'eux » (EGP, p. 28). Turenne, un vaillant coureur de bois, tente de sauver une embarcation en péril à l'aide d'un grelin. Il aperçoit le canot qui se fracasse contre un rocher. Au loin, déjà, un engagé disparaît dans l'eau noire : « Trois hommes s'éloignent, croisent en bas des chutes, reviennent au bout d'une couple d'heures. Ils n'ont rien trouvé. Une croix neuve s'élève bientôt à côté des autres, toute droite dans le jour lumineux » (EGP, p. 29). L'espace *autre* ne ressemble pas à la paix des champs, il se présente comme un lieu de misères et de tragédies.

L'avancée, exigeante, continue à présenter son lot de portages, de lacs aux remous redoutables, de dalles sur des rivières tourmentées, de rapides menaçants à sauter : « Une manœuvre fausse, et tout se brise sur les rochers [...] le cœur des pauvres mangeurs de porc⁴¹ se serre : ils n'ont pas encore sauté de rapides. Et ils sentent avec frayeur le canot se dérober, s'enfoncer sous eux, soudain, plier et se tordre. Parfois une lame saute à bord et les inonde » (EGP, p. 46). Aux risques présentés par la nature et la géographie du pays, s'ajoutent les tourments des conditions climatiques. Les pluies du printemps redoublent d'intensité et immobilisent les hommes dans les marécages du portage à la Vase : « Il pleut, il pleut, les cataractes du ciel sont ouvertes. Tout ruisselle.

⁴¹ L'utilisation du lexème *porc*, dans la locution *mangeurs de porc*, doit se lire comme une hypercorrection de *mangeurs de lard*, le syntagme usuel en français québécois.

Sur les échafauds, les marchandises s'abritent de bâches huilées et de prélaris luisants. Pas de tente, et les engagés vivent sous les canots, sur les branches de sapin qui sombrent dans les terres spongieuses. Quelquefois, ils sortent de cet abri pour se dégourdir ; ils marchent, mais la bourbe, la fange laissent leurs jambes couler à des profondeurs dangereuses » (EGP, p. 36). La misère des engagés est décrite avec précision. Tout leur drame se déroule dans une nature courroucée. Leur nouveau *chez-soi*, ou ce qu'ils veulent comme tel, se fait farouche, inhabitable. Il se dessine peu à peu sous nos yeux comme un pays de supplice : « Dans leurs rêves les plus insensés, ils n'avaient jamais imaginé la torture du froid dans les vêtements mouillés, des immersions répétées dans une eau où la glace fond encore, de l'engourdissement des membres inférieurs [...] la souffrance des pieds où l'épiderme disparaît, par larges plaques [...], les dangers du courant, des rapides, la lourdeur des pièces sur les épaules, quand on suit des sentes à peine tracées dans la forêt » (EGP, p. 38). La forêt devient l'espace géographique de la grande souffrance, de la menace, de la mort. Aucun détail, se rapportant aux écueils et au caractère pénible des tâches à accomplir, n'est laissé de côté par Desrosiers. Depuis le départ, les engagés n'ont connu que le travail harassant : avec de l'eau froide jusqu'à la taille, ils ont transporté des marchandises, ils ont aussi gravi des sentiers en pente raide, connu les marécages, payé des journées entières, de l'aube à l'obscurité, et vu un de leur confrère périr dans les chutes. Aux splendeurs annoncées par les recruteurs font place les misères et tourments de l'immensité nordique. Le *chez-soi* des *portageux* est donc rattaché à une territorialité différente du confort de la campagne, à l'envers du *chez-soi* rural.

2.3.3 Pouvoir et servitude

Si l'habitude et l'adresse des guides ne laissent aucun doute, ils « continuent de se fier à leur mémoire et à leur expérience⁴² », les novices eux traversent des épisodes de crise, étymologiquement des moments de décision, de jugement. La révolte commence à gronder parmi le groupe des engagés. Les épreuves qu'ils vivent dans le bois contredisent tout le discours enjôleur des recruteurs. Leur ressentiment s'exprime à l'occasion de remarques sur la façon dont ils ont été bernés par les agents recruteurs : « Pour obtenir notre signature, quelle promesse ne nous auraient-ils pas faite ? La belle existence qui serait la nôtre : camper en plein air, voyager en canot, pêcher, chasser, voir des pays nouveaux » (EGP, p 37). Le merveilleux du pays laisse place à l'exploitation méthodique des engagés par les entreprises pelletières. Les compagnies n'ont pas de cœur, entend-t-on, et certains voyageurs menacent de retourner à Montréal et de « briser leur contrat » (EGP, p. 40). Carolyn Podruchny précise qu'au « centre de la relation maître/employé, il y [a] le pacte légal du voyageur⁴³ » et qu'une fois les engagements signés, les voyageurs entrent « dans une relation de maître à serviteur [...]. Ce système se bas[e] sur l'affirmation de l'autorité du maître sur ses employés et sur l'obéissance de ces derniers aux ordres du maître⁴⁴ ». Mais l'obéissance ne semble pas aller de soi et les premiers mouvements d'une mutinerie se font sentir. Desrosiers choisit ce moment précis pour faire apparaître le maître de la CNO : Simon McTavish. Les engagés entendent des bruits et

⁴² Warwick, Jack, *L'Appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, op. cit., p. 90.

⁴³ Podruchny, Carolyn, *Les Voyageurs et leur monde. Voyageurs et traiteurs de fourrures en Amérique du Nord*, Québec, PUL, 2009, p. 138.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 132.

apparaît une équipe d'une « quinzaine d'hommes qui pataugent [...] dans la vase du portage. Un personnage vêtu de pourpre, de taille moyenne, les dirige » (EGP, p. 39). Il s'agit du Marquis, directeur en chef du groupe dominant, qui, pour sa part, voyage avec tout le confort et le luxe possibles : « Une tente de soie rouge abrite ses nuits, des cuisiniers en livrée lui préparent ses repas » (EGP, p. 39). En apprenant la contestation des hommes, il menace de les retourner à Montréal « dans les fers » (EGP, p. 40-41). Puis, « Simon McTavish s'approche de la rive. Un homme, un géant, le soulève sur ses épaules et le dépose dans le maître canot qui s'éloigne aussitôt et traverse le lac en ligne droite » (EGP, p. 41). Devant cette exhibition de pouvoir, les engagés, sans recours, choisissent de plier l'échine et de se soumettre. Ils reprennent leur course à la suite du chef de brigade.

Car il faut que les engagés avancent et continuent à traverser l'espace. C'est en vertu de leur mobilité dans le pays indien que les voyageurs construisent leur altérité. Dans la forêt, les coureurs de bois passent de difficultés en obstacles. Ils parviennent ainsi au lac Huron. « La température devient plus chaude ; les matins rayonnent de fraîcheur et de clarté (EGP, p. 46). Les hommes mâtent les embarcations et, pour la première fois du voyage, « les voiles se gonflent, une bise de demoiselle les pousse doucement vers leur destination » (EGP, p. 46). Sous l'effet du beau temps, l'espace nordique semble se faire l'allié de l'homme des bois et endosser son altérité : « l'enthousiasme naît dans le cœur des mariniers » (EGP, p. 47). Des engagés vont à la pêche et reviennent avec des poissons frais. Après les tracas, voilà que le pays confirme « enfin certaines promesses des recruteurs » (EGP, p. 47). La complicité de la nature leur permet de repenser leurs relations avec la forêt, de se laisser séduire par l'appel de ce qui se révèle majestueux.

Cependant, même dans des conditions climatiques favorables, le danger reste, la forêt et les voies d'eau menant à Grand Portage offrent des situations imprévues qui donnent au lecteur des perspectives complémentaires sur les engagés et leur entreprise. Les tempêtes, toujours possibles sur le lac Supérieur, inquiètent les voyageurs. Le plus souvent, ils louvoient pour ne pas risquer d'être emportés par la tourmente :

Pendant quatre cent quarante-cinq milles, la brigade doit suivre la rive nord avant d'atteindre Grand Portage. Comme des oiseaux craintifs, les canots rasant les rivages déserts ; à la moindre alerte, ils fuient vers la terre. Avant les départs, les guides se consultent ; ils ont toujours les yeux braqués au ciel pour surveiller les nuages, la lune, les couchers de soleil ; il faut prévoir les grains car les atterrissages sont souvent impossibles, et malheur aux flottilles qui ne trouvent pas un abri avant que le vent s'élève (EGP, p. 52).

Les hommes mettent finalement pied à Grand Portage, le centre névralgique de la traite des fourrures. Ce point commercial est « le rendez-vous général, la porte magique des pays d'En-Haut. Pendant deux mois, cette factorerie est le centre du commerce des fourrures » (EGP, p. 57). Les dirigeants de la CNO se réunissent et vaquent à leurs travaux pendant que les hommes s'adonnent à de grandes réjouissances : « sous les canots et les tentes, en dehors des palissades, s'établissent les engagés et les Indiens des alentours. Près de deux mille personnes font bombance » (EGP, p. 57). La description de Desrosiers donne ainsi l'image d'un centre commercial achalandé, bigarré où les employés peuvent se divertir et jouir d'un repos bien mérité. Après avoir récupéré pendant une semaine, les voyageurs reprennent la route qui les conduira près de l'océan Arctique et Fort Chipewyan, le quartier général de la CNO.

2.3.4 L'homme des bois à la fois humain et surhumain

Les voyageurs qui font le voyage vers le grand Nord, comme le district de Rabaska, « le pays du castor et de la loutre » (EGP, p. 58), sont appelés des hivernants. Ils voyagent uniquement entre les postes nordiques et Grand Portage. Lors du voyage, les engagés de la brigade spéciale doivent effectuer, quotidiennement, « quatre ou cinq portages, sans compter les décharges, le remorquage à la haussière, le béquillage. Puis, il faut réparer continuellement les mauvais canots qui se déchirent sur les *embarras* » (EGP, p. 66). Cette mobilité garde les hommes en des territoires si éloignés qu'ils reviennent rarement dans la région des Grands Lacs. Les maringouins et les insectes les accablent. Pour se protéger, le soir, ils « allument [...] des feux de bois pourri ou de feuilles en décomposition » (EGP, p. 66). Quand les hommes essaient de dormir, les piqûres d'insectes les incommode. « Ils se lèvent, marchent, cherchent les endroits, s'il y en a, où circule une forte brise et se plongent dans l'eau. Ils ont les mains et la figure en sang » (EGP, p. 67). L'engagé est représenté comme une bête de somme, un simple employé/serviteur pour lequel les Maîtres n'ont guère d'égards. Ainsi, seuls les associés de la compagnie et les commis principaux (les *bourgeois*) peuvent se graisser d'huile d'animaux ou de poissons. Les hommes de service, pour leur part, n'ont aucun moyen de défense contre les insectes. Ils ne protestent pas et continuent d'accepter les conditions de la relation entre dominants et dominés. Ils alimentent le système de la servitude à contrat⁴⁵

⁴⁵ « L'acceptation par les voyageurs de la domination du bourgeois (et parfois du commis) se fondait sur la croyance profonde en la légitimité du paternalisme. Il est certain que les voyageurs pouvaient être mécontents, qu'ils résistaient à l'autorité des bourgeois et des commis et qu'ils se révoltaient parfois, mais la contestation du système du paternalisme était au-delà de leur conception du monde. [...] Si les voyageurs

et ouvrent la route des fourrures jusqu'au Grand Lac des Esclaves, puis au pied des Rocheuses. Leurs conditions de travail sont telles qu'ils se lèvent le matin « fiévreux comme des gens qui n'ont pas dormi [...] ». Ils renouent la chaîne des portages et des tourments sans fin [...] ; mais chaque jour, ils s'étonnent de l'étendue des misères qu'ils peuvent endurer. [...] Hébétés, ils marchent dans une morne résignation, sans énergie, même pour l'impatience » (EGP, p. 67).

En adoptant le *chez-soi* des grands espaces du Nord-Ouest, les engagés défendent les intérêts de la CNO. Hommes de traite incomparables, ils pratiquent la *déroutine*⁴⁶. Le Bancroche, en charge du district de Rabaska, explique à Montour que les Anglais de la compagnie de la baie d'Hudson possèdent tous les avantages pour gagner la guerre de la traite des fourrures. Ils sont situés « aux portes du fleuve Churchill, de la rivière Rouge, de la Saskatchewan, de l'Assiniboine » (EGP, p. 73). Les marchandises de bouche et de traite leur arrivent presque par voie directe. Ils ont une avance considérable sur la CNO qui doit faire transporter le matériel sur plus de deux mille milles par des engagés. Mais la présence des coureurs de bois canadiens-français modifie les règles du jeu et donne l'avantage à la compagnie montréalaise :

ont pu contester les termes de leur emploi et de leurs contrats, ils n'ont pas, fondamentalement contesté leur situation dans les relations de pouvoir, parce qu'ils contribuaient à construire le système (Podruchny, Carolyn, *Les Voyageurs et leur monde. Voyageurs et traiteurs de fourrures en Amérique du Nord*, op. cit., p. 133).

⁴⁶ Voir à ce sujet, infra, dans l'analyse portant sur *Forestiers et voyageurs*.

[N]os engagés n'engraissent pas des vaches et des cochons, ils ne coupent pas du foin autour des forts ; ils ne craignent pas les Indiens, ni les rapides, ni la forêt. Tu ne sais pas encore quelle bande d'aventuriers nous sommes... [...] As-tu jamais vu hommes plus endurcis à la misère, plus habiles à la manœuvre des canots ? S'il fallait leur verser des gages équitables... Et les Indiens les aiment, [...] vous les attirez à nos forts (EGP, p. 73-74).

Les voyageurs ont ainsi forgé une culture particulière et une identité distincte qui procèdent de trois sources : les racines laurentiennes des engagés, leurs fréquents contacts avec les Amérindiens et le milieu spécifique dans lequel ils exercent leurs activités. La culture et l'altérité des voyageurs se font essentiellement à partir du milieu dans lequel s'effectue le travail. Le monde des engagés est marqué par l'immensité des territoires parcourus, par le mouvement, par le voyage et la fluidité, mais également par l'obéissance aux maîtres britanniques.

Par ailleurs, les hommes des bois traitent avec les Indiens, mais ils doivent aussi, à l'occasion, composer avec leur agressivité. Ceux des marais, vêtus pauvrement, proposent aux engagés « du poisson, de la viande ou des baies séchées » (EGP, p. 165). Mackenzie, un bourgeois, leur donne en échange des objets variés « et surtout du " lait nouveau ", l'eau-de-vie qu'ils réclament avec des vociférations après la longue abstinence de l'été » (EGP, p. 165). L'hostilité des Indiens est manifeste et « le bourgeois donne même l'ordre de déclouer des caisses de fusils et d'ouvrir des sacs de balles. Des sentinelles veillent la nuit, et les payeurs surveillent les rives durant le jour. Il semble que la brigade soit entrée dans un pays ennemi » (EGP, p. 165). Les forts de la CNO et ceux de la Compagnie de la baie d'Hudson et des XY remplissent un espace serré que les Indiens de tribus variées fréquentent. Les engagés se querellent fréquemment avec les

Indiens, des hommes « grands, forts [aux] muscles solides (EGP, p. 168). Desrosiers décrit les prairies comme un lieu soumis aux agitations constantes du monde amérindien. Les voyageurs se trouvent en alerte et prêts à combattre. « Sur la défensive, ils épuisent leur adresse, leur temps, leurs ressources [...] à arranger les différends » (EGP, p. 175) entre Indiens. Souvent des combats éclatent. Les engagés s'efforcent de calmer les chicanes. Les tâches habituelles de piégeage, de chasse et de déplacements en canots, assignés aux engagés, se transforment. Ils deviennent des sentinelles, occupent des fonctions militaires et doivent en plus s'occuper des provisions. Les engagés se transforment alors en chasseurs de bison : « leur [les Compagnies de traite] objet principal, à cet endroit [fort Vermillon], c'est la fabrication du pemmican⁴⁷ [...] Et, l'été venu, des bacs construits sur place transportent cette victuaille à fort Cumberland afin de ravitailler les brigades [...] » (EGP, p. 172). Tous ces travaux exigent des aptitudes diversifiées : « Le travail dans les postes était moins exigeant et dangereux que le travail en canoë, mais il exigeait un plus grand éventail d'aptitudes. Là, les voyageurs pouvaient dans une large mesure tirer parti du fait d'avoir grandi sur les fermes de la vallée du Saint-Laurent, surtout de l'expérience qu'ils y avaient acquise dans la construction, la chasse et le jardinage⁴⁸ ». Le voyageur, esclave de ses maîtres, apparaît comme une cheville ouvrière capable de tous les travaux, ce qui implique un grand éventail de talents et de ressources.

⁴⁷ Aliment de base des *voyageurs* composé d'un mélange de viande séchée et de graisse animale fondue, où on s'ajoutait, parfois, de petites baies.

⁴⁸ Podruchny, Carolyn, *Les Voyageurs et leur monde. Voyageurs et traiteurs de fourrure en Amérique du Nord*, op. cit., p. 195 et 197.

Le voyageur représente un éclatement des frontières tant vers l'Ouest que le Nord du pays sauvage qu'il agrandit au rythme des nouveaux postes de traite que la CNO ouvre. Le narrateur, qui les présente comme des personnages en action, des découvreurs, leur prête aussi un tendre côté humain. Dans l'immensité du Nord-Ouest, « la sensation aiguë de leur solitude tout à coup leur perce le cœur : ils éprouvent l'appréhension vague qu'apportent un éloignement trop grand des hommes, la constatation de leur petitesse dans ce continent trop vaste, une crainte de se trouver ainsi à mille lieues peut-être de la civilisation, des villages, des vieilles paroisses qui laissent monter leur fumée entre les arbres sous lesquels ils sont tapis » (EGP, p. 91). Que ce soit par les misères et souffrances dues aux multiples obstacles et dangers du parcours (les engagés font rôti du chien volé aux Indiens, entreprennent une randonnée de douze lacs, sans compter les nombreux portages, se gèlent les mains dans l'eau glacée pour se faire une réserve de poissons, enterrent leurs canots pour que l'écorce ne se fendille pas, se battent entre eux pour des peccadilles, etc.), aux difficiles conditions climatiques (ils doivent affronter des froids de 50 degrés sous zéro, mettre deux habits de peaux de caribou) ou encore aux angoisses existentielles, Desrosiers montre à la fois le côté humain et surhumain de ces hommes des bois engagés dans des expéditions à caractère héroïque.

2.3.5 L'astucieux Nicolas Montour

Desrosiers a choisi de camper son récit et de peindre les misères de l'homme des bois au moment où la traite des pelleteries bat son plein et où les compagnies de la Baie d'Hudson, du Nord-Ouest et celle des XY (Les Petits), s'arrachent les parts du marché.

Dans cette conjoncture, le milieu commercial de la fourrure détient un fort pouvoir économique et décide des règles que les employés devront suivre.

Le citadin Nicolas Montour fait son entrée dans le récit. Comme il ne trouve pas d'emplois prometteurs à la ville, il choisit de tenter sa chance dans l'espace du Nord et d'améliorer, le cas échéant, sa situation sociale. Desrosiers, dès l'abord du roman, travaille à amplifier les différences entre son protagoniste et les voyageurs. Au physique, l'apprenti fait piètre figure en comparaison des costauds qui composent la brigade de Rabaska :

Montour lance un " bonsoir la compagnie " qui se perd à demi dans le vent et il émerge de l'ombre. À côté de Bombardier, gros et grand, de Turenne, fortement membré et musclé, Montour, gros et court, forme contraste. De la tête pointue jusqu'à la rotondité de la ceinture le corps enfle progressivement comme celui d'un pitre ; il se dégonfle ensuite jusqu'à des jambes boudinées. De grosses lèvres, des yeux pâles, un peu livides, animent les traits grossiers. Et une huile suppure par les pores de sa chair malsaine et blême (EGP, p. 21).

Lors du départ pour les Pays-d'en-Haut, le débutant Montour remplit dans le rabaska le rôle de l'inapte, de l'incapable dans « la plus belle [brigade] qui ait jamais remonté la Grande Rivière [Outaouais] » (EGP, p. 19). Il fait figure d'exception parmi « tous les hommes [...] des athlètes qui ont été recrutés avec soin pendant l'hiver dans les vieilles paroisses du Bas-Canada » (EGP, p. 19). Sur le terrain, Montour est maladroit. Dans les portages, il ne parvient pas à accomplir un travail satisfaisant : « — Montour, mon petit crâble, une dernière fois, baisse la tête, courbe-toi si tu ne veux pas te casser le cou, crie Bombardier avec impatience [...]. Comprends que ton chargement te tire en arrière et que tu vas tomber à la renverse si tu ne te penches pas en avant » (EGP, p. 18). Dans ce

contexte, le protagoniste part défavorisé, au bas de l'échelle. Les différences s'accumulent au point où elles dépassent le seuil admissible de la balourdise et de l'incompétence. Son engagement résulterait-il de l'improbité exercée par le groupe dominant comme le pensent les engagés ?

De toute évidence, au début du roman, le citadin n'appartient pas au groupe des engagés. La forêt, pour lui, est un *non-chez-soi*. Contrairement aux voyageurs canadiens-français, il n'a pas été élevé à la campagne et ne possède aucune disposition pour les travaux qui exigent des efforts physiques. À ce stade, Montour ne connaît rien de la forêt et n'est pas du tout envoûté par l'espace sauvage. Chez lui, on ne relève aucun talent de chasseur, de traiteur de pelleteries, de trappeur, ce qui indique son appartenance à un autre milieu social. À la ville pourtant, Montour n'a connu que des échecs : « Orphelin pauvre, il s'est lancé dans différentes aventures, de modestes tâches à sa portée : menuiserie, bijouterie, comptabilité. Toujours, il se lassait vite : des routes qui ne conduisaient qu'aux culs-de-sac de la médiocrité, de la pauvreté. Pour gagner son pain tout au plus, il devait employer toute la subtilité de son esprit » (EGP, p. 60). C'est pourquoi la Compagnie du Nord-Ouest, qui offre « de belles promotions à recueillir, des fortunes à récolter » (EGP, p. 60), bref des voies pour parvenir à la réalisation de ses ambitions, lui semble un lieu de réalisation possible.

Cournoyer, le guide de l'expédition, résume les valeurs qui animent le groupe des dominants : « les bourgeois n'ont pas les moyens d'apprécier les dispositions ; ils ne peuvent qu'apprécier les retours [...]. Des fourrures à n'importe quel prix... Vous

comprenez, il n'y a que cela qui compte. Les moyens ? Le champ est vaste... » (EGP, p. 61-62). Une norme de base fixe la conduite des administrateurs et des hommes des bois : tous les coups sont permis. La seule chose qu'on considère tient dans le nombre de peaux rapportées aux entrepôts. Voilà, selon Desrosiers, l'ambiance qui règne dans les Pays-d'en-Haut au XIX^e siècle. Et tout cela sans risque, dans un vaste pays sans autres lois que celles du commerce avec les Indiens. Le milieu est parfait pour Montour puisque les grands patrons s'efforcent de trouver des individus comme lui « qui veulent réussir, c'est-à-dire [qui sont] disposés à accomplir tout ce qu'il faut pour réussir » (EGP, p. 62-63). Le citoyen retient comme leçon que les voyageurs trop enclins à l'intégrité et à l'incorruptibilité n'obtiennent aucun avancement. Ils rentrent à la maison la tête basse et les poches vides. Cette réflexion ne peut que le conforter dans sa posture d'abuseur.

Toute la réussite de Montour se trouve incluse dans l'astuce et la ruse. Desrosiers le dote aussi de la formidable capacité de ne pas céder à l'attaque gratuite et de rester maître de lui. Devant « les paroles acerbes, les injures, [rien] ne s'émeut en lui. Pourquoi répondre ? Au fond, rien de plus simple, car les mots ne signifient jamais rien ; ce sont les situations qui comptent » (EGP, p. 146). Les victoires qu'il remporte au détriment de Louis Cayen, puis de Lenfesté, lui valent l'admiration des employés et des patrons de la Compagnie du Nord-Ouest. Montour ne s'arrête cependant pas aux hommages qu'on lui rend, il songe plutôt à s'élever dans la hiérarchie, à devenir le Même « dans les solitudes du Nord-Ouest qui gardent mieux que des tombeaux les crimes, les exactions,

l'exploitation de toute une population innocente⁴⁹ », le lieu « où les gendarmes ne crèvent pas les yeux » (EGP, p. 20), l'espace où se font les fortunes. La réputation du groupe dominant se trouve ainsi investie de valeurs négatives qui rapprochent ses commettants de l'aventurier de mauvais aloi pour ne pas dire du forban. Les dirigeants projettent le reflet de leur âme noire sur Montour qui ne peut que s'en réjouir intérieurement. Il pourra ainsi abuser à sa guise ceux qui se dresseront sur son chemin, de l'engagé aux associés de la Compagnie.

C'est donc sans difficulté que Montour trompe les engagés. Son esprit vif les endort. Il leur tend des pièges, dans lesquels ils se prennent fréquemment. Son activité incessante donne des résultats : Montour parvient, par une série d'actions délicates, à les manier. « [I]l aborde ses chefs à tour de rôle : on dirait qu'il est en service commandé tant il met de la régularité dans ses visites. Cournoyer, Bombardier, Lendormy [...] » (EGP, p. 22-23). Le citadin part d'une compétence en forêt nulle, mais il évolue rapidement par ses échanges avec les contremaîtres, son obéissance complète à leurs ordres, les informations précieuses qu'il soutire aux voyageurs et engagés. Son « pouvoir mystérieux » (EGP, p. 33) fait des ravages. Et Nicolas Montour progresse. Après avoir évincé Lendormy, un gouvernail⁵⁰, établi un rapprochement avec Cournoyer, un guide⁵¹, il devient brigadier⁵² et le confident du Bancroche, responsable du district de Rabaska. Résident du fort

⁴⁹ Lemire, Maurice (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II, *op. cit.*, p. 426a.

⁵⁰ Dans la traite des fourrures, homme de barre placé à l'arrière d'un grand canot d'écorce ; timonier.

⁵¹ Dans la traite des fourrures, personne expérimentée qui commande plusieurs équipes de canotiers.

⁵² Dans la traite des fourrures, premier rameur à l'avant d'un canot qui signale la présence d'obstacles au timonier.

Chipewyan, quartier général de la Compagnie du Nord-Ouest, « l'Athènes des régions hyperboréennes » (EGP, p. 95), Montour se voit confier par le Bancroche, Tom MacDonald, une tâche taillée sur mesure pour lui : évincer Lenfesté, en charge du fort Providence, et « empêcher à tout prix les Petits de rapporter un ballot de fourrures du district de Rabaska » (EGP, p. 99). La monopolisation de cette division territoriale par Louis Cayen, chef des XY, empêche la Compagnie du Nord-Ouest de détenir le pouvoir sur le territoire. La neutralisation du coureur de bois Cayen assurerait l'avancement de Montour en réduisant la distance qui le sépare du groupe dominant. Conséquence ultime : il se retrouverait bientôt dans le cercle restreint des décideurs.

Plus Montour avance sur le chemin de la réussite, plus il appartient au groupe dominant et s'écarte de l'altérité des voyageurs. Montour était d'ailleurs un engagé provisoire. Ni par son pouvoir, ni par ses valeurs, il se rattache aux coureurs de bois. Le citadin se sert plutôt de la faiblesse des campagnards, rompus au métier d'engagé, pour essayer d'emprunter un chemin qui le conduise au groupe de référence. En d'autres mots, d'exploité il se fait exploitant. Il parvient à son objectif en détournant le voyage mythique. Chez Montour, le Nord sauvage n'est plus le haut lieu de l'altérité des coureurs de bois, mais le chemin qui aboutit au Même. Parallèlement à son avancement au sein de la Compagnie, il s'éloigne des valeurs de la ville en tant que *non-chez-soi*. La forêt lui réussit et devient graduellement l'espace de ses réussites, l'endroit où il se réalise. En se rendant indispensable à la Compagnie du Nord-Ouest, il se gagne la seizième des parts de la compagnie et fait désormais partie de son administration. La situation finale du récit le présente d'ailleurs dans ses habits de propriétaire hivernant à la factorerie de la rivière

Qu'Appelle. Désormais le personnage appartient au groupe de référence. Dans cette perspective, le protagoniste retors pousse plus avant ce qu'avait entrepris le Délié, vendu à la cause de l'Anglais.

2.3.6 Louison Turenne, le voyageur « canadien »

Pendant que la turpitude de Montour le hisse graduellement vers la réalisation de son objectif final, Louison Turenne suit un parcours narratif différent. Il n'aspire à remplir aucun poste qui l'élèverait dans la hiérarchie de la Compagnie. À l'inverse, il « se tient debout comme un phare pour mesurer la distance qui sépare des véritables valeurs. C'est lui, malgré sa rigidité et sa minceur psychologique, qui donne la grandeur au tableau⁵³ ». Descendant de ruraux, il a été élevé sur les rives du Saint-Laurent et ignore tout de la façon de penser d'individus présentant une personnalité aussi perfide que celle de Montour. De cette façon « le récit se déroule simultanément à deux points de vue : l'un naïf, portant le regard poétique et la conscience morale ; l'autre cynique, portant l'analyse psychologique et la logique économique⁵⁴ ».

Fils d'habitants, généralement peu instruits, la majorité des engagés sont naïfs, faciles à manipuler, soumis à l'autorité ; bref, ils apparaissent sous des traits souvent bien peu reluisants. Louison Turenne vit autrement l'expérience du Nord. Coureur de bois ingénieux, doté d'une force et d'une endurance hors pair, il possède toutes les aptitudes

⁵³ Lemire, Maurice (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II, *op. cit.*, p. 427a.

⁵⁴ *Ibid.*

requis pour surclasser les autres nomades des bois. Son altérité appartient au type du surhomme, comme on le voit chez Nicolas Perrot, et son intégrité agit comme un trait pertinent favorisant une polarisation dans le duo qu'il forme avec Nicolas Montour. Après cinq ans vécus « dans les terres inhumaines où toute parole cache un piège » (EGP, p. 244), Turenne désespère du métier de voyageur et attend que le gouvernement lui cède un lot de terre. Il n'abandonne jamais vraiment son identité première de paysan. S'il se présente au lecteur sous les traits d'un coureur de bois loyal, le travail au service de la Compagnie du Nord-Ouest n'est pourtant que momentané, le temps de toucher l'argent pour établir son *chez-soi* sur une terre agricole et épouser la femme qu'il aime. Ainsi le coureur de bois retournera à la culture de la terre, un peu à la manière de Charles Chauvin. L'altérité de Turenne apparaît donc comme un état permanent. Coureur de bois, il n'appartient pas au groupe dominant. Il fournit tous les efforts pour bien remplir son mandat, mais il garde constamment les yeux sur la vie à la campagne. En tant qu'agriculteur, il sera toujours autre en regard du groupe de référence. Maurice Lemire pense que « le succès de Montour met en relief l'indépendance de Turenne qui sait résister à toutes les tentatives pour le faire tomber dans le piège. En revenant finalement s'établir sur un lot de colonisation, il démythifie les Pays-d'en-Haut et contribue à la sédentarisation des Canadiens⁵⁵ ».

⁵⁵ Lemire, Maurice, « L'Appel des grands espaces », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 8, n° 1, 1996, p. 19.

Turenne attire l'attention par la prédilection qu'il manifeste à éviter, dans la mesure du possible, Montour et ses affidés. Il préfère à sa présence — représentation de la vilénie —, les lieux retirés, l'air pur, la pêche, le vent, les berges. Le nomade des bois choisit de tourner le dos à tout complot : « [Il] se baigne dans la pureté de l'air et dans la clarté de l'eau pour laver de sa mémoire ces miasmes, ces petitesse » (p. 163), tandis que Montour « n'a pas de ces dégoûts. Jamais il n'a été si à l'aise et si heureux. Dans cette pourriture, il trouve son milieu » (EGP, p. 163). Honnête, Turenne fuit le jeu des influences et des tractations : ainsi il refuse de poser sa candidature au poste de facteur⁵⁶ du fort Vermillon, le mieux rétribué parmi les lieux d'échange. Homme de confiance de la compagnie et de la majorité des voyageurs, Turenne fixe la figure d'un coureur de bois aguerri, responsable et serviable⁵⁷. Plusieurs de ses comportements, tout au long de la diégèse, font valoir sa générosité. Le coureur de bois n'hésite pas à mettre sa vie en péril pour sauver des engagés entraînés par une chute d'eau, il porte aide aux Indiens en difficulté, récupère la cargaison d'un canot en danger, se consacre aux travaux de radoubage des embarcations. Turenne dispose de toutes les habiletés. Il porte avec

⁵⁶ Celui qui est chargé d'un négoce pour le compte d'un autre.

⁵⁷ Georges Dugas sur le sujet explique qu'il « est bien vrai que le serviteur engagé aux compagnies marchandes n'était pas complètement libre de ses mouvements : il devait à ses maîtres un rude travail pendant plusieurs années ; mais les courses qu'il faisait à travers les immenses plaines ; les horizons sans bornes qui se déroulaient devant lui ; le ciel pur dont on jouit presque continuellement au Nord-Ouest ; tout cela lui faisait oublier les liens de servitude qui le retenaient captif ; il se croyait libre du moment qu'il était hors de la vue de ses maîtres, et cela lui suffisait. [...] Puis, cette vie vagabonde les [voyageurs] rendit presque tous aussi insouciant sur leur avenir que les hommes de la race indienne ; de sorte que, après bien des années passées dans un travail pénible, ils n'avaient rien économisé pour mettre leurs vieux jours à l'abri de la pauvreté » (Dugas, Georges, *Un Voyageur des pays d'En-Haut*, Winnipeg, Les Éditions des Plaines, 1981, p. 13-14).

dignité les insignes du voyageur. Autre, il l'est dans le vaste espace du Nord et dans sa façon d'envisager la vie.

2.3.7 Le far North et l'altérité assumée

Les Engagés du Grand Portage constitue un texte de la démesure : démesure de l'espace trop vaste, de l'exploitation éhontée des coureurs de bois, de l'être retors dont les intrigues trop nombreuses dépassent en nature le vraisemblable. L'ascension sociale de Montour tient de la prestidigitatation, de la trop grande innocence. Mais le roman, plutôt que de présenter uniquement les points résolument négatifs, ouvre sur une perspective nouvelle, un questionnement sur les valeurs proposées par Montour et Turenne. Est-ce la première fois que les oppositions sont aussi tranchées ? Réjean Beaudoin pense que

[c]ette dualité est illustrée par deux héros antagonistes. L'un cache une âme intacte et un cœur sensible sous un corps d'athlète : c'est Louison Turenne, champion de la justice et défenseur des opprimés ; l'autre a un esprit rusé au service d'une ambition sans scrupules : c'est Nicolas Montour, instrument docile d'un mercantilisme amoral. En dépit d'un physique ingrat, Montour finit par accéder au statut de *bourgeois* quand il achète une part de la Compagnie au terme d'une épreuve de force où tous les coups sont permis ; sa victoire consacre la défaite de la mentalité rustique de ses compagnons [...]. Le récit enseigne la supériorité de la duplicité et de l'impudence sur la sincérité et la force désintéressée. Telle est la leçon de la lutte de Turenne et Montour. Ce débat s'inscrit dans la dialectique ancienne de l'habitant et du coureur de bois, de l'homme des liens sociaux contre l'homme des territoires vierges. Une symbolique archaïque travaille en profondeur la limpidité apparente de ce couple de forces.

Les Engagés du Grand Portage font revivre une aventure qui fut autrefois celle de la découverte et de l'exploration de l'Amérique française, mais à l'époque où se situe l'action du roman, les descendants des découvreurs sont devenus les serviteurs des *bourgeois* anglophones. L'ascension sociale de Nicolas Montour n'est pas présentée comme la revanche du Canadien sur la commune humiliation des siens, mais comme le prix de la trahison quotidienne des valeurs les plus sacrées. Romancier de l'espace, Desrosiers

confirme le message des romanciers du territoire, tels Ringuet et Savard, qui parlaient de dépossession⁵⁸.

Dans le *far North*, lieu où « les lois de la civilisation n'ont point encore pénétré, tous les coups sont [autorisés] sans qu'il soit nécessaire de se couvrir des apparences du bien ou de la légitimité⁵⁹ ». Un texte excessif, à ranger dans le processus de démythification du coureur de bois. Desrosiers « démystifie la légende en poursuivant du même souffle deux projets difficiles à concilier : rappeler la découverte du continent en des accents épiques et montrer la double spoliation des engagés et des tribus indiennes que ceux-ci contribuent à subjuguier⁶⁰ ».

Avec les *Engagés*, Desrosiers cherche, et de façon systématique, à faire une œuvre où il enlèvera à la vie hardie et intrépide des coureurs de bois des Pays-d'en-Haut toute valeur d'idéalisation. Avec la confiance d'un travail historique bien fait, Desrosiers conclut que les jeunes Canadiens français se laissaient manipuler par une utopie qui donnait à la bourgeoisie commerçante l'occasion de mieux les faire travailler dans un système contraignant qui les leurrait. *Les Engagés du Grand Portage* donne donc à revoir une entreprise qui remonte aux premières explorations du continent américain, avec cette différence qu'au moment où Desrosiers place l'action de son roman, soit au début du XIX^e

⁵⁸ Beaudoin, Réjean, *Le Roman québécois*, op. cit., p. 49-50.

⁵⁹ Lemire, Maurice (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome II, op. cit., p. 427a.

⁶⁰ Beaudoin, Réjean, *Le Roman québécois*, op. cit., p. 49.

siècle, les fils des explorateurs et aventuriers se sont transformés. Ils ne sont plus, à cette époque, que les domestiques des possédants anglais.

2.4 Louise Genest : affranchissement de la femme et figure du métis

En 1959, Henri Tuchamaïer écrit que les romans québécois, au mitan du XX^e siècle, montrent une plus grande adéquation au réel, annoncent « une frénésie de vivre, une volonté de libération, un désir de l'existence en dépit de toutes les interdictions, de tous les obstacles⁶¹ ». Dans cette optique, *Louise Genest* de Bertrand Vac, publié en 1950, constitue une illustration pertinente de cette tendance et montre toute l'audace de son auteur⁶². À cette époque, publier un récit qui donne à lire la désertion du foyer par une femme, la protagoniste du roman, tient de la bravade. En effet, Louise Genest connaît un cheminement peu commun : elle quitte son mari, un homme bien en vue, le maire du village de Saint-Michel-des-Saints, pour unir sa destinée à un trappeur métis de la Haute-Mauricie, avec qui elle partage sa fascination pour la nature et le métier de chasseur. L'union illicite avec Thomas Clarey, représentant de l'altérité, sèmera non seulement l'émoi chez les villageois, mais provoquera le malheur et la mort de la femme adultère.

L'auteur donne aussi à voir, dans *Louise Genest*, un type d'aventurier jeune, beau, qui respire la joie de vivre et la santé : un portrait qui se situe à l'opposé de la

⁶¹ Tuchmaïer, Henri, « L'évolution du roman canadien », *La Revue de l'Université Laval*, vol. XIV, n° 3, novembre 1959, p. 241.

⁶² Vac, Bertrand, *Louise Genest*, Montréal, Stanké, 2001, 231 p. Les références ultérieures à cet ouvrage seront indiquées entre parenthèses dans le texte, immédiatement après l'extrait cité.

représentation d'Armand Genest, le mari alcoolique, violent et tyrannique. De plus, Thomas Clarey est satisfait de sa situation et ne cherche pas, comme le mari, à obtenir la richesse et à s'accaparer du pouvoir. Il correspond à la représentation d'un véritable coureur de bois, tout près de la figure de François Paradis. Comme le protagoniste de *Maria Chapdelaine*, Thomas réunit un ensemble de traits qui le rattachent à la figure archétypale du coureur de bois. Premier métis du corpus, il est fier des marques qu'il hérite de l'Indien et qui l'inscrivent, en grande partie, du côté de l'altérité.

2.4.1 La figure de l'Autre : Thomas Clarey, coureur de bois

Le village de Saint-Michel, adossé à la forêt, apparaît comme un lieu reclus, peu peuplé, perché dans les montagnes de la Haute-Mauricie. Ses habitants forment le groupe dominant et leur mode de vie est réglé selon des conventions sociales traditionnelles qui renvoient à des comportements sans nuances. Ils mènent « une vie amoindrie, mesquine, cadre [de leurs] affrontements, [de leurs] commérages et [de leurs] adversités⁶³ ». Toute dérogation à ce que la collectivité ne considère pas comme convenable entraîne « le raidissement du village envers ses habitants⁶⁴ ». La petite communauté rurale se voit ainsi représentée comme un endroit où ses habitants ne font pas preuve d'une grande ouverture d'esprit, où le quotidien s'épanche dans une atmosphère maussade. « Rien, en effet, ne semble troubler l'immobilité du village ; l'ordre

⁶³ Duquette, Jean-Pierre, « Préface », *Louise Genest, op. cit.*, p. 3.

⁶⁴ Lemire, Maurice (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome III, Montréal, Fides, 1982, p. 586a.

humain y est codifié jusqu'à ses moindres détails⁶⁵ ». Si ce lieu évoque dans le récit un espace qui concourt au développement du conservatisme, la perspective d'un milieu plus propre à la liberté se rencontre en territoire forestier, présenté comme un endroit dense et sauvage. La nature constitue ainsi, en regard de la vie à Saint-Michel, un lieu d'imprévu, un territoire farouche, que les forestiers et coureurs de bois occupent. Le récit associe justement l'espace du bois à l'altérité du métis/coureur de bois puisque Thomas Clarey appartient à un type d'hommes possédant les qualités nécessaires pour assurer son existence en forêt. Il se montre en mesure de s'adapter à son environnement. Moralement déterminé, il signale que l'indépendance et la liberté forment les enjeux majeurs qui déterminent le genre de vie qui est sien : « je fais ce que je veux quand je veux » (LG, p. 14) et « il n'y a rien comme de vivre à son goût » (LG, p. 17).

Thomas Clarey appartient au monde de la forêt, état qui le présente comme personnage Autre en regard de l'espace antagoniste formé par le village. Mais cette altérité ne réside pas uniquement dans la liaison avec le lieu sauvage qu'il habite : elle est largement accentuée dans son rapport biologique à l'Amérindien. La mère de Thomas est une Attikamek. Elle vit dans une réserve établie non loin de Saint-Michel. Un oncle, quand le protagoniste habitait encore le territoire indien, lui a enseigné les rudiments de la grande chasse et du piégeage⁶⁶. Le « sauvage », comme il aimait à se faire appeler, a légué à son

⁶⁵ *Ibid.*

⁶⁶ « [L]es autochtones n'avaient pas la même conception que les Européens en matière parentale. Chez les Hurons et les Chactas par exemple, deux des principaux alliés des Français, la filiation était matrilineaire : l'enfant appartenait au clan de la mère, et la paternité culturelle ne coïncidait pas avec la paternité

filleur tout ce qu'il possédait : cabane, chiens, attirails de chasse, etc. La compétence du protagoniste, en tant que chasseur, ne peut être mise en doute ; elle doit être considérée comme un fait acquis, presque inné. Conséquemment, il partage plusieurs des marques identitaires de l'Indien et des coureurs de bois de notre corpus, que l'on pense à Nicolas Perrot ou encore, plus loin, à Cardinal des *Jours sont longs* (1951). Pour Thomas, le commerce des fourrures devient une occupation de premier plan et son *camp*⁶⁷ de base se situe à une journée de pagaie au nord de Saint-Michel. Il vit ainsi à l'écart de la civilisation, mais il affirme que « dans le bois [...], on n'est jamais seul. Quand je retrouve mon petit *camp* et mes chiens, je me sens chez moi, je ne m'ennuie pas » (LG, p. 14). Jack Warwick, pour sa part, le relie au « bon Sauvage⁶⁸ ».

Sa vie quotidienne est occupée par le travail. Il répare des toitures, calfeutre les fenêtres, apprête les fourrures. Le chasseur, quand il raconte sa vie, parle de chevreuils, d'orignaux, de loutres, de castors : « Rien de leurs allées et venues, de leurs frayeurs, de leurs amours ne lui est inconnu » (LG, p. 14). Face à ses pratiques de coureur de bois, Thomas apparaît comme un homme heureux de son sort, content de la vie libre qu'il mène et de la qualité de son territoire de chasse : « Mon travail est dur ; il me plaît. Le printemps

biologique ; c'était l'oncle maternel, et non le père, qui éduquait l'enfant et possédait sur lui une certaine influence [...] » (Havard, Gilles et Cécile Vidal, *Histoire de l'Amérique française*, Paris, Flammarion, 2006, p. 260).

⁶⁷ Le vocable est consigné au *Petit Robert* dans la version Compact Disc, 2004. Avec l'acception générale de « chalet, villa », le régionalisme québécois est rattaché à l'anglais américain *camp*. Parmi les exemples cités, paraissent *camp de pêche*, *camp de chasse* et *camp de bûcherons*. Ces habitations sont différentes l'une de l'autre, mais autorisent le sème principal de « construction rudimentaire à la campagne ou en milieu forestier ». Nous utiliserons donc le terme *camp* dans l'analyse pour désigner le lieu où habite le trappeur.

⁶⁸ À cet égard, voir Jack Warwick, *L'Appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, op. cit., p. 168.

quand je viens vendre mes fourrures, je suis content de descendre au village. Mais je le suis encore plus de remonter dans le bois » (LG, p. 17). Il n'arrête jamais. Pendant l'été, le coureur de bois ne reste pas oisif. Il se prépare pour la saison de trappe. Thomas fabrique « des tendeurs, fend [...] le bois pour le camp et les autres abris aménagés dans le territoire » (LG, p. 79). Il calcule ses tâches parce qu'à l'automne, à la saison de la chasse à l'orignal, il guidera les « sports qui revenaient tous les ans » (LG, p. 79). En effet, chez Vac le Nord est aussi le lieu de l'industrie touristique, centrée sur la chasse à l'orignal et la pêche. Friands d'exploits de pêche et de chasse, les *sports*, comme les appellent les guides, pratiquent les excursions dans le Nord en compagnie de coureurs de bois expérimentés. Nul doute que l'altérité de Thomas Clarey lui procure les atouts nécessaires pour faire partie de ces voyages. Il connaît la forêt à fond. Le père André, pourvoyeur, sollicite régulièrement ses services. Geneviève Brisson souligne que « la figure du guide de chasse et de pêche occupe une place privilégiée [...] en raison de son rôle médiateur entre la forêt et les touristes qui la fréquentent⁶⁹ ». Chez Thomas, comme chez François Paradis et Cardinal ce travail, à lui seul, constitue une source importante de revenus. Les sommes perçues par les hommes de bois consacrent les échanges entre les espaces sociaux, et font du guide un serviteur qui a cependant toutes les connaissances et la ruse qu'il faut pour exploiter à son avantage le client éventuel. Coureurs des bois et touristes se présentent comme deux figures antagonistes qui se toisent dans l'espace nordique. La forêt, le *chez-soi* des guides, donne d'emblée l'avantage aux coureurs de bois. Les

⁶⁹ Brisson, Geneviève, « L'Homme des bois d'Anticosti. La figure du guide de chasse et les conceptions sociales de la forêt québécoise », *op. cit.*, p. 164.

activités de la chasse et du piégeage, sur quatre saisons, comme la mobilité de Thomas, caractérisent notamment son altérité, ce qui ne saurait être le cas des touristes. Les deux visites qu'il fait à Saint-Michel, le printemps et l'hiver, pour vendre ses fourrures au magasin général de monsieur Genest montrent également la distance qui existe entre l'homme des bois et le groupe de référence.

Même si le métis partage la plupart des traits des Indiens Tête de boule de Manouan, Louise Genest remarque qu'il possède « une aisance naturelle qui ne le quitt[e] pas des trottoirs du village aux rives du lac. [Elle] ne p[eut] décidément pas croire qu'il vient de la réserve » (LG, p. 82). Thomas est charmeur et charmant, rude à certains moments, mais bon avec elle : il lui taille un pantalon plus commode pour ses déplacements dans le bois et il lui fabrique des mocassins imperméables à partir de jarrets d'orignal. Le coureur de bois parvient toujours à ajouter à l'existence de la femme « un je ne sais quoi de relevé, d'intéressant » (LG, p. 83). Elle remarque aussi son goût pour la lecture : des revues et publications couvrent la tête de son lit. Fait particulier pour un homme des bois, Thomas a fait des études au collège jusqu'à l'âge de 17 ans. Il a aussi effectué un séjour à la ville, deux moments loin de son *chez-soi*, mais qui lui font prendre conscience de son attachement à la forêt. Le coureur de bois jouit donc d'une double formation, celle de la forêt, par l'intermédiaire de son oncle, et celle des lettres. Louise comprend désormais « pourquoi il ressemblait assez peu à ce qu'elle connaissait de la réserve » (LG, p. 83). Dans l'ensemble, Thomas s'accommode de tout, la chasse le nourrit bien et il n'entretient aucun tracas à propos du lendemain. Le narrateur extradiégétique souligne que « la simplicité spontanée qui était sienne ignorait les introspections et les complications » (LG,

p. 130). Sa façon d'envisager la vie est ainsi empreinte de sagesse et d'un pragmatisme tranquille. Ainsi, il dira à propos de la forêt : « Quand on vit dans le bois, plus on s'en approche et mieux on le connaît, plus c'est facile. Quand on l'aime, on y est heureux » (LG, p. 53). Quand on compare Thomas au groupe dominant, on ne peut s'empêcher de le percevoir comme un être radieux et plus satisfait de la vie que les villageois. Ce n'est pas un modèle pour autant. Par exemple, on peut dire qu'il favorise des attitudes qui relèvent beaucoup du chacun-pour-soi. Il poursuit en loup solitaire sa vie et ne s'inquiète pas vraiment de ce que les autres disent ou pensent. Louise, à la recherche de Pierre perdu en plein bois, affirmera dans un soliloque de délire que la maîtresse d'école, comme elle, connaîtra « la présence et l'absence de Thomas ; mais pas plus que moi, elle ne le possédera. Le métis n'aura jamais qu'un amour, la forêt ! » (LG, p. 228).

Il arrive aussi à Thomas de critiquer la société blanche. De son point de vue, la société des Blancs se résume à donner tous les pouvoirs à des individus de la même engeance qu'Armand Genest, malhonnête et injuste. Thomas est convaincu que les codes d'une telle société permettent la mauvaise foi et les abus de pouvoir. Il ne comprend pas comment un mari peut posséder toute autorité sur sa femme : « Mais de quel droit cet idiot de Genest tient-il sa femme dans la maison ? Parce qu'il est allé devant le curé, jurer de lui être fidèle jusqu'à sa mort [...] Comment peut-il exiger d'elle [...] le sacrifice de toute sa vie pour lui qui ne se soucie pas plus d'elle que de payer sa dîme » (LG, p. 22). Aux yeux de Clarey, Armand Genest, maire de la ville, marchand général et marguillier, n'est qu'un petit bout d'homme qui s'admire et ne se cache pas pour exploiter les gens, à l'instar de plusieurs Blancs.

2.4.2 Le voyage nordique du couple Louise/Thomas

L'altérité du coureur de bois ne le prive pas de visites à Saint-Michel. Thomas y est perçu comme Autre, quelqu'un dont le *chez-soi* et les habitudes de vie, les origines, les racines se situent hors du village, en milieu amérindien. Le métis emprunte sa capacité de plaire à son apparence et à sa familiarité avec le bois sauvage. Chaque printemps, le trappeur se présente au village afin de vendre ses fourrures. Il en profite pour admirer la jolie Louise Genest au magasin de son mari et pour courtiser Georgette, l'institutrice du village. Quand Louise Genest se tourne vers Thomas, elle rencontre « tout ce qu'une femme peut rêver de plus exaltant dans un homme : costaud, bronzé, le regard clair et le sourire conquérant, il incarne idéalement la liberté et l'équilibre du coureur de bois en communion intime avec la nature. Il y a du François Paradis et du Survenant dans ce *sauvage-là*⁷⁰ ». La séduction physique joue un rôle de prime importance dans la décision de Louise mais, comme nous le verrons plus loin, elle n'explique pas tout.

Grâce à son charme et à sa séduction, Thomas a non seulement éveillé le désir chez Louise d'entreprendre une vraie vie, loin de son mari, mais il a réussi à lui faire quitter le village pour aller vivre avec lui. Pendant le voyage vers son camp, en Haute-Mauricie, Thomas, aux côtés d'une Louise désormais sienne, rayonne d'une joie qui s'extériorise : « Il souriait » (LG, p. 27) ; « grandissait [en lui] le goût qu'il avait de chanter à tue-tête, n'importe quoi, n'importe comment » (LG, p. 28) ; « Il exultait. La vie n'avait jamais été plus belle » (LG, p. 28) ; « Thomas se mit à siffler de son plus gai » (LG, p. 29) ; « [J']ai le goût

⁷⁰ Duquette, Jean-Pierre, « Préface », *Louise Genest, op. cit.*, p. 1.

de rire, fort » (LG, p. 29) ; « Louise ! C'est pour ça que j'ai le goût de chanter depuis ce matin » (LG, p. 29). Le comportement de Louise se situe cependant à l'opposé. Elle se sent grandement coupable d'avoir abandonné son fils. Figée, elle fixe un point droit devant, puis elle éclate : « — Je ne peux plus retourner en arrière, dit-elle soudain, affolée. J'ai peur. C'est épouvantable ce que j'ai fait là » (LG, p. 30). Thomas la console et l'enjoint de ne plus penser au village, mais de mordre à belles dents dans le présent. En dépit de la paix que lui offre la nature, Louise ne réussit pas à se soustraire à la crainte d'une réplique accablante de la part de son mari. Elle a eu le courage de quitter un homme cruel et invivable, mais il lui manque désormais la force nécessaire pour se délivrer de la culpabilité envers son fils. Le voyage vers l'ailleurs pour Louise Genest exprime, de façon générale, deux univers de valeurs opposées : d'un côté, chez la femme en fuite, la crainte des jugements des villageois (on le voit dans l'autobus qui la conduit à Joliette), de l'autre, Thomas, l'amoureux, « auréolé [...] du même mystère que celui de la forêt⁷¹ » où il est né, maître dans son *chez-soi*. Sur les occupants des bois, le métis dira à Louise pour la réconforter : « Ici, personne ne t'en veut. Tous les gens que tu vas rencontrer, le père André, le père Jobin, Athanas Bellerose, Maxime Coutu, tous ces gens-là sont des amis. Ils se mêlent de leurs affaires » (LG, p. 32). Louise prend confiance à mesure qu'elle découvre la nature sauvage. Le chant des oiseaux lui rappelle son enfance. Graduellement, elle fait connaissance avec « la vie au grand air et la levée des interdits

⁷¹ Morissonneau, Christian, « Le peuple dit ingouvernable du pays sans bornes : mobilité et identité québécoise, dans Louder, Dean R. et Eric Waddell (dir.), *Du Continent perdu à l'archipel retrouvé. Le Québec et l'Amérique française, op. cit.*, p. 15.

sociaux⁷² ». La forêt n'est pas un *chez-soi* pour elle. Elle devient plutôt un refuge, comme c'est le cas pour plusieurs de ses habitants. Le père Jobin, par exemple, a connu sa part de litiges avec la justice. Les hommes des bois obéissent, en dépit de tout, à leurs lois qui sont incompatibles avec celles de la société des villageois.

2.4.3 Louise Genest, une coureuse de bois ?

Étant donné l'attrait qu'exerce Louise sur Thomas, on pourrait penser que leur vie commune puisse réduire, un peu, l'altérité du trappeur. Mais, à l'inverse, c'est elle qui adoptera certaines façons de vivre propres au nomade. Ainsi, elle l'assiste dans son travail et parcourt avec lui tout son territoire de chasse. Elle brave le froid et les tempêtes, couche à l'extérieur protégée du gel par un modeste feu de bois. Elle s'adonne, pendant un temps, au piégeage, apprend comment amorcer les trappes, approcher les cabanes de bois qui protègent les appâts des violences de l'hiver. La femme devient un compagnon pour le coureur de bois. Thomas lui dit en lui présentant les chiens : « — Tu ne me quittes plus. Quelle équipe nous allons faire ! » (LG, p. 41) et Louise, de son côté, « avait demandé des explications, à tout ce qu'elle voyait, pour mieux participer à la vie qui l'entourait » (LG, p. 151) ; « elle avait aidé à bâtir les cabanes qui abriteraient les pièges » (LG, p. 151) ; « trimé près du feu, porté du bagage, tenu l'aviron » (LG, p. 151) ; « Elle avait fait sienne la vie des bois et voyait venir l'hiver sans frayeur » (LG, p. 151) ; « La sérénité et le bon sens intégral que nécessite la vie dans les bois, s'installaient en maîtres dans son esprit » (LG, p. 152). La vie nomade sur le territoire du métis la transforme brièvement, par épisodes,

⁷² Lemire, Maurice, *Le Mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, op. cit., p. 109.

mais jamais à ce point qu'elle devienne Autre. Sous l'aile protectrice du jeune métis, les activités cynégétiques de Louise l'engagent vers la vie sauvage, mais par intermittence seulement. Comment parvenir à oublier le mari, le village, et, surtout, son fils Pierre ?

La faute qu'elle pense avoir commise à son endroit la ramène à tout moment aux obligations de la mère et à l'ordre du Même : « Son instinct maternel se révolte contre " l'abandon " du fils⁷³ ». La course dans les bois ne lui procure qu'une éphémère sérénité qui ne résiste pas à l'appel du sang. La rivière qui la mène de son village au camp dans les bois doit d'ailleurs se remonter à contre-courant, soulignant une tension à vaincre. Mais « [l]'échec est [...] total, il lui vient de la société elle-même. Quand elle veut vivre dans la joie et la liberté, c'est la race elle-même qui se meurt⁷⁴ ». À la recherche de son fils, perdu en forêt, Louise Genest s'affole et connaît une fin tragique : « la forêt qui tue mon fils et qui me tue » (LG, p. 228). Le bois, espace de son éphémère amour, deviendra le milieu de son ultime condamnation. C'est l'expiation de Louise qui est à lire ici et, par ricochet, la stigmatisation de la vie dans les bois. Après quelques journées de recherche, « on retrouva Louise Genest, face contre terre. Le flot retiré, la boue en séchant l'avait étreinte comme une sangsue. La malheureuse tenait encore à la main gauche, l'arme du petit Pierre. C'est tout ce qu'on retrouva jamais de lui » (LG, p. 230). La forêt n'est pas qu'enchantement et conte de fées. Les gens de bois entretiennent avec elle un rapport du même ordre. Le père André dit à Thomas : « Vis comme tu voudras mais n'oublie pas dans

⁷³ Duquette, Jean-Pierre, « Préface », *Louise Genest*, op. cit., p. 2.

⁷⁴ Vanasse, André, « La rupture définitive », *La Notion de l'étranger dans la littérature canadienne – IV*, Montréal, L'Action nationale, janvier 1966, p. 611.

le bois, c'est dangereux » (LG, p. 63). La nature protège la liberté, mais elle sait se montrer cruelle et impitoyable : « La forêt peut devenir un cauchemar, où les hommes perdent l'esprit » (LG, p. 172). L'unique arrêt que connaissent les coureurs de bois chevronnés se résume en une formule lapidaire : « C'est comme ça dans le bois [...] quand on a peur, on est fini » (LG, p. 103). D'autres manifestations illustrent de manière probante le caractère dangereux de la forêt. Pensons à l'épisode d'Éphrem, cuisinier dans un chantier, qui devint fou et disparut, un événement qui n'est pas sans rappeler l'égarement de Louise Genest, ou encore à la levée de la violente tempête de neige dans laquelle Louise et Thomas faillirent perdre la vie.

2.4.4 La société des bois

Avec *Louise Genest*, Vac enrichit la représentation du nomade des bois en ajoutant des forestiers, guides, gardiens et autres travailleurs spécialisés. Se retrouvent dans cet espace éloigné le père Jobin et le père André, deux personnages typiques, de vieux guides des forêts, mesurés, indulgents, des archétypes en quelque sorte qui, selon Jack Warwick, sont « de l'acabit de *François le veuf* de Joseph-Charles Taché. Ils ne pourraient exister nulle part ailleurs. » Jobin, en ce qui le concerne, « était originaire de Montréal, semble-t-il, mais on laisse entendre qu'il avait eu de bonnes raisons de venir se réfugier en forêt », un peu à la manière du père Michel ; « quant au père André, c'est l'homme des bois classique, avec toute la couleur d'un personnage de folklore⁷⁵ ». Un point rassemble cette famille élargie : la vie en pleine forêt. D'autres hommes des bois exerçant les métiers

⁷⁵ Warwick, Jack, *L'Appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, op. cit., p. 171.

les plus divers se rencontrent, de manière informelle. Ils forment une microsociété capable de cohésion et de camaraderie.

À l'occasion de rares rencontres, leur conversation gravite autour de la météo, des lieux de travail, des habitudes des bêtes sauvages, mais ils partagent aussi des informations. C'est lors d'une de ces réunions imprromptues sur la grève, près du camp de Thomas, que le métis apprend l'intention des compagnies de bois d'ouvrir des chantiers « dans les hauts » (LG, p. 99). La coupe du bois, qui a déjà délogé dans un passé récent Indiens et forestiers, va s'étendre graduellement jusqu'à son territoire, et plus loin encore. Cette menace reste encore vague pour le protagoniste et ne constitue pas un thème majeur dans le roman. Même si « les coupes de bois le serraient de plus en plus près » (LG, p. 99) et que « dans deux ou trois ans, son tour viendrait » (LG, p. 99), Thomas se dit peu préoccupé par la question du territoire. Il présente une attitude plutôt désinvolte : « Bah ! dit-il, nous irons ailleurs, c'est simple » (LG, p. 99). « Je m'arrangerai, s'obstinait-il. Tout s'arrange. J'irai plus loin. Il avait confiance et Louise partageait son optimisme » (LG, p. 99). Les affirmations du métis accentuent son altérité en regard des forestiers et autres hommes de bois. Le plan annoncé par la compagnie les réjouit grandement « car les chantiers amenaient l'aisance dans les familles » (LG, p. 99). Se refait ici, mais par une focalisation différente, l'opposition gens de bois/fermiers et coureurs de bois. La forêt constitue le véritable *chez-soi* de Thomas, « le bois est pareil, partout. Je m'y ferai. Ailleurs ou ici » (LG, p. 99), tandis que, pour les autres travailleurs, elle ne forme que l'espace d'un travail saisonnier. Plus encore, le métis refuse de se faire bûcheron : « Quant à travailler aux chantiers, il ne voulait pas en entendre parler. C'était connu. Thomas n'aimait que la

chasse et c'est ce qu'il faisait — ce qu'il allait faire » (LG, p. 99). Le coureur de bois et l'espace boisé ne font qu'un. Les exercices de coupe lancent toutefois un avertissement au coureur de bois. À la réunion près du camp de Thomas, un vieux forestier conclut : « Tout change, fit un bonhomme en mâchant sa pipe à grands coups de ses mâchoires édentées. Tout change. Il y eut un grand silence » (LG, p. 100). Les vastes chantiers forestiers modernisés, la construction de chemins de fer, l'élévation d'immenses barrages, l'existence de clubs de pêche et de chasse fractionnent l'espace nordique et repoussent le coureur de bois vers les arbres rabougris de la toundra.

2.4.5 Un point de vue nouveau

Bertrand Vac s'emploie à mettre en évidence la virilité, l'endurance, le pouvoir de séduction du jeune trappeur. Sa franche jovialité tranche sur le tiraillement intérieur de Louise Genest. Mais, le libre arbitre joue toute sa part dans la décision que Louise prend de quitter le foyer pour les *hauts* et de préférer les choix de Thomas : la liberté, l'aventure, l'autonomie plutôt qu'un rôle de servante auprès d'un mari rébarbatif. Avec elle, tout l'aspect moral et social de l'épouse est remis à l'ordre du jour en littérature québécoise⁷⁶. Dans notre recherche, pour la première fois, une femme épouse les valeurs de l'homme des bois. Le récit compose autour de sa présence un ensemble d'images, d'emblèmes et de motifs corrélés à la familiarité avec la forêt. Malgré cela, les obligations de la mère à

⁷⁶ Il faudrait remonter au personnage d'Ernestine Valade dans le roman chronique d'Adolphe Nantel pour retrouver une autre femme des bois. Ernestine habite avec sa famille une île au Lac Clair, en Haute-Mauricie. Elle vit de piégeage et possède toutes les qualités du coureur de bois. Fille de la forêt, la jeune aventurière traverse régulièrement le lac à la nage. Un jour, surprise par une meute de loups, elle se débarrasse de la menace en les abattant tous. Voir à ce sujet, Adolphe Nantel, *À la hache*, Montréal, Albert Lévesque éd., 1932, 232 p.

l'égard de son enfant l'emportent et l'attirent vers l'ordre du Même. La forêt ne lui fait aucune concession lors de ses courses dans les bois et se montre implacable lorsque, dans un moment d'agitation, elle part à la recherche de Pierre, son garçon perdu dans la forêt. Une fois encore, les avertissements des vieux guides et chasseurs prendront valeur de sentence. Le roman de Vac nous présente aussi, pour la première fois, une habitation fixe pour le coureur de bois dont la vie est exposée au grand jour et ses activités, selon les quatre saisons, passées en revue, dans une nature meurtrière où planent les menaces de disparition du coureur de bois au profit des compagnies.

2.5 *Les Jours sont longs* ou le monde selon Amédée Cardinal

Un an après *Louise Genest* de Bertrand Vac, Harry Bernard publie un neuvième roman, *Les Jours sont longs*, qui propulse à l'avant-scène deux hommes des bois et poursuit l'avènement du métis dans les fictions québécoises⁷⁷. Le récit est simple. Le narrateur, de lointaine ascendance métisse, habite Montréal où un travail de fonctionnaire le confine à une vie ennuyeuse. Incapable d'amour, il décide de quitter sa fiancée et de fuir la ville pour se ressourcer en forêt. Le narrateur émigre vers un espace sauvage, non loin de la Baie James, plus particulièrement chez Amédée Cardinal, un coureur de bois métis, expérimenté, qu'un ami commun lui recommande.

⁷⁷ Bernard, Harry, *Les Jours sont longs*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1951, 183 p. Les références ultérieures à cet ouvrage seront indiquées entre parenthèses dans le texte, immédiatement après l'extrait cité.

À la manière des récits qui priorisent le personnage Autre, Harry Bernard utilise l'opposition pour construire les jeux de l'altérité. Mais à la différence des récits précédents, le groupe de référence n'est pas constitué par les villageois ou les citadins, mais plutôt par le métis Amédée Cardinal et ses proches. Le protagoniste habite bien un territoire boisé, mais c'est justement lui qui dirige la vie dans l'espace nordique. Il règne sur les activités qui intéressent la forêt, depuis la chasse jusqu'à la coupe du bois, tout en faisant office de pourvoyeur et de guide. L'homme des bois surveille le potager familial, s'assure que ses enfants mariés habitent à proximité de son domaine. En fait, Cardinal contrôle tout dans une vaste zone de la forêt qui constitue son *chez-soi*. Si le monde forestier se conjugue selon le bon vouloir de Cardinal, il n'en va pas de la sorte avec sa fille aînée Adèle. La jeune femme ne tient pas à suivre les traces des autres membres de sa famille : elle désire plutôt s'extraire des valeurs primitives du Nord et s'instruire. Elle entre ainsi en opposition avec l'homme des bois pendant une grande partie du roman et, lorsqu'elle s'y ralliera, elle signera curieusement sa perte.

2.5.1 Le citadin/métis et le métis des bois

Le citadin/métis — puisque le narrateur ne porte ni prénom, ni patronyme — et Cardinal sont associés d'abord à des espaces opposés avant de se rejoindre, un temps, dans le même environnement. Le narrateur habite la ville et Cardinal demeure en pleine forêt. L'homme travaille dans un bureau, tandis que le coureur de bois matérialise la figure d'un *jack-of-all-trades* de la frontière du grand Nord. Le narrateur et Cardinal font connaissance chez ce dernier. Dans le passé, le narrateur a vécu de nombreuses années en forêt. Or, dans la mesure où il est d'abord identifié par Cardinal et les membres de sa

famille en fonction de son appartenance au monde civilisé, le citadin/métis est considéré comme Autre. Cependant, à la surprise de Cardinal, le nouvel arrivant défie toutes les habitudes qui identifient les touristes lorsqu'il énonce son intention de vivre à l'écart, dans l'espace boisé : « [...] je décidai de construire une cabane dans la forêt. J'y séjournerais jusqu'à l'hiver, peut-être plus longtemps [...] » (JSL, p. 13). Il faut attendre le moment où il confie à Cardinal son hérité indienne pour que ce dernier baisse sa garde : « Je grandis dans son estime quand je lui contai l'histoire de l'ancêtre à demi-sauvage, celui qui vivait libre et content de peu, dans les forêts [...] » (JSL, p. 23). Pour Cardinal, les dernières circonspections qu'il pouvait tenir à son endroit s'éliminent du coup. Tout se passe comme si l'évocation de la généalogie du narrateur et les traces d'indianité repérables dans sa famille établissaient les signes d'un héritage commun chez les deux hommes. En ce qui concerne Amédée Cardinal, ne subsiste plus à l'égard du narrateur/citadin le découpage spatial ville/forêt qui donne lieu, chez l'homme des bois, à un rejet des citadins. Guide, il connaît à fond le comportement des Blancs à l'égard des gens de bois :

Les hommes de par icitte connaissent le bois, et ce qu'ils disent n'est pas extraordinaire, mais un homme de la ville ! Il en vient tous les ans des hommes de la ville, au printemps et à l'automne. J'les connais ! Ils savent tirer, faut admettre ça, mais y sont aussi perdus dans l'bois que je l'serais pour prêcher le sermon du missionnaire, quand y monte dans les chantiers. Y'se débrouillent pas plus qu'un enfant d'huit ans. Faut tout faire à leur place : monter la tente et préparer les feux pour manger, charrier l'eau et laver la vaisselle, trouver la piste du chevreuil, appeler l'original et l'débiter après avoir tué, et puis porter pendant des milles, car ils porteraient pas dix livres pour sauver leur vie, et encore moins l'canot. J'sais c'que ça veut dire, les *sports* de la ville » (JSL, p. 25-26).

S'opposant à l'espace de civilisation, celui du bois représente un ailleurs qui entraîne des malentendus entre gens de ville et coureurs de bois, un clivage entre civilisés et sauvages. La capacité à vivre dans la nature, pour un court laps de temps, n'investit nullement l'arrivant de valeurs habituellement dévolues au coureur de bois. Il ne peut se situer, par exemple, dans l'ordre du Même et participer à une inclusion momentanée dans le groupe de Cardinal.

À la dimension spatiale de l'altérité se greffe, pour les deux personnages, une utilisation du code linguistique qui les démarque l'un de l'autre. Associé à un statut social de guide et de bûcheron, le niveau de langue de Cardinal et de sa famille les distingue de celui du narrateur. Leur emploi fréquent d'écarts phonétiques, lexicaux et morpho-syntaxiques les différencie. Ainsi, « T'as raison et personne t'astine. C'est-y ma faute, à moi, si t'as été marier un homme qu'aime pas la grosse ouvrage » (JSL, p. 45-46) ; « Moé, j'aurais voulu voir ça d'proche. Imaginez-vous ça ane minute, rien qu'ane minute : un gars d'la ville en queue d'chemise, qui tient à bras l'corps une bête puante, au plus creux d'la nuit » (JSL, p. 91) ; « Merci ! merci ben ! j'prends rien cette année... » (JSL, p. 98) ; Alle est pas icitte ! [...] Oû c'qu'alle a pu passer ? (JSL, p. 168), en regard du français plus normatif du narrateur : « Cinq heures, vingt-cinq. Il est probable que vos amis se sont apaisés, qu'ils sont de meilleure humeur. Je vous accompagne. Si l'on n'a pas fini de célébrer, nous nous rendrons chez François » (JSL, p. 86). « Allons nous coucher, et tâchez de reprendre courage. Il y a de l'ouvrage qui vous attend, demain » (JSL, p. 105) ; « Peut-être suis-je égoïste, mais je ne voulais pas te voir partir [...]. Quand cet hiver je serai dans le bois, je veux te savoir à la maison, y arrivant la fin de semaine » (JSL,

p. 161). Adèle, qui étudie à Québec pour devenir institutrice, évite les écarts qui toucheraient le code linguistique : « Vous ne me comprenez pas ? Parce que je refuse de me soumettre à vos caprices ? Mon Dieu ! que les hommes sont exigeants ! Tous pareils... » (JSL, p. 139) ; « Pardonnez... Je ne voulais pas vous faire de peine ! Cet homme, je l'aimais comme une folle... Oui, comme une folle que j'étais. Il ne le méritait pas. Maman avait raison, quand elle disait de ne pas me fier aux garçons de la ville » (p. 149). Associé à un statut social d'homme des bois, sans instruction, le niveau de langue de Cardinal le distingue des citoyens représentés par le narrateur, un homme instruit qui a jadis délaissé la forêt pour gagner sa vie à Montréal. Son emploi de termes justes et l'absence presque totale de l'élision trahissent ses relations soutenues avec l'altérité citadine. Le citoyen/métis se situe entre le Même et l'Autre. Il montre à la fois des affinités avec le monde sauvage et des différences en regard d'Amédée Cardinal. Son élocution ne s'inscrit pas dans le registre linguistique du métis, mais les dispositions naturelles qu'il possède en forêt et son atavisme le situent dans l'ordre du Même.

Opératoire au niveau de l'espace et de la langue, l'ipséité se construit également par le biais des divergences que présentent les deux hommes en regard de la collectivité blanche qui habite dans les villes. L'instance auctoriale présente le passé qui relie le narrateur/métis à un ancêtre lointain de race indienne :

Serions-nous les victimes lointaines d'un atavisme particulier, qui remonterait à cet ancêtre dont le souvenir reste confus ? Il appartient à un passé obscur, puisqu'il fut l'aïeul de ma grand'mère paternelle. On raconte qu'il avait du sang indien dans les veines [...] Que savons-nous de lui ? Qu'il passa un quart de siècle dans une réserve, se plaisant dans la compagnie des braves. Il vivait comme eux, avec eux. Chasseur et trafiquant de fourrures, guide

dans les bois, bûcheron à l'occasion — mais quand la chasse ne rendait pas, et qu'il lui fallait quand même nourrir les siens. Si ses fils aînés apprirent à cultiver la terre, il n'eût pas consenti lui-même à marcher derrière une charrue. [...]

Ma grand-mère disait que l'homme, taciturne et fort à écorner un bœuf de ses mains, mesurait six pieds de haut [...]. L'aïeul ne savait pas lire, ne parlait qu'avec effort, comme à contre-cœur, et portait une barbe qui lui remontait à la moitié des joues.

C'est lui qui nous légua le goût de la solitude et du risque, de la forêt, des grèves perdues, des vastes espaces sentant l'eau, la résine et le tanin (JSL, p. 10-11).

Ce n'est sûrement pas un effet du hasard si, dans la famille du narrateur, plusieurs montrent une grande familiarité avec les étendues boisées. Leur adaptation à l'espace sauvage se manifeste non seulement dans l'aisance qu'ils ont à vivre en zone forestière, mais aussi dans leur indéniable dextérité lors de la pratique d'activités cynégétique et halieutique. Le retour du narrateur dans le passé lui fait davantage prendre conscience de sa différence. Les positions antagonistes de l'altérité et du Même le travaillent et expliquent le changement brusque de direction qu'il emprunte. Du jour au lendemain, il prend la décision de s'isoler à la Baie James, chez Cardinal, pour se reposer et méditer sur son identité.

En bonne partie, son rapprochement avec l'ordre du Même, dans la nature sauvage, manifeste une empathie en faveur de la vie libre et de l'errance. Pendant son exil volontaire en forêt, il éprouve le sentiment de vivre plus heureux parce que plus près de ses racines : « [J]e me rendais compte, maintenant que je goûtais la liberté de mon pays sauvage et sans bornes, lointain, perdu, comme détaché du reste du Québec » (JSL, p. 40). Le narrateur/métis se raccorde au désir d'appartenir à une identité proche de

l'homme des bois. À la ville, la simple vue de canards sauvages sur une eau corrompue, le transporte au large, en direction du Nord, vers un monde de liberté et d'union avec la nature. Et si, malgré tout, il reprend son travail, en pensée, le narrateur ressort au pays sauvage, moins fade pour lui que le train-train quotidien de la vie citadine. Mais le narrateur/métis présente une figure trouble. Il offre une image du Même qui se construit par la marque d'un lien ancestral avec la nature, mais aussi une représentation de l'Autre manifestée par son travail de fonctionnaire à la ville, lieu de l'altérité. Le narrateur intradiégétique se trouve ainsi lié à deux milieux, à deux systèmes de valeurs. Quand on superpose souvenirs d'enfance en zone indienne, réminiscences reliées à Cardinal, et la vie à la ville du narrateur, on distingue chez lui les strates d'une identité constamment tirillée par un mouvement d'aller-retour entre deux bornes : le Même et l'Autre, le milieu ensauvagé et la société culturelle.

L'indianité pose la délicate question des rapports entre les Métis et le monde des Blancs. Cardinal, pour qui le sujet est de haut intérêt, interroge le narrateur sur sa façon de penser leur hérédité. Ce dernier dit que beaucoup de Canadiens sont métis et que plusieurs d'entre eux sont devenus des professionnels de la santé, de l'enseignement, des affaires. Cardinal demeure dubitatif, ce qui ouvre la voie à une argumentation sur la ségrégation. Le narrateur/métis poursuit sur sa lancée : « — La valeur d'un homme tient-elle à la couleur de sa peau ? On le pense souvent, hélas ! en certains milieux. Quelle différence, par exemple, entre un homme comme vous et un autre, qui ne serait pas de sang mêlé ? » (JSL, p. 28). L'exposé du narrateur, organisé autour de questions raisonnées, montre que le problème de la race n'est peut-être pas aussi étranger chez lui

qu'il le prétend : « Et puis, à combien de générations remonte chez vous le métissage ? Vous l'ignorez et personne ne le sait dans votre entourage. C'est si loin qu'il reste peu de traces » (JSL, p. 28). Il complète sa pensée en affirmant : « J'aime mieux un Indien ou un nègre, honnête et capable de faire son chemin dans le monde, qu'un blanc [*sic*] canaille et faux, ivrogne, comme bon nombre de ceux-là qui méprisent ceux qu'ils traitent de sauvages » (JSL, p. 28). D'un côté, on retrouve le « Nous » de la collectivité indienne et métisse et, de l'autre côté, le « Ils » investi par la société blanche. En dénonçant la démesure des jugements portés par les citadins et les touristes contre les métis, le narrateur ne sous-entend pas qu'ils sont un danger pour les citoyens blancs, mais que ces derniers les rangent du côté des êtres inférieurs, des domestiques. Ce fait est facilement observable, lors de la saison de la chasse, par le rôle assigné à un guide qu'on loue, comme c'est le cas chez Cardinal. C'est ce qui explique l'aversion que le coureur de bois porte à l'égard des citadins et des *sports* en général.

2.5.2 Amédée Cardinal, *jack-of-all-trades* des bois

À côté du narrateur/métis, se range le coureur de bois Amédée Cardinal. Lui aussi appartient à une descendance indienne, mais moins espacée dans le temps que celle du narrateur. Au physique, grand et sec, dans la cinquantaine, il représente encore la force brute de l'homme des bois. Ambivalent en regard de son statut de métis, « il s'irritait, deux fois sur trois, d'une allusion à son ascendance indienne, dont il paraissait fier et honteux à la fois » (JSL, p. 15). À l'occasion, quand il se sentait disert, il racontait le passé, parlait de sa famille, « mais s'indignait de s'entendre demander, à brûle-pourpoint, s'il n'était pas métis » (JSL, p. 15). L'homme éprouvait de l'embarras lorsque revenait, dans les

conversations, la question de ses origines. Il ne souhaitait pas qu'on puisse les reconnaître dans sa personne. Amédée Cardinal, coureur de bois, est différent du citadin, parce qu'il a toujours vécu pleinement de la forêt : il « n'aimait rien autant que le bois, la chasse et le whisky blanc » (JSL, p. 13). Cardinal n'a pas qu'une seule corde à son arc. Il pratique aussi le métier de garde-chasse, tout en s'adonnant au braconnage : « Mais quand j'ai envie d'manger un chevreux, même dans les mois d'été, j'mange mon chevreux. [...] Y peuvent se lever de bonne heure, ceux qui vont m'empêcher d'manger à mon goût » (JSL, p. 23). La chasse, dont le gouvernement fixe la légalité ou son contraire, constitue la base d'une autre façon de vivre pour le coureur de bois. D'après Geneviève Brisson « le fait de chasser et de pêcher justifie et explique la différence de statut des habitants des bois⁷⁸ ». Il sert aussi de guide pour les touristes avides d'expérimenter la vie en forêt. Le couple formé par l'amateur de chasse et le guide permet d'ailleurs de mettre en lumière le désir de s'ensauvager du premier en regard du sang sauvage du deuxième. Geneviève Brisson explique dans sa thèse que

le guide « seul a une aisance naturelle en forêt, jusqu'à la fusion avec elle. Il y est chez lui, ce n'est pas un intrus. Aussi les pratiques aventureuses de la nature feraient dominer une noblesse qui ne s'achète pas, celle du sang de la sauvagerie coulant dans les veines des rois. [...] Cette logique est peut-être celle des guides, rois de la forêt déguisés en manant, donnant subtilement des ordres aux touristes tout en leur laissant croire que ce sont eux les maîtres. Il demeure cependant que la malignité physique de la forêt n'est rien lorsqu'on la compare aux dangers de basculer dans son univers : en passant

⁷⁸Brisson, Geneviève, « L'Homme des bois d'Anticosti. La figure du guide de chasse et les conceptions sociales de la forêt québécoise », *op. cit.*, p. 176.

dans la forêt, on traverse alors, à ses risques et périls, de l'autre côté de la frontière de la civilisation⁷⁹.

Cardinal se méfie des touristes/chasseurs. Il ne les tolère que dans la mesure où, comme guide, il puisse les contrôler et les exploiter : « D'un soleil à l'autre, ils poursuivraient des bêtes évasives, ayant soin de les chercher aux endroits qu'elles fréquentent peu, car les guides avisés ne permettent pas des succès trop rapides. Promettant chaque jour une victoire pour le lendemain, ils retiennent leurs hôtes et gagnent davantage » (JSL, p. 67). Dans ces conditions, certains clients en mal d'exploits peuvent offrir d'alléchantes récompenses à l'éclaireur qui les mènera à l'original. Considéré de cette manière, le guide métis consent à ouvrir la voie au citadin. Il est permis de croire que, dans le cadre de cette négociation, le métis renouvelle l'image de l'Indien traitant avec l'Euro-Québécois avant de lui enseigner les rudiments de la vie en forêt. La sauvagerie de l'espace du Nord comme manière de vivre, d'être et de penser, connote la vie des personnes qui font de la forêt leur *chez-soi*, mais sert aussi à repérer la division entre le civilisé et le sauvage.

Comme on peut le constater, Cardinal, coureur de bois, est un homme indépendant qui n'exécute que ce dont il a envie et au moment où il le décide. Au milieu des bois, il se trouve dans son *chez-soi*, s'y développe dans toutes ses aptitudes, ses talents et ses possibilités. Il « passait des jours, des semaines, sur des milles et des lieues, à canoter ou

⁷⁹ Brisson, Geneviève, *La Capture du sauvage. Les transformations de la forêt dans l'imaginaire québécois : le cas d'Anticosti (1534-2002)*, Québec, Thèse présentée à l'Université Laval, 2004, p. 170.

portager, *coller*⁸⁰ de la pitoune ou des billots de douze pieds, tendre des pièges et des collets de laiton, en toutes saisons, par tous les temps » (JSL, p. 46). La course dans le bois confère à Cardinal un statut de grand initié, qu'il prouve par son endurance, sa vigueur et sa pugnacité.

Cardinal est aussi particulier en ceci qu'il a bâti sa maison dans le Nord, développé un lopin de terre et élevé une famille nombreuse. Les plus vieux de ses enfants ont établi leur *chez-soi* autour de la maison familiale et le clan forme un univers fermé sur lui-même, à l'exception d'Adèle qui étudie à Québec. Les membres de son entourage se nourrissent des produits de la chasse, des animaux domestiques qu'ils élèvent et des produits de la terre. Ils vivent ainsi, en autarcie, sous l'œil attentif de leur chef, Amédée Cardinal.

Parce qu'il est très attaché à sa famille, Cardinal, même s'il favorise l'appel de la forêt, « acceptait pourtant de conduire les chevaux, quand venait le temps des travaux [...] il labourait, hersait, coupait le foin et le rentrait, faisait d'autres charrois, et tout ce temps parlait à ses bêtes. Il les félicitait à haute voix de leur docilité, de leurs bons coups, et de même leur reprochait un faux pas, un saut de travers » (JSL, p. 47). La notion de *chez-soi* est très fortement ressentie chez le coureur de bois et il voudrait protéger tous ses enfants en les établissant autour de lui. Adèle étudie toutefois à la ville, malgré sa volonté de la garder dans le giron familial. La jeune femme veut devenir institutrice mais, pour Cardinal,

⁸⁰ *Coller* est employé ici avec l'acception de « mesurer et classer le bois ». Voir sur ce mot et son emploi, *Le Vocabulaire forestier au Québec* de Pierre Auger, Thèse de doctorat, présentée à l'Université de Strasbourg, 1973, vol. 1, p. 306.

l'instruction corrompt les gens de bois. Il ne perçoit pas comment des diplômes pourraient venir en aide à une fille qui demeure en milieu éloigné (nordique) et travaille à entretenir une maison : l'instruction n'est « pas si nécessaire pour vivre comme on vit, dans l'bois. J'pense, des fois, que ça nuit plus que c'est serviable. [...] Si Adèle était moins capable, elle aurait pas dans la tête autant d'histoires qui tiennent pas debout... » (JSL, p. 115). Déjà, Adèle, quand elle remonte vers le Nord, à l'été, ne veut plus fréquenter la forêt et ne sait déjà plus comment y vivre. « Je suis étrangère ici » affirme-t-elle (JSL, p. 52). La méfiance à l'égard de tout ce qui appartient à la ville est renforcée chez Cardinal par la fusion entre la ville et ce qu'il considère comme l'insoumission d'Adèle. Pour l'homme des bois, tout se passe comme si l'Autre lui enlevait sa fille afin qu'elle s'accorde à un code de comportement différent et en arrive à transgresser les interdits du clan paternel.

Dans ce rejet des valeurs qui identifient la civilisation, la ville occupe un espace déterminant et sa disqualification constitue un élément foncier chez Cardinal. Ici, la ville est présentée non seulement comme un endroit où règnent les industries, le progrès et l'hypocrisie, mais surtout comme un lieu de perdition. C'est là qu'Adèle a été séduite et abandonnée par l'homme qui l'a mise enceinte. C'est toutefois au moment où la jeune fille réintègre l'ordre du Même qu'intervient son décès, peut-être pas à cause de la nature, sa mort n'étant possiblement pas accidentelle, mais bien par la nature puisqu'elle meurt noyée. Une fois encore, le *chez-soi* représenté par la forêt se retourne contre un de ses habitants. Cardinal ne sera plus jamais le même à la suite du décès d'Adèle. Il la suivra dans la mort quelques années plus tard.

Conclusion

Tout au long du deuxième chapitre, lorsque l'on considère le coureur de bois dans l'espace nordique — son *chez-soi* —, apparaissent un certain nombre de récurrences qui peuvent se résumer en deux points principaux. D'abord, la représentation positive de l'homme des bois, toujours doté d'attributs physiques qui lui sont favorables (séduction, force, agilité, etc.) et de traits caractéristiques qui fascinent (nomadisme, goût pour l'aventure, indépendance, etc.), autant d'éléments qui le définissent comme Autre par rapport au groupe de référence formé soit des agriculteurs, des villageois, des citadins ou encore des dirigeants des grandes compagnies. Puis, à l'opposé, l'interférence d'événements imprévus et dérangeants, la multiplication d'ennuis, de menaces, voire de tragédies. Ce principe guide la structure du chapitre entier. Le pays nordique offre donc à l'homme des bois, dans un premier temps, la même sensation de liberté, la même soûlerie dans la nature, la même douceur de vivre qu'auparavant. Le bois constitue toujours son *chez-soi*. Cependant, dans un deuxième temps, et à l'encontre de toute expectative, il le dispute à des épreuves et des malheurs impitoyables. Ainsi, est-il nécessaire de rappeler, à côté de la présence charismatique de François Paradis, sa mort surprenante dans une tempête ou, encore, le comportement « égarouillé », détraqué, de Menaud au retour de sa mission dans la montagne ? Faut-il aussi évoquer les engagés qui disparaissent, emportés par le courant des rivières, les nouvelles croix qui balisent le long parcours des Pays-d'en-Haut, la vie de Thomas Clarey, grugée par la perte de Louise Genest, et son territoire de chasse, jadis inexpugnable, qui se fragilise devant la progression de l'industrie du bois, cependant que Cardinal, figure toute en puissance, décède quelque temps après la mort de sa fille Adèle ?

Si l'homme des bois arrive à transcender sa propre condition dans le premier chapitre, ici il ne parvient plus à s'allier les forces de la nature. La forêt n'est plus toujours un espace privilégié pour le coureur de bois, même s'il peut le considérer comme sien. Il semble bien, après les mésaventures citées, que le *chez-soi* devienne, de plus en plus, un lieu menaçant et dangereux, et que l'altérité de l'homme des bois progressivement perde sa dimension mythique. Sa mobilité, qui constitue un élément capital de la construction de sa figure, est, d'une manière rapide et imprévue, entravée. On ne voit plus très bien comment, et à quel prix, pourra se résoudre la problématique de son salut.

CHAPITRE III

DÉCLIN DU COUREUR DE BOIS

Après un épisode antithétique, où à la valorisation du coureur de bois s'entremêlent les soucis et le désenchantement, le troisième chapitre prépare la sortie de scène du personnage Autre. La représentation de l'homme des bois se fait ici critique, voire négative. Sa façon de vivre, ses valeurs et ses choix font l'objet d'une condamnation, sinon explicite, du moins toujours présente. Certains accusent le voyageur de se dérober à son devoir premier, soit l'exploitation de la terre agricole, d'être un déserteur, à la limite, un traître. S'ajoute l'arrivée de personnages qui appartiennent à la figure du bûcheron, des épigones du coureur de bois. Ces personnages nous donnent à voir l'autre versant de la légende de l'homme des bois, se présentant comme des êtres marqués par la vulgarité, la sauvagerie et la violence. C'est ici toute l'image du coureur de bois qui s'en trouve rapetissée. Le *chez-soi* pose aussi problème pour lui, qui se trouve à la traîne de toute l'avancée technologique. L'homme des bois lâche pied devant le progrès et le territoire hérité des ancêtres lui échappe. Ne lui reste alors, pour maintenir ses pratiques d'homme de bois, que l'utopie : revivre le passé dans le présent, agrandir à nouveau les frontières et

les étendre à l'échelle du Nord ou encore chercher un Eldorado sur d'autres rives du continent américain.

3.1 *Nord-Sud* : période de crise et exil

En 1931, Léo-Paul Desrosiers publie un premier roman, *Nord-Sud*¹. Même si, à première vue, le récit s'éloigne de l'idéologie agriculturiste des années 1930, le fils aîné abandonnant la terre paternelle et renonçant à l'amour d'une jeune femme de son voisinage, attiré qu'il est par l'appel du pays sauvage, puis du rêve américain, le texte de Desrosiers se démarque tout de même de l'ensemble des ouvrages littéraires de l'époque : « *Nord-Sud* est sorti du sillon ainsi tracé, du fonds abondant et divers de notre histoire et de nos paysages² ». On peut se demander en quoi et comment le roman de Desrosiers en arrive-t-il à constituer un récit différent des autres œuvres de notre corpus ? Il apparaît assez rapidement que l'acteur principal, Vincent Douaire, est marqué par l'hésitation entre un départ pour la Californie et le travail rural à trouver. L'aventurier ne constitue pas tout à fait un personnage de l'espace nordique, même s'il a parcouru les Pays-d'en-Haut. Douaire ressemble plus à un voyageur de passage chassé du Nord par la maladie. Il se sent pourtant à l'aise dans la forêt, comme un Indien semble-t-il — le passage où il quitte Maxime Auray pour investiguer la forêt des cantons de Brandon est suffisamment éloquent sur ce point. Cependant, l'enracinement en milieu rural l'attire. Il incline au renoncement à

¹ Desrosiers, Léo-Paul, *Nord-Sud*, Montréal, Les Éditions du « Devoir », 1931, 199 p. Les références ultérieures à cet ouvrage seront indiquées dans le texte, entre parenthèses, après l'extrait cité.

² Parent, Honoré, « Préface », *Nord-Sud*, *op. cit.*, p. 7.

l'aventure par amour pour Josephte, mais, en ces temps où les emplois sont rares, il ne parvient pas à trouver un espace où s'installer, les terres à défricher ne l'attirant point. Il optera finalement pour la mobilité et partira pour la Californie³. Son départ attriste sa famille et désespère la femme qu'il délaisse. Dans ce contexte, *Nord-Sud* constitue un roman unique, un roman de la transition, puisqu'il nous offre une représentation du coureur de bois qui, sans être négative, ne peut plus être qualifiée de positive. L'auteur pose plutôt un regard critique sur le mode de vie de l'homme des bois et les valeurs qui le soutiennent, en montrant les conséquences de ses choix sur son entourage. Nous aurions donc pu lui accorder un traitement particulier, mais nous avons préféré l'inclure au chapitre troisième parce qu'il s'agit d'un roman du déchirement, dans lequel la vie du coureur de bois est problématisée tant par le contexte social et économique que par le drame intime qui se joue.

3.1.1 « La ruche est trop pleine »

Les personnages de Desrosiers abordent la question des problèmes sociaux que connaissent les vieilles paroisses du Canada français au milieu du XIX^e siècle. Pour la première fois depuis les origines, le territoire défriché connaît un trop-plein de population. Ainsi, Hyacinthe Douaire, père de Vincent et cultivateur de renom, ne peut diviser sa terre au profit de ses fils. S'il le faisait, la famille aboutirait rapidement à la ruine. D'un autre côté,

³ Sur le départ de Vincent Douaire et des Canadiens français vers le Sud, voir l'article de Lord, Michel, « Nord-Sud. Roman. », dans Gervais, Gaétan et Pichette, Jean-Pierre (dir.), *Dictionnaire des écrits de l'Ontario français : 1613-1993*, Ottawa, PUO, 2010, p. 581b.

les métiers sont tous occupés⁴. Les garçons en âge de travailler débouchent donc, d'une façon ou d'une autre, sur une impasse. « La ruche était trop pleine », affirme Desrosiers (NS, p. 54). Devant cet état de fait, la population canadienne-française envisage deux options : l'émigration vers la Nouvelle-Angleterre avec ses entreprises de filature ou l'aventure dans l'Ouest américain où, selon la rumeur publique, l'or remplirait les tamis des chercheurs. En outre, les travailleurs engagés en Californie toucheraient des salaires étonnants : « — Six piastres par jour ! s'exclamait Sinaï Clouette. Ici c'est vingt-cinq sous, et seulement lorsque que nous avons du travail » (NS, p. 51). Ces solutions ne conviennent pas au groupe de référence, à savoir les agriculteurs, les représentants de l'Église, les rentiers et les bourgeois « solennels dans des gilets bleus aux boutons dorés » qui habitent les grosses maisons de pierre du village de Berthier et de ses alentours (NS, p. 31). Il n'est pas surprenant, dans cette collectivité catholique et canadienne-française, de voir les représentants de l'ordre ancestral s'opposer à l'exode massif de la population. L'intervention du notaire Syfroid Douaire, qui « marchait, une canne à pommeau d'or à la main [et] dégageait une impression de prospérité, de bonne santé, de solidité » (NS, p. 32), et l'allocution préparée par Régis Gagnon, archiprêtre et curé, deviennent des occasions de réplique pour les leaders de la petite communauté. Le notaire conseille Hippolyte, le père de Vincent : « Tu devrais monter dans les Hauts [*sic*]. M. Armstrong m'a demandé de faire la vente des terres qu'il possède dans le canton de

⁴ Ringuet écrit : « [...] la division des terres répugne au paysan. Le père préfère en général voir ses fils puînés partir pour les terres neuves, laissant à l'aîné [quand c'est possible] la possession indivise du bien familial, plutôt que de le déchirer entre ses enfants. Aussi bien, le cadastre en longues bandes étroites rend-il impossible le parcellement (Ringuet, *Trente arpents*, Montréal, Éditions Flammarion ltée, 1991, p. 49).

Brandon. Pour quelques chelins de l'acre, Vincent, Prisque, Olivier pourraient se tailler de belles fermes dans la forêt » (NS, p. 35). L'homme d'Église, de son côté, intervient du haut de la chaire et invite les parents à faire obstacle aux initiatives de leurs enfants attirés par l'émigration : « Ne laissez pas partir vos enfants vers toutes sortes de dangers sans tenter au moins de les arrêter » (NS, p. 166). Si le sermon du curé, « administré [...] comme une dose de quinquina » (NS, p. 165), conquiert la plupart des gens stables de la population, l'option offerte en faveur du canton de Brandon ne réussit pas à persuader la jeunesse. D'abord, le lieu est difficile d'atteinte, les routes sont mauvaises et les marais dressent autant d'obstacles qui rebutent le plus valeureux des défricheurs. « Ils ont entendu parler de la Grande Baie et alors ils font la grimace », souligne le père Douaire (NS, p. 35). « La misère est inévitable. Et surtout, c'est loin, et les chemins ne sont pas bons », concède son frère Syfroid (NS, p. 36).

3.1.2 Premiers signes d'altérité chez Vincent

Vincent Douaire, dès le début du roman, est associé à des voyages menés bien au-delà du village de Berthier, dans les Pays-d'en-Haut. Depuis huit ans, il quitte sa famille et se rend dans la région des Grands Lacs où il se livre à différents travaux, dont l'aménagement de digues. Le moment du retour venu, il habite la maison paternelle et aide son père Hippolyte à la ferme. Mais l'espace qui intéresse Vincent est associé à la forêt, endroit où convergent les nomades des bois et reconnu comme lieu de prouesses. Le Nord du titre du roman représente donc l'inverse de l'espace de Berthier et de la campagne. Les hommes de bois ne ressemblent en rien aux villageois. Ils sont loin de l'aspect guindé des bourgeois rassemblés en un espace de civilisation rurale auquel les

coureurs de bois opposent plutôt des manières rudes, dans une nature sauvage où les interdits n'existent pas. Leur définition différentielle passe par l'éloignement, la distance et la mobilité.

À ces quelques traits définissant l'Autre, opératoires au plan de l'espace nordique, de la vie sauvage et du non-conformisme, se juxtapose chez Vincent, malgré son jeune âge, le statut de conteur : « Il n'avait que vingt-quatre ans, mais il avait vu beaucoup de pays. Sa mémoire débordait de souvenirs » (NS, p. 14). Régulièrement, il tenait chez lui, devant un auditoire d'amis, le récit d'expéditions vécues dans les Pays-d'en-Haut. Sa vie de coureur de bois liée au « mystère des contrées inconnues flotta[nt] autour de sa tête [...] lui donnait un sûr prestige et une assurance qui manquaient aux autres » (NS, p. 25). Il assume ainsi par sa prestance et son ascendant sur un groupe de jeunes hommes en quête d'aventures, le rôle de meneur : « Vincent, leur vrai chef, organisait tout, pensait à tout, trouvait toujours des expédients pour sortir des dangers ou des difficultés » (NS, p. 49). Il était plus grand que ses amis, sauf pour Sinaï Clouette qui « les dominait tous de sa tête régulière et douce de bon géant » (NS, p. 49). Le dimanche, à l'église, Vincent se présente dans des vêtements élégants, chaussé de ses « bottes malouines⁵ » (NS, p. 20). Le dimanche soir chez Josephte, qui tient chez elle une « cour d'amour » (NS, p. 40), Vincent se démarque des paysans lourdauds de la paroisse par son allure et sa tenue : « Il

⁵ Chaussure molle, en peau non tannée, avec une semelle qui habituellement enveloppe la jambe jusqu'au genou, pendant qu'un laçage à l'arrière permet de serrer la botte ; *botte sauvage*.

paraissait presque d'une autre essence que ces fils de paysans aux gestes moins souples engoncés dans des habits d'une étoffe rugueuse et roide » (NS, p. 41).

3.1.3 Au cœur de la famille Douaire : le nomadisme

Le fils aîné Douaire s'inscrit dans un mouvement de balancement ponctué par les arrivées et les départs. Une force obscure le pousse vers le large. C'est cette mobilité qui démarque Vincent du Même et le construit en une figure de l'Autre. Les parents de Vincent, Joseph et la campagne ne parviendront pas à le retenir, puisque Vincent est un continuateur de la sauvagerie inscrite au sein même de la famille Douaire. L'altérité dans la famille remonte au premier Douaire arrivé en Amérique. La tradition passe par le grand-père Antoine, nommé la Couette à Douaire, pour se rendre jusqu'à Vincent et ses deux plus jeunes frères occupés à la coupe du bois : « Pris que avait passé quatre hivers dans les *chantiers* de l'Outaouais, Olivier s'embauchait chaque automne pour une compagnie forestière qui poursuivait ses opérations le long du Saint-Maurice » (NS, p. 30).

Le premier Douaire à mettre les pieds en Amérique vient de France. « En quittant le régiment, il s'était établi à Berthier, alors Villemur, vers 1700 [...] » (NS, p. 92). Rapidement, ses fils deviennent des nomades des bois : ils « obtenaient des permis de congé, partaient pour faire le commerce des fourrures dans les pays d'En-Haut, et leurs descendants avaient fourni quelques unités à cette armée de *coueurs des bois* que les plus sévères ordonnances des Gouverneurs ne pouvaient retenir sur leur ferme » (NS, p. 92). Cette mobilité situe les hommes de la famille dans la marginalité, voire dans une illégalité qui, aux dires des autorités, constitue une menace à l'équilibre social de la

Nouvelle-France. Cependant « des métissages avec des races plus lourdes avaient éteint dans une certaine mesure la vivacité primitive » (NS, p. 92). La fougue des premières générations est associée, ici, au dynamisme, à l'élan vital, tandis que la sédentarité relève d'une certaine balourdise. Malgré tout, l'altérité, à l'occasion, et sans qu'on s'y attende, pointe chez un autre Douaire. Ce dernier rompt alors ses liens avec la société sédentaire et abandonne terre et bâtiments au profit de l'appel du vaste pays.

Comme dans le cas de l'ancêtre primitif des Douaire, la description du grand-père de Vincent, Antoine Douaire, sert à mettre en évidence l'allure distinctive du personnage : « Un ancien qui ne voulait pas changer, le père Antoine. Toute la paroisse l'avait surnommé la Couette à Douaire parce qu'il portait toujours sur le dos ses cheveux en nattes et liées d'une *babiche* de peau d'anguille, comme les premiers colons » (NS, p. 57). De sa coiffure rappelant les ancêtres colonisateurs, l'auteur passe aux vêtements du pays primitif qui surdéterminent tout le personnage du grand-père : « Il avait toujours un tablier de cuir attaché autour de la taille, conservait exclusivement sa faveur à l'étoffe du pays, à la flanelle rouge et ensevelissait ses mains, l'hiver, dans un gros manchon de fourrure » (NS, p. 57). Comme pour Vincent et le premier Douaire, la description physique d'Antoine ouvre la voie à la thématique du coureur de bois vigoureux. Même si les jambes de la Couette sont paralysées, et en dépit de son âge avancé, l'ancien nomade des bois conserve encore une « figure poupine, blanche et rose » (NS, p. 58), et une grande puissance distribuée dans le haut de sa personne : « Toute la partie supérieure de son corps avait conservé une force peu commune » (NS, p. 58). À coup sûr, l'énergie qui se

dégage toujours du vieillard confirme fort bien l'endurance légendaire qu'on accorde généralement à la stature de l'homme des bois.

Le fleuve, puis la forêt, ont accompagné Antoine tout au long de sa vie. De nombreux événements appartenant au passé imprègnent encore son discours. Jeune adolescent, il a vécu sur les bateaux de la compagnie Durham « qui faisaient la navette entre Montréal et Kingston sur le Saint-Laurent » (NS, p. 58). Cette initiation ardue, — « les mariniers tiraient du rivage à l'aide d'un grelin [...] ou bien encore, tout suants, se jetaient jusqu'aux aisselles [...] dans l'eau froide » (NS, p. 58) —, ne représente qu'une première étape : la mise en situation professionnelle que connaît le jeune apprenti. Plus tard, homme expérimenté, il occupera le poste d'homme de barre dans les *rabaskas*⁶ de la société pelletière du Nord-Ouest. La compagnie « transportait de Lachine au Grand Portage les marchandises de traite, par la rivière des Outaouais, la rivière des Français, les lacs Huron et Supérieur » (NS, p. 59). Mais lorsque le père et le frère aîné d'Antoine sont emportés par une épidémie de typhus, il lui faut quitter le bois et les plans d'eau du Nord pour travailler à la ferme. Le retour à l'ordre du Même est marqué par le désagrément. La contrariété et la morosité habitent le nomade et les travaux de la terre restent souvent en plan : « Mais quel ennui il avait éprouvé ! Toujours rester au même

⁶ Grand canot d'écorce d'origine amérindienne, généralement fait de pièces de bouleau, d'une trentaine de pieds (10 mètres) en longueur sur quatre et demi (1,4 mètre) en largeur, capable de contenir un équipage d'une dizaine d'hommes et de porter des charges considérables ; canot de maître. Signalé depuis 1868, le lexème *rabaska*, avec l'acception de « grande embarcation de type amérindien (dérivé du canot algonkien rapide et maniable) », est une altération d'un mot commun à l'algonkien et au cri, *athapaskaw* « herbes et roseaux ici et là ». L'embarcation a surtout servi au XIX^e siècle au transport des fourrures à partir du pays de l'*Athabaska* (frontière nord entre l'Alberta et la Saskatchewan).

endroit, travailler seul dans les champs lorsqu'on est habitué à vivre avec de gais lurons, en bande, et à toujours se déplacer, cette existence était insupportable » (NS, p. 59). La racine du nomadisme reste encore bien ancrée chez la Couette. Les moments de disjonction dans le *non-chez-soi* incitent Antoine à se réapproprier les habitudes inhérentes au nomade des bois. Il épuise alors les minces revenus des produits de l'agriculture dans des achats excentriques à l'auberge, « toutes sortes de babioles et d'habits de luxe » (NS, p. 59), comme il le faisait « autrefois au retour de ses voyages » (NS, p. 59) dans les Pays-d'en-Haut. De même, il se réapproprie, « quand les canards et les outardes s'égosillaient dans les marécages des îles, passaient au-dessus de sa tête » (NS, p. 59), les insignes du chasseur. Dans ces moments d'appel de la nature sauvage, au printemps et à l'automne, il néglige les exigences de la terre et laisse à l'abandon « les manchons de la charrue ou les harts d'engergage » au profit du fusil (NS, p. 59). Rien dans la vie à la ferme ne parvient à éclipser le plaisir du geste libre d'où, précisément, l'état de dissociation constant avec le groupe dominant. Antoine demeure entièrement assujéti à l'Autre, à l'errance dans les bois ou sur l'eau qui agissent sur lui tel un *chez-soi* bienveillant. Habitué aux sensations vives de la course aventureuse dans les bois, son corps même ne tolère plus la grande paix de la vie campagnarde.

À la ferme, l'homme trouve prétexte dans la conversation improvisée pour s'évader. Aussitôt qu'une voiture s'approche, il la stoppe, « et le pied sur le moyeu de la roue, [Antoine] n'en finissait plus de causer. Ses déplacements jouent le même rôle. Le moindre voyage chez le forgeron, le tanneur, le marchand, absorbait des journées complètes » (NS, p. 59). Alors les dettes s'accumulent et, devant la faillite imminente, « il s'était *donné* » à

son fils Hippolyte. Le contrat signé, dégagé des responsabilités de la terre, il « s'était de nouveau senti libre comme au temps de sa jeunesse ». Délivré, il se sent renaître et cède à nouveau à l'appel de la nature : « Maintenant sa conscience ne protesterait plus, il pouvait reprendre sans remords son existence vagabonde, partir pour la chasse et la pêche, flâner dans tous les coins de la paroisse » (NS, p. 60). La délivrance de l'assujettissement à la terre achève de défaire le joug de la sédentarité et il retrouve la liberté, si chère à l'homme des bois.

3.1.4 Déchirement de Vincent

Tout jeune Vincent a été initié à la vie sauvage par son grand-père. « Celui-ci l'amenait dans sa pirogue, le dressait à manier l'aviron, lui dévoilait ses secrets de pêche et de chasse, l'entretenait de ses aventures de jeunesse et de ses innombrables voyages » (NS, p. 84). Le petit-fils et le grand-père, constate Joseph, sont le miroir l'un de l'autre : une « ressemblance, peu frappante au premier abord mais si profonde, [...] existait entre le grand-père et le petit-fils » (NS, p. 84). Force est de constater qu'à plusieurs points de vue, les deux personnages forment des figures construites d'un même matériau : la constitution physique des deux hommes, leurs tempéraments, le fait qu'ils ne comptent sur personne et qu'ils font preuve de grande audace montrent bien que « tout était semblable » (NS, p. 84). De plus, « le vieil Antoine et Vincent s'entendaient à merveille ; ils se devinaient et se comprenaient. Une même passion, des habitudes, des connaissances, une habileté pareilles les rendaient semblables l'un à l'autre » (NS, p. 151). Chez ces deux personnages, se retrouve aussi le désir de se fondre à la nature sauvage.

Absent pendant des mois au profit de la vie d'homme de bois, Vincent se présente sans crier gare chez Josephte, s'installe au salon, le seul qu'il fréquentait, « avec de nouvelles aventures à raconter » (NS, p. 20). Elle était une enfant encore quand lui courait les bois, mais elle a vingt ans maintenant, et lui vingt-cinq. « Ils s'entendaient bien ; à la surface, c'était une amitié de frère et de sœur, confiante et douce » (NS, p. 20). Mais tout le monde savait qu'entre eux, il y avait plus. Au début du roman, ils visitent un moulin, cheminent dans la campagne qui les entoure, admirent la vie paisible des gens qu'ils croisent sur leur chemin. Tout suggère la douceur de la vie sédentaire. Ils échangent sur la culture des champs : « La conversation devenait aisée et familière. Ils parlaient vite tous deux. Les réminiscences se pressaient en foule sur leurs lèvres. Un peu excités, d'un bonheur confus, leur jeunesse enfin accordée semblait marcher du même pas » (NS, p. 24-25). La présence de Josephte près de lui, la redécouverte des choses du passé, le cheminement en calèche sur les routes embaumées de la campagne créent chez Vincent un état d'euphorie temporaire : « — Je ne vous fausserai pas compagnie, cette fois, Josephte » (NS, p. 25). Malgré l'attrait en faveur de la vie d'aventurier, Vincent éprouve de l'attirance pour Josephte. La pratique du nomadisme chez le protagoniste apparaît comme paralysée, même si l'ailleurs californien s'oppose en tout point à l'enracinement au canton de Brandon. La vie des champs et la fixité lénifiante, quand elles prennent les traits d'une jeune femme modèle, exercent un vif attrait chez Vincent, l'invitent au travail agricole. Par ailleurs, l'aventurier demeure attaché à sa famille. Sa mère le supplie de ne pas partir et le curé du village insiste sur l'utopie que représente un voyage vers le Sud. Mais malgré l'affection de ses proches et son attachement à la terre, le nœud d'interactions établi antérieurement avec la vie d'aventurier scelle déjà le sort de Josephte.

Plus la diégèse se développe et plus son amour envers Josephte devient source de souffrance. Elle connaît depuis longtemps ses aventures dans le pays sauvage. Elle les lui a entendues raconter nombre de fois, suffisamment pour pressentir chez Vincent l'engrenage « des luttes secrètes qui se livraient en lui, un dur combat entre l'amour qu'il avait pour elle et ce voyage lointain qui se présentait sous des couleurs brillantes » (NS, p. 105). Du reste, au cours d'un échange avec Josephte, l'artisan Abel Michon fait simplement remarquer que des jeunes hommes comme Vincent ne doivent pas savoir comment composer avec la situation actuelle : « Il n'y a rien pour eux dans la paroisse. Ils pourraient aller faire du défrichement dans les Hauts. Mais ce serait dur » (NS, p. 108). Il fait constater à Josephte que la Californie les « attire » plus et que « Vincent peut être tenté » (NS, p. 108). Les amis de Vincent, pour leur part, vont l'inciter à entreprendre le voyage avec eux. Autant d'acteurs qui laissent entrevoir de nouvelles possibilités et insistent sur la mobilité et le mouvement vers le lointain.

Les intérêts particuliers de Vincent pour la vie d'aventures ne répondent pas à ceux de la jeune femme et les valeurs du nomadisme ne peuvent que heurter les aspirations à une vie paisible sur une terre. Le destin du couple, quand on l'étend aux dimensions de la communauté paysanne et du groupe de référence, montre deux attitudes incompatibles devant la vie et l'impossibilité pour le personnage Autre de s'ancrer sur la terre. Le drame du couple s'inscrit dans une dialectique qui va de Vincent à Josephte et de Josephte à la sédentarité. Du début à la fin du récit, Vincent Douaire demeure un coureur de bois que des raisons socio-économiques éloignent du Même.

À l'automne, lors d'une excursion de pêche à l'entrée du lac Saint-Pierre, passe devant les hommes un train de bois⁷ qui descend le fleuve. Vincent est le premier à le remarquer : « Quelques brasiers mouvants apparaissaient [...] près de la rive sud du lac » et formaient « une procession lumineuse dans la nuit » (NS, p. 155). La cage transporte le théâtre des chantiers à la hauteur des souvenirs chez plusieurs des hommes. Elle autorise, pour ces hommes, la réappropriation de la vie nomade sous la forme des travaux de la coupe du bois : « La même nature, les mêmes espaces les avaient enivrés de son vin fort ; la même poésie des grandes forêts et du grand fleuve les avait grisés jusqu'aux moelles (NS, p. 157). Loin de détourner leur attention des valeurs locales, le pouvoir évocateur du train de bois ramène ces individus, qui ont connu à des degrés variables l'altérité de la forêt, à une image mythique des départs et du voyage au chantier.

Pour Vincent, le spectacle des cageux apparaît d'après les sèmes de la différence et du vagabondage : « De nouveau les chansons des sirènes de l'aventure étaient en lui déchaînées. Il écoutait l'appel des hommes qui vivent sous le ciel, errent en liberté, nomades comme des Indiens. Ainsi qu'un cheval fougueux retenu par une main trop énergique, il ne pouvait calmer le frémissement de ses nerfs et les tremblements qui lui couraient sous la peau » (NS, p. 158). L'aventurier répond à ce commandement et affiche les signes distinctifs d'une mobilité confortée par la nécessité. Dans des moments comme celui-ci, Vincent puise un pouvoir, un dynamisme extraordinaire, et trouve hors des limites

⁷ Assemblage flottant, de pièces de bois équarries, d'espars, etc., qui compose une plateforme susceptible de porter des personnes et des marchandises sur l'eau; radeau, cage.

tracées par la norme le ressort nécessaire afin d'entreprendre une vie nouvelle. Mais cette vie dans l'*ailleurs* ne va pas sans conséquences sur les membres de sa famille, qui le respectent et l'estiment, et sur Josephte. Dans la maison, les parents perdent leur ascendant devant ce fils aîné qui a tant voyagé. Son départ sème le désarroi chez les Douaire. La mère supplie, l'oncle Fiacribus intervient au nom des parents, la grand-mère Gotte pleure le départ de ses petits-fils qu'elle ne reverra probablement jamais. Josephte, pour sa part, est dévastée par ce départ longtemps redouté. La mort symbolique de Vincent entraîne douleur et désespoir dans l'entourage de l'aventurier. Certes l'aventure suscite l'intérêt de Vincent, mais le travail est aussi important pour lui et, s'appuyant sur une ligne d'un correspondant du journal *La Minerve*, il pense pouvoir en trouver : « "Tout homme qui veut travailler [...] peut trouver de l'emploi pour \$5. à \$10. par jour. " En fallait-il plus ? » (NS, p. 192-193). La famille doit se résigner devant son choix.

3.1.5 Périodes d'hésitation et départ

Comme on peut le constater, le vécu intérieur de Vincent est moins simple que celui de ses proches. Le jeune homme traverse une période de flottement entre son amour pour Josephte et un départ anticipé pour la Californie. La diégèse met en scène le déchirement qu'il éprouve entre les valeurs de la sédentarité, liée à Josephte, mais aussi à la campagne et aux travaux agricoles, et celles du nomadisme. Plus la diégèse progresse et plus on comprend que c'est par l'aventure que l'aîné de la famille Douaire pourra connaître sa juste adéquation. L'aventure et le voyage sont d'ailleurs inscrits au cœur même de son héritage familial et le passage d'un train de bois sur le fleuve, manœuvré par de hardis forestiers, le décide à mettre un point final à son dilemme : il partira. Ferme et résolu, il

n'est alors prêt à aucune concession, même si le prix à payer se trouve, d'une part, dans l'éclatement et la dispersion de la famille et, d'autre part, dans la ruine de son avenir avec la femme aimée. L'attrait exercé par le nomadisme trouve, chez lui et son grand-père Antoine, une dimension et un dynamisme qui mettent en relief l'altérité des deux hommes. Desrosiers décrit non seulement leurs prouesses, mais aussi l'âme du nomade qui s'appuie sur un inextinguible amour de liberté et d'indépendance. Mais le moment choisi par Desrosiers, pour situer l'action de son récit, correspond aussi à l'époque où les Pays-d'en-Haut commencent à perdre de leur vigueur. Le commerce du bois prend graduellement le pas sur la traite des fourrures. Par ailleurs, Vincent rentre malade du *chez-soi*, comme s'il s'agissait là d'un signe annonciateur de la fin du règne du coureur de bois en pays sauvage. Dans le contexte socio-économique du moment, le voyage qu'entreprendra Vincent, en compagnie de ses frères et de ses compagnons, s'effectuera en sens inverse, vers le Sud (la Californie). Il s'agit toujours d'une aventure, mais désormais à l'échelle d'un travail à dénicher et, dans le meilleur des cas, de pépites d'or à découvrir. Il n'empêche que c'est autour d'une utopie, de ce qui est et de ce qui pourrait être, que va se dérouler la vie d'Antoine et que cet exil en constituera l'âme, quel que doive en être son aboutissement.

3.2 *La Dalle-des-Morts* et les hommes du vent

Dans cette pièce de théâtre, Félix-Antoine Savard cherche à rendre hommage aux coureurs de bois. L'origine de l'ouvrage remonte à deux sources : ses souvenirs des nomades des bois rencontrés lorsqu'il était jeune et la collectivité canadienne-française où se développe une « sorte de conflit qui, dès les premiers temps de la Nouvelle-France, n'a

cessé d'opposer les paysans sédentaires aux découvreurs, explorateurs et coureurs de bois⁸ ». Mise sous presse en 1965, *La Dalle-des-Morts* raconte le désaccord fondamental entre les deux groupes sociaux. La dispute porte, notamment, sur ce que Maurice Lemire a appelé « l'âme d'un jeune homme⁹ ». Gildore, au sang métissé, — sa grand-mère Élodie est métisse, de même que son père José-Paul —, succombera-t-il à l'appel des grands espaces ou alors se consacrera-t-il au travail de la terre ? Les paysannes, principalement par les voix de Rachel et d'Élise, se dressent contre l'attrance qu'éprouvent les hommes envers les espaces sauvages, toujours plus lointains, au détriment de la quiétude du foyer et de la prospérité de leurs biens. Savard engage ainsi un changement majeur : la représentation du coureur de bois se modifie et n'est plus connotée positivement. Il n'est donc pas fortuit que le *chez-soi* et l'*ailleurs* donnent lieu à une opposition que structurent les valeurs des paysans, soit l'accroissement de l'agriculture, l'observance des règles de la religion catholique, le développement de la famille, nœud de l'organisation sociale, et la transmission du patrimoine à la postérité. À l'opposé, l'idéal de l'homme des bois se traduit par l'errance, la seule valeur à même d'opérer pleinement la conjonction entre l'indépendance et la mainmise sur sa vie. Le refus de se laisser emprisonner par les lois et règlements du groupe de référence, les paysans, le conduit tout droit vers l'aventure. Dans *La Dalle-des-Morts*, l'affrontement entre le groupe des paysans et la grande famille des coureurs de bois se focalise dans le défi que se lance Gildore : braver un lieu de péril, la

⁸ Savard, Félix-Antoine, *La Dalle-des-Morts*, Montréal, Fides, 1965, p. 10. Les références ultérieures à cette œuvre seront indiquées entre parenthèses dans le texte, immédiatement après l'extrait cité.

⁹ Lemire, Maurice, *Le Mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, op. cit., p. 106.

Dalle-des-Morts, à l'instar de feu son grand-père, de façon à le rejoindre par-delà le temps et la mort.

3.2.1 Des voix s'élèvent

On retrouvait déjà, dans *Menaud, maître-draveur* (1937), l'opposition de la femme à l'attrait incoercible pour le voyage vers la montagne. Dans *La Dalle-des-Morts*, l'antagonisme des femmes devient plus explicite encore et s'articule autour de la défense impérative du *chez-soi* comme élément d'identification et de vie. L'*ailleurs* ne fait que conduire l'homme vers l'inconnu. Les aventuriers partent longtemps et n'accordent pas à la terre l'attention qu'elle requiert. Dès la scène initiale, Rachel et Lia entament un dialogue qui, immédiatement, fixe le drame. Le discours de Rachel se distingue parce qu'il ne cesse d'opposer la vision d'un *chez-soi* délaissé par le mari, José-Paul, en regard des champs bien entretenus par le paysan Alphée, époux de Lia. La félicité, chez cette dernière, et le tourment de Rachel, appartiennent à une identité domocentrique, orientée selon la perspective de la succession des labours et des récoltes : « C'est la vision paysanne dans toute son exigence : fertiliser la terre et la couvrir¹⁰ ». Cet axe va à l'encontre de la mobilité comme élément définitoire du coureur de bois et de sa quête renouvelée de liberté et d'autonomie. Lié au concept du *chez-soi* qui questionne les relations entre l'individu et la collectivité, le labeur du paysan tourne autour d'un point (un pieu pour François Paradis), tandis que le voyage à travers le continent fait figure de désertion et de trahison de la terre.

¹⁰ Major, André, « La Dalle-des-Morts ou liberté maudite », *Voix et images du pays*, vol. 1, n° 1, 1970, p. 31a.

La randonnée, vue de cet angle, donne l'impression d'une course folle, simplement entreprise pour l'ivresse de courir.

Chez Rachel, le voyage vers le Nord se cristallise aussi dans la crainte. Elle ne parle que de tristesse, de pressentiment, d'inquiétude : « Cette musique, elle ne cesse de me revenir lorsque, avant de me coucher, je sors pour écouter les sombres rumeurs qui descendent des Pays-d'en-Haut ; et c'est comme une complainte de rivière et de mort qui coule en moi » (DM, p. 20) ; « Toutes ces femmes en deuil, cela fait beaucoup de noir ! Et j'ai peur ! oui, peur comme d'un avenir aussi noir qui s'avancerait devant moi » (DM, p. 20). À l'opposé, Lia exprime la joie et l'exubérance : « C'est beau, pourtant, les psaumes [...]. À côté d'un verset, c'est un autre, puis, un autre, comme si les chantres labouraient dans le champ de Dieu (DM, p. 20) ; [...] « Mais, en passant, regarde un peu notre blé » (DM, p. 21) ; « Lorsqu'on les [épis de blé] regarde au lever du soleil, on dirait qu'ils poussent à vue d'œil » (DM, p. 22). Dès l'incipit de la pièce, l'espace du *chez-soi* et de *l'ailleurs* renvoie à la dichotomie pays d'agriculture et pays du Nord. Le premier est connoté positivement, il correspond au rayonnement de Léa, à la croissance et au rendement des champs, mais, en même temps, et comme dans une image renversée, l'espace des Pays-d'en-Haut donne lieu à des états d'esprit négatifs chez Rachel qui s'articulent dans une vision du Nord conçue comme territoire funeste qui peut entraîner la mort de l'homme, et comme un espace délétère qui cause l'isolement de la femme dans son propre *chez-soi*.

3.2.2 Modification de la représentation du coureur de bois

Cette disposition contraignante pour Rachel associe la protagoniste à la claustration, tandis que la délivrance de la sédentarité prend, pour José-Paul, la forme d'une transgression spatiale dans la mesure où le voyageur se conforme à l'appel du large. Mais la transgression est également opératoire sous un autre aspect, à savoir le changement dans le regard posé sur l'altérité. Aux yeux de la société sédentaire, et plus particulièrement chez les femmes, le coureur de bois n'est pas dépeint comme un héros, un explorateur qui agrandit les limites du pays, mais en tant qu'agriculteur ne rendant pas à la terre le travail dû, en tant que fuyard au pire. Lia, pour reconforter sa sœur Rachel, lui glissera que José-Paul a révélé à Alphée qu'il entend ne plus retourner dans les Pays-d'en-Haut. Le bonheur serait-il donc à ce prix ? Rachel pourrait-elle vraiment convertir son mari à la sédentarité ? Et lui, hors de l'altérité, deviendrait-il le Même, en parfait accord avec la terre ? Sans jouer les Cassandra, Élodie la vieille métisse, prévient Rachel à propos de Gildore, fils de José-Paul : « Mais même si toi et Délie et les autres, vous réussissiez à le retenir dans vos clôtures, il deviendrait comme un corps sans âme, et sa pensée malheureuse continuerait à vaguer [*sic*] loin de vous » (DM, p. 63). Il nous semble que cette prédiction intéresse justement José-Paul. Lors de la réunion des coureurs de bois sur la grève, le métis se tient à l'écart de la joie collective. L'exclusion volontaire du fils d'Élodie renvoie possiblement à l'inquiétude qu'il ressent en regard de Gildore et du premier voyage qu'il va entreprendre. Il est aussi pertinent de penser que José-Paul semble parfaitement conscient que, loin de la vie trépidante des bois, il devra désormais se soumettre aux diktats d'un sol à gratter.

3.2.3 Le sang des Bois-Brûlés

L'ambivalence héréditaire caractérise l'altérité de José-Paul comme celle de Gildore. Elle remonte à la grand-mère métisse venue de la Rivière-Rouge. Le mélange des sangs amérindien et blanc coule dans les veines des deux hommes, comme un appel soutenu du pays sauvage. Rachel a cru, en unissant sa destinée à celle de José-Paul, pouvoir l'enraciner et le fixer à la culture du sol. Confrontée à un échec, elle se tourne vers Élodie, qu'elle a déjà traitée de Bois-Brûlés, pour la stigmatiser et lui faire jouer un rôle de bouc émissaire : « Mais moi, ce ne sont pas des morts que je vois, mais la terre d'ici, sous nos pieds, en train de mourir d'abandon. Et tous les soirs, c'est au loin, c'est vers vos tristes Pays-d'en-Haut que s'en va ma pensée de pauvre femme en peine » (DM, p. 46). Pour Rachel, c'est le métissage qui mène à la transgression et détermine les départs de José-Paul vers l'*ailleurs*. Lorsqu'elle entend à nouveau les coureurs de bois entonner leur hymne, « Rabaska ! Rabaska ! Pour les Pays-d'en-Haut. Lèvent les gars ! Lèvent ! » (DM, p. 24), Rachel avoue ne plus pouvoir supporter cette exhortation en faveur du voyage et désespère de voir son mari s'éloigner, encore une fois, du *chez-soi*.

D'autres signes renseignent sur l'héritage indien de José-Paul. Rachel dit qu'il paraît, parfois, « d'une autre race que la [s]ienne, [qu']il a toujours fini par se laisser séduire... par un étrange appel, au loin... et si fort [...] que tous ceux qui l'écoutent en sont ensorcelés » (DM, p. 25). Outre la voix de la forêt auquel répond José-Paul, l'altérité du métis s'étend à d'autres manifestations. L'homme est « obscur comme un pays sauvage » (DM, p. 25) et quand il sort d'un profond silence, c'est pour employer des mots « lointains » (DM, p. 25).

On peut rapprocher la différence, voire le non-conformisme, caractérisant José-Paul de l'altérité d'Élodie. Dans cette micro-société, où les familles catholiques et canadiennes-françaises détiennent une partie du pouvoir traditionnel, la grand-mère représente le prototype de l'altérité métisse : « [E]lle parle comme si elle voyait des choses que nous ne voyons pas, nous » (DM, p. 27) et elle s'entretient avec le grand pays sauvage, l'inverse de la terre civilisée :

Bois-Brûlés ! Sang mêlé !

Je suis vieille, mais j'ai de la mémoire encore et, comme mon vaste pays, je suis sillonnée de rivières, toute couverte de bois et de lacs. Et, par moments, je crois entendre que tout cela appelle : oui, tout, et jusqu'à la voix du moindre ruisseau de la Prairie où je suis née, par delà la Grande-Rivière.

Bois-Brûlés ! Sang mêlé !

Mais au fond de ce sang, j'ai des mots sauvages que j'entends encore, et des désirs qui marchent et qui vont bien au delà de vos clôtures (DM, p. 47).

Malgré ses liens de parenté avec Rachel, les rapports étroits qu'elle entretient avec Délie et Lia, de même que le partage de relations avec le groupe de référence, on aborde encore la métisse en tant qu'Autre. C'est peut-être justement grâce à son statut Autre qu'Élodie parvient à comprendre à la fois les hommes épris de liberté et les femmes laissées à elles-mêmes quand l'homme est parti par les chemins du Nord. Lia fait remarquer l'expérience apaisante d'Élodie. Elle rappelle « que dans le passé si nous n'avions pas eu des femmes comme elle, nous autres, les paysannes, nous ne serions pas ici » (DM, p. 29). Sur les terres bordées de clôtures, Élodie a entendu les pleurs et les gémissements des femmes, et ceux des veuves et des mères en proie à l'inquiétude. « Mais, dans la souffrance, j'ai essayé de comprendre les choses dans leur nécessité ; et pourquoi, des femmes de ce pays, sortaient, parfois, un laboureur comme ceux de la race,

parfois, aussi, une sorte d'être sauvage aux longues jambes et qui bondit hors des cadres marqués ; et souvent, si beau, cet être, et si fort et si fou de liberté que... » (DM, p. 48-49). La grandeur d'âme d'Élodie et sa longue réflexion sur les souffrances des femmes recluses dans leur *chez-soi*, se polarisent dans une phrase : « [j]e chante la Passion du Christ et de toutes les femmes » (DM, p. 138). Élodie connaît l'attente de l'homme parti à l'aventure. Elle manifeste son ouverture au Même et, en cela, s'oppose au radicalisme de Rachel et à la violence de ses propos. Folle de désespoir en apprenant le départ de Gildore pour la Dalle-des-Morts, Rachel reproche d'ailleurs à la vieille femme d'avoir encouragé le jeune homme à suivre les pistes de son grand-père et, ultimement, d'être responsable de l'intérêt que Gildore porte à la « liberté maudite » selon l'appellation d'André Major¹¹. Agressive, Rachel lui lance : « Eh bien, tu dois être heureuse, aujourd'hui ! Oui, heureuse jusqu'au fond de ton vieux sang de Bois-Brûlés ! » (DM, p. 138), « C'est ta faute ! Et ce sera ta faute... si... » (DM, p. 140). Malgré les reproches qui lui sont adressés, la sage Élodie redéfinit le rapport entre le *chez-soi* et l'*ailleurs* et se pose en tant que force conciliatrice entre l'ambition de posséder le pays et le désir de sécurité de la femme blanche :

Élodie, la grand-mère de Gildore, sans doute parce qu'elle est de « sang mêlé », accepte son destin de femme sacrifiée à la liberté de l'homme [...]. C'est qu'Élodie a compris l'appel qui vibre dans l'âme de l'homme, cet appel qui est la voix du pays. Tout au long du drame, elle jouera le rôle de médiatrice entre le monde physique de la femme et les exigences presque métaphysiques de l'homme. Ce qui ne veut pas dire qu'elle est au-dessus de

¹¹ Sur ce point, voir l'article d'André Major « La Dalle-des-Morts ou liberté maudite », *op. cit.*

tout, puisqu'en apprenant la mort de Gildore, elle meurt. Gildore représentait son propre époux, mort, lui aussi, dans cette terrible Dalle-des-Morts¹².

Sa compréhension des événements la place au-dessus de la dualité atavique entre la vision paysanne et la perception du monde sauvage par le coureur de bois. Elle développe ainsi un mode de perception nouveau à propos de la rencontre entre le Même et l'Autre, une sorte de vision vicariante à l'impasse qu'entretient l'antinomie traditionnelle : sédentarité versus nomadisme.

3.2.4 Gildore ou la poursuite d'un rêve

La scène de la grève, qui réunit les voyageurs, offre l'occasion de mesurer toute la distance qui mène au rêve de Gildore et de tous ceux qui, avant lui, ont engagé leurs efforts dans la découverte du pays. *La Dalle-des-Morts* demeure fondamentalement un récit du dépassement, celui d'un voyage risqué, vécu comme un deuil, où on pressent la catastrophe dans l'embouquement maudit. Le protagoniste est précisément un personnage de mouvement et d'exaltation travaillé par le dépassement de soi. Et pour cause ! Fouler pour la première fois un lieu participe d'un mouvement qui le relie au sacré. Baptiser, nommer un lieu, dépasse le simple geste de fixer un signe sur une pierre ou une croix, c'est proposer un acte de prise en possession et toucher à la dimension fondamentale du découvreur. Gildore confie à Délie ce qu'il ressent face à l'appel adressé aux explorateurs :

¹² *Ibid.*, p. 33b.

Je n'ai qu'à fermer les yeux et je vois des lacs et des lacs et des rivières et même la prairie sans fin où ma grand-mère est née. Et je vais dans cette vision-là en toute liberté. Et c'est comme si je devenais plus que Gildore... ou un autre Gildore... je ne sais. Un Gildore aux longs bras et aux longues jambes. Et je marche à grands pas ; je marche et marche, le désir tendu devant moi, et comme ivre d'espace ; et je cherche et cherche tant que je n'ai pas découvert ce qui n'avait pas de nom encore (DM, p. 106).

La dissociation entre le sédentarisme de la femme et l'élan du coureur de bois vers l'aventure prend la forme d'une réplique qui ne laisse aucune place à l'incertitude. Délie ne veut pas épouser un homme invisible. Lorsque Gildore lui parle le langage de l'amour, elle dit ne plus entendre que « la voix de [s]on sang, le sang des voyageurs, le sang des Bois-Brûlés » (DM, p. 112) contre lequel les bras des femmes ne peuvent rien. À cette résolution, il oppose sa soif du pays à reconnaître. Délie ne comprend pas l'originalité du sentiment de Gildore en tant que moment privilégié de l'espace à conquérir. Dans cette pièce lyrique, les voyageurs ne peuvent renoncer à l'héritage légué par leurs pères. Parmi eux, Gildore se manifeste comme le plus entreprenant : il tient à se rendre au-delà des Pays-d'en-Haut, à se lancer, tel un Hermès, dans un envol jusqu'au fleuve Columbia, à se frotter contre l'obstacle suprême qui engloutit les coureurs des bois. Sa résolution, peut-être d'ordre métaphysique, passe au-delà des considérations en faveur de la fidélité à la terre.

3.2.5 Je connais des histoires

Savard témoigne d'une époque où la figure de l'Autre, sous les traits du voyageur/découvreur, revendique l'espace du Nord comme lieu d'appartenance des Canadiens français alliés à des groupes amérindiens. Ce grand territoire, chez l'auteur, est

apparenté à l'étendue sauvage et rayonne partout dans la géographie du pays nouveau. L'intrigue mise justement sur les scènes où se manifeste une catégorie de Canadiens français et de métis, notamment José-Paul et Gildore, qui, par leurs caractéristiques distinctives « ou même par leur naissance (voire leur essence), sont plus particulièrement enclins à se lier à la forêt. Ils participent d'un flux sauvage. Leurs ancêtres n'ont-ils pas suivi les Autochtones dans la nature du Nouveau Monde ?¹³ ». Ils n'habitent pas le temps, contrairement aux femmes instituées en un groupe sédentaire que Rachel représente. Elles réclament la constitution d'un *chez-soi* reposant sur l'enracinement de l'homme et le travail des champs. Le drame est là. Des marginaux, coureurs de bois et Indiens blancs, présentent un comportement autre, basé sur la liberté et l'aventure. Ils traitent avec l'espace, explorent chaque coin caché d'un continent qui leur appartient. Comme Menaud qui défend la liberté et les forêts de sa montagne, les coureurs de bois du drame célèbrent un espace d'altérité. Sur ce sujet, André Major soutient que : « L'espace est liberté vierge, alors que la durée est nécessité. Il est normal que, peu intéressés à la culture d'une terre parfois ingrate, les hommes se laissent ensorceler par l'appel de l'inconnu¹⁴ ». Pour rendre heureuse la femme qui désire retenir l'homme, « il faudrait briser le lien qui fonde la liberté du mâle, rompre le sortilège de la nature, étouffer en lui l'appel du vent. Mais un tel homme, qui n'aurait pas fait ce voyage, qui n'aurait pas été initié à son destin, que serait-

¹³ Brisson, Geneviève, « L'Homme des bois d'Anticosti. La figure du guide de chasse et les conceptions sociales de la forêt québécoise », *op. cit.*, p. 171.

¹⁴ Major, André, « La Dalle-des-Morts ou liberté maudite », *op. cit.*, p. 31b.

il ? Une carcasse sans âme...¹⁵ ». Le monde de *La Dalle-des-Morts* est tragique. Les hommes des bois recourent à la liberté, à l'aventure, devant « les taureaux de la mort » (DDM, p. 24) dont parle Félix-Antoine Savard. L'incitation au dépassement chez le coureur de bois ne va cependant pas sans tensions. La femme n'accepte pas les départs constants de l'aventurier, à l'exception d'Élodie et de Délie, celle-ci à la toute fin seulement. Elles comprennent que l'attachement du nomade des bois dépend d'une absence de contrainte, que la femme doit approuver, « et cela malgré la mort de l'homme, victime de sa propre liberté, victime, si l'on peut dire, de la relation qu'il entretenait avec la femme. Et c'est pourquoi, chez M^{gr} Savard, la liberté est maudite. Libre, Menaud devient fou. Libres, les voyageurs de *la Dalle-des-Morts* périssent¹⁶ ». Savard peint ici un univers où le défaut de sujétion conduit à la mort.

3.3 L'envers de l'image mythique : l'univers rude du forestier dans *Ce maudit soleil*

Le récit de Marcel Godin s'inscrit au cœur même de la problématique traditionnelle de la coupe du bois. Contrairement à l'image embellie et convenue que Joseph-Charles Taché, par exemple, offre de l'homme de chantier dans *Forestiers et voyageurs*, Godin brosse plutôt le portrait brutal de la vie des bûcherons dans un camp de la Haute-Mauricie. *Ce maudit soleil*¹⁷, qui paraît en 1965, comprend, selon Jack Warwick, « des éléments qui relèvent spécifiquement de la sauvagerie ; une authenticité, une vitalité et une impétuosité

¹⁵ *Ibid.*, p. 33a.

¹⁶ *Ibid.*, p. 34a.

¹⁷ Godin, Marcel, *Ce maudit soleil*, Paris, Robert Laffont, 1965, 190 p. Les références ultérieures à cet ouvrage seront indiquées dans le texte, entre parenthèses, après l'extrait cité.

qui déclenchent, à parts égales, l'admiration et le malaise¹⁸ ». À côté de comportements agressifs et grossiers, les hommes de bois donnent aussi à voir des moments où s'expriment douleur de vivre dans les chantiers et sentiments marqués par la considération. À la cruauté des frères Boisclerc qui s'acharnent sur leur maigre cheval de trait, se compare l'altruisme de Superman, aux mêlées parmi les hommes forts, les séances de correspondance avec la parenté sous l'égide du commis, à l'ébruitement de l'état de grossesse de Johanne par Phonse, la défense hardie de sa réputation par Jack, aux mesquineries de l'entrepreneur Millette, les petites attentions du *cook*. Maurice Lemire en conclut que « sous leur crasse et leur puanteur, un reste de sentiments humains les rend malgré tout attachants, comme le montre l'intrigue¹⁹ ».

Godin peint les différentes facettes du bûcheron vers la fin des années 1940, à un moment de l'histoire où l'industrie forestière québécoise fait face à un horizon économique sombre. Ici, la menace d'une emprise sur les grands territoires boisés du Québec, par les étrangers, les grandes papetières américaines, se réalise. Les agriculteurs/bûcherons se trouvent intégrés à la machine économique d'une industrie qui les dévore. Godin déploie, pour l'occasion, la figure de l'homme des bois dans de nombreuses directions, diversifiant travaux, attitudes, postures devant la vie qui s'impose aux forestiers. On assiste à des drames chez l'homme ensauvagé, arraché aux travaux de la campagne, loin de ses

¹⁸ Warwick, Jack, *L'Appel du Nord dans la littérature canadienne-française*, op. cit., p. 10.

¹⁹ Lemire, Maurice, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, tome IV, 1984, p. 126b-127a.

proches, sans vie sexuelle. Le bûcheron de Godin se retrouve en exil dans la forêt nordique, à pratiquer un travail fastidieux, écoeuré au-delà de toute mesure de la vie qu'il mène, sans perspective d'un avenir plus complaisant.

3.3.1 *Non-chez-soi* et mers d'épinettes

Godin place moins en évidence le travail ingrat de la coupe du bois ou la beauté éventuelle des paysages, que la dégradation des conditions dans lesquelles les hommes vivent l'expérience des chantiers. Les lieux d'habitation eux-mêmes sont à rénover : « Nous venions de déboucher au-dessus d'une clairière où se libérait la rivière. Autour, quelques collines couvertes d'herbe jaunie. Ça et là, de petites épinettes. En bas de la colline, se détachaient les bâtiments de bois rond, délabrés, portes claquantes, fenêtres brisées et par endroits béantes » (MS, p. 46). Les agriculteurs/bûcherons connaissent un espace du Nord défait, à replâtrer, monotone, où s'agitent des « mers d'épinettes, des épinettes, encore des épinettes » (MS, p. 13). L'espace dépeint reflète l'idée d'un lieu qui crée l'ennui et donne envie de fuir.

Les bûcherons incarnent dans la diégèse des gens simples, des travailleurs que des conditions économiques difficiles arrachent à leurs terres. La « vérité crue²⁰ », dont Maurice Lemire parle, est celle des exilés de la terre qui s'ennuient de leur fiancée, de leur épouse et de la campagne. Le commis, comme les autres, connaît ses moments

²⁰ Lemire, Maurice, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome IV, op. cit., p. 126b.

d'abattement : « — Maudite vie. Une autre journée ! Elles pèsent toutes, dès le réveil, et m'obligent à forniquer avec l'ennui : le mien et celui des hommes. Nous sommes des épinettes parmi d'autres. Des épinettes qui mangent, dorment, pissent et pensent de temps à autre » (MS, p. 9). Plus avant dans le déroulement de l'action, à propos de Johanne, la seule femme du chantier, le commis commentera : « Mécaniquement. De temps à autre, elle regardera dehors et fera la lippe. Je lirai dans ses yeux ce que je lis dans les yeux de tous. L'ennui » (MS, p. 12). En principe, le Nord constitue le territoire de la liberté et non du travail accompli entre la barre du jour et le crépuscule. Règne au cœur de la forêt, et chez le personnel forestier, un climat « d'acidité morale » (MS, p. 9), d'amertume :

Qu'avons-nous donc à tant détester la vie morte de White River, la White River vivante, qui coule à quelques pieds de nous ? Pourquoi ne pas lutter contre cet étouffement ? Le soleil ? Le paysage est-il si lourd ? Est-ce que cette sensation d'être dans un train ne s'arrêtera jamais ?
Un train. Des rails. Le train pour Shawinigan et la Tuque peut-être. Opawika ? La Baie-James ? Des rails, des rails, des épinettes. Et notre ennui (MS, p. 12).

Ici, les gens de chantiers font face à la monotonie absurde d'une vie qui s'incarne dans la grisaille dilatée aux dimensions du Nord. Le drame qu'ils vivent forme une sorte de dialectique qui va d'eux à l'ennui et de l'ennui à des actions excessives. En effet, la micro-société qu'ils forment les mène à une hallucinante déroute, éthique, morale et identitaire, liant les représentations des bûcherons à des comportements extrêmes : le père Émile se pend, Jack, après une querelle, quitte le camp, Phonse viole Johanne, un dimanche les hommes insèrent un bâton de dynamite dans l'anus du chien de Superman pour le faire

exploser. Enserrés par l'espace et l'ennui, les hommes de chantiers vivent emmurés dans leurs lots : bêtes de somme bloquées entre deux rivières. La coexistence dans l'*ailleurs* exacerbe leur agressivité et la vie semble là-bas, dans la campagne. Les bûcherons ne ressemblent en rien au coureur de bois qui appartient au monde des départs. Partout où il se trouve, il n'est que de passage, ce qui n'est pas le cas des bûcherons qui se définiraient, chez Godin, comme des sédentaires en émigration forcée. L'espace de la forêt devient donc un lieu triste, celui de la noirceur, de l'insatisfaction, de la morosité. Dans leur prison d'épinettes, les bûcherons ne connaissent plus l'émerveillement, ni la sensation d'enchantement que procurait le Nord au coureur de bois. Chez Godin, on va au Nord comme on va à l'usine.

Le complexe relié au manque d'instruction, le goût immodéré pour l'alcool, un langage truffé de sacres et de blasphèmes, la violence et le manque d'hygiène, constituent les traits qui surdéterminent la représentation des bûcherons. L'image prosaïque qu'ils véhiculent témoigne d'un type mobile, sans être pour autant des aventuriers. Bien que le bûcheron de Godin mène une vie morne et porte les traits de la sous-culture des chantiers, il matérialise, néanmoins, un personnage du bois. Toutefois même si le Nord s'identifie dans *Ce maudit soleil* aux forêts d'épinettes, à la lumière vive du soleil et à la neige, les codes sont transposés, et « les symboles habituellement positifs, comme le soleil et la neige, ont ici une signification inversée²¹ ». On assiste à un changement radical de

²¹ *Ibid.*, p. 127b-128a.

perspective, à un bouleversement des horizons pour la collectivité formée par les bûcherons. La forêt n'est plus pour eux un terrain de valorisation donc encore moins un *chez-soi*. Il devient le territoire auquel les hommes voudraient s'arracher. Godin renouvelle aussi les signes de la définition du forestier. L'éclat des exploits qui captivait les jeunes hommes est disparu. L'auréole dont s'entouraient les hommes de chantiers a perdu tout caractère mythique. Égaré dans un espace qui semble dépasser les capacités normales de l'être humain, l'homme n'aspire plus qu'au refuge offert par d'autres horizons.

3.3.2 L'altérité du commis

Avec sa population d'agriculteurs en exil, l'espace mythique du Nord ne forme pas seulement un espace géographique, mais aussi un espace social. C'est la civilisation rurale qui forme le groupe de référence, c'est-à-dire les agriculteurs qui vont bûcher dans les chantiers l'hiver et les villageois qui ne sont pas loin et dont on sent la présence discrète dans la correspondance qui contient « les reproches, les recommandations, les potins, les cancans du village » (MS, p. 124). La conversation des bûcherons nous renseigne sur les paysans qui se vantent de leurs exploits dans le bois, « parl[ent] d'argent, d'automobiles » (MS, p. 42), se racontent les travaux de l'été, « les récoltes du foin qui avait particulièrement bien poussé » (MS, p. 42). On glisse aussi un mot sur les femmes, les enfants, la famille élargie. Le commis, en ce qui le concerne, revendique une altérité citadine et sa mise à l'écart est constante. Une multinationale de l'industrie du bois a engagé ce jeune diplômé pour tenir les livres dans un chantier de la Haute-Mauricie. Le « gamin » (MS, p. 15) ne portera d'autre nom que celui de son emploi : commis, c'est-à-dire représentant des propriétaires de la papetière auprès des bûcherons.

Le commis/narrateur entreprend son premier voyage qui le met en contact direct avec des paysans/bûcherons. Installé dans un coin du train qui le transporte vers le Nord, le commis observe les bûcherons avec qui il devra vivre. Il assiste à leur beuverie et est pris de nausée dans « l'air saturé de leur haleine putride » (MS, p. 13). Le bruit que les bûcherons mènent dans le train, leurs sacres, leurs grossièretés, contribuent à la mise à l'écart du commis. Isolé, le jeune homme devient le point de mire des voyageurs. Ils l'examinent « comme une bête curieuse » (MS, p. 14). Le commis se différencie nettement du groupe : « [c]omment pouvais-je ne pas me distinguer d'eux, vêtu d'une chemise blanche, portant cravate et mon habit du dimanche » (MS, p. 14). Même s'il ne veut pas s'associer aux valeurs des bûcherons et leur ressembler, force lui est de constater que leur mise à distance devient impossible dans le contexte général du travail au chantier. S'animant en lui, dans ce premier contact, des pointes de méfiance et de crainte.

Deux types d'hommes s'opposent : le citadin et le forestier issu du milieu rural. Pour la plupart, les bûcherons viennent des terres agricoles de la vaste région de la Mauricie et des comtés avoisinants, tandis que le commis/narrateur, à l'opposé, arrive de la ville. Il ignore tout du monde forestier comme de la campagne et se distingue encore du groupe de bûcherons par son instruction et le fait qu'il s'exprime bien : « on me prend pour un savant parce qu'ici le seul fait de savoir écrire, lire et compter autorise les hommes à vous prendre pour un *mesieu* » (MS, p. 28). Les bûcherons/campagnards ne sont pas lettrés. En revanche, les hommes des bois et de la campagne connaissent la nature, les essences d'arbres, les fleurs des bois et peuvent nommer la faune comme la flore. Lors de la marche vers le chantier, un bûcheron, près du commis, « les baptisait » (MS, p. 33) à son intention.

Le citadin découvre ainsi les plantes des bois qu'ignorent les manuels scolaires créant une première ouverture positive sur le monde de la forêt.

Le trajet est long du petit hôtel de White River jusqu'au chantier, si bien que la quarantaine de bûcherons « chargés comme des mulets » (MS, p. 36) demande à l'entrepreneur Millette, par l'intermédiaire de Superman, le porte-parole du groupe, un temps pour la pause. Devant le refus obstiné de Millette, le commis s'interpose et trouve l'audace nécessaire pour s'opposer à lui : « — C'est... dis-je... c'est vous qui menez le chantier. Moi je me mène tout seul. Mon patron, monsieur Millette, c'est la compagnie. Ça vous regarde donc pas si je m'arrête. Si vous voulez marcher avec vos hommes, allez-y. Moi, je marche plus » (p. 37-38). La réplique déclenche un éclat de rire chez Superman, l'homme d'expérience en matière de forêt. Les bûcherons enchaînent et se mettent à leur aise. Superman donne une grande tape dans le dos du commis et le félicite de son audace. Il ajoute que c'est de cette façon qu'il faut traiter avec Millette.

Il n'est certainement pas anodin que, dès les premiers moments dans le bois, le récit donne à voir un point de rencontre entre Superman et le commis. Tous deux témoignent d'une indépendance qui n'atteint pas les bûcherons/campagnards. Ceux-ci accomplissent le labeur qu'on leur commande et ne s'interrogent pas à propos des décisions prises par la compagnie ou par Millette. Comme des bêtes, ils obéissent aux ordres. Superman, comme on le verra plus tard, a exercé le métier de bûcheron toute sa vie. Il représente aux yeux des gens de bois un cas d'exception, un individu qu'il faut traiter à part. Il se trouve chez lui des caractéristiques qui le rapprochent d'ailleurs du coureur de

bois, ne serait-ce que par le contact plus étroit qu'il entretient avec la nature, son amour inconditionnel pour le travail du bois et la liberté de circuler où bon lui semble. À l'autre extrémité, le commis défend les valeurs de la compagnie. Il est l'Autre de l'autorité et du pouvoir, ce qui lui accorde des droits dont il entend profiter. Superman *jumpe*²² quelques fois par année, le deuxième occupe une position de cadre dans la hiérarchie du chantier. Deux figures emblématiques qui s'opposent dans leur rôle respectif, mais se rejoignent dans les principes du libre arbitre et de l'autonomie. Une façon pour Godin de centrer les personnages du bois et de la ville pour ainsi mieux mettre en valeur espace et identité.

L'adaptation à la vie dans le bois est ardue pour le jeune commis. Déjà, le voyage dans le train et l'arrivée à un lieu d'hébergement de campagne à White River l'avaient obligé à constater son altérité en regard des bûcherons. Ainsi, il n'avait pu se loger convenablement à l'hôtel et avait dû repousser les avances sexuelles de Phonse, le fils de Millette. Une fois dans son camp, il est pris de crainte quand, à son premier réveil, un rat, au pied de son lit, « restait là, oreilles renversées et [l]e fixait » (MS, p. 7).

En dépit des travers de la vie avec les bûcherons, l'activité bat son plein au chantier. Homme de contact et responsable des relations avec les bûcherons, le commis décide de commencer une tournée d'inspection sur les lots de coupe. Les conversations, ponctuées par leurs blasphèmes, lui apprennent les événements de leur vie, tant celle du forestier

²² Quitter le chantier sans permission.

que de l'agriculteur. Parfois, les échanges deviennent plus intimes et les questions auxquelles il répond lui montrent le manque de savoir des bûcherons. D'autres fois, il se heurte au silence hostile d'un travailleur, quand ce n'est pas aux bravades de quelques-uns. Il constate ainsi toute l'ampleur de la différence qui le sépare des bûcherons.

3.3.3 Superman et le courant hétérodoxe

Superman, pour sa part, est issu d'un univers différent du commis. Il parle « avec [un] accent hérité d'un orphelinat anglo-saxon où il avait été élevé avec d'autres bâtards » (MS p. 32). Dans l'univers des bûcherons, il ne personnifie cependant pas un nouveau venu. Superman est un des hommes des bois les plus aguerris, respectés de tous. Les hommes lui obéissent et le laissent manœuvrer à sa guise comme s'il était le chef du chantier. Il force même l'entrepreneur Millette, qui corrige violemment son fils Alphonse, à cesser de le frapper : « —Suffit, Millette, calme-toi ! cria-t-il même ignorant connaître la cause de l'incident » (MS, p. 103). On perçoit aussi sa différence par sa joie de vivre qui contraste singulièrement dans l'univers morne des bûcherons. Il « chantait à tue-tête, sans complexe, comme un gars monstrueusement heureux, ou du moins qui paraissait l'être » (MS, p. 32-33). Toujours de bonne humeur, il remplace « le cuisinier quand ce dernier [est] malade ou [doit] s'absenter, assist[e] le mesureur de bois. Il [est] partout à la fois et toujours au bon moment » (MS, p. 35). Il aime s'enivrer, mais ses exploits de buveur, il les réserve pour des équipées à l'extérieur du chantier. Il délaisse alors le travail pour se rendre à La Tuque ou à Shawinigan et tenir dans ces lieux les comportements les plus excentriques : « Outre le bordel, qui n'avait en soi rien de très original, il lui était arrivé de payer une femme qui marchait dans la rue au bras de son mari, pour qu'elle parcoure avec

lui la distance entre deux coins de rue » (MS, p. 146). Généreux, il n'oublie pas de ramener « une bonne bouteille pour les copains qui n'avaient pas bougé » (MS, p. 147).

Tous ces traits particuliers singularisent Superman, qui occupe une place à part dans le groupe des semi-nomades, sans pour autant être Autre comme le commis. Personne ne parlait du bois comme lui, « il [en] connaissait le fond, le caractère, les mystères, les plus petits détails — son amour c'était la forêt. Par cœur qu'il la connaissait. Il en parlait et en vivait, comme si c'eût été une femme » (MS, p. 34-35). Contrairement au groupe de bûcherons, il s'appuie sur la référence à la nature, considérée comme règle de vie. Espace de prédilection, la forêt constitue son *chez-soi*. La division *chez-soi / non-chez-soi* instaure et conforte d'ailleurs le clivage entre l'homme des bois entier et le forestier qui, la saison de coupe terminée, revient à son *chez-soi*. Certes le bûcheron appartient à la part mobile de la société, mais son implication n'est pas de la même nature que celle de Superman. Le super bûcheron est plus proche du coureur de bois que le semi-nomade dont l'identité s'organise autour de l'opposition agriculture/forêt ou civilisation/sauvagerie.

3.3.4 Johanne, bouleau blanc au milieu des épinettes

Dans *Ce maudit soleil*, Johanne assume un rôle dans l'espace social et y est intégrée. Elle sert de repoussoir au bûcheron et, d'une certaine façon, contribue à noircir le portrait de l'homme des bois. Johanne est la seule femme parmi le groupe d'hommes. Les hommes ont d'ailleurs baptisé un bouleau Johanne, « parce qu'il est tout seul parmi les épinettes » (MS, p. 47). Loin de toute société, elle travaille à la cuisine, mais se délasse en jouant de la guitare et se soucie de son hygiène. Le contraste avec les bûcherons est

impressionnant et souligne la teneur du milieu. La jeune femme est donc rompue à la vie en forêt parmi les bûcherons où elle semble croître « dans ce terreau, telle une fleur dans le fumier²³ ».

Dès le portage en direction du chantier, elle attire les regards du commis : « Accroupi à ses pieds, j'étais absorbé par le trait que lui faisait sa culotte trop serrée » (MS, p. 44). Johanne a déjà offert ses charmes, par choix, à plus d'un forestier. Superman s'ouvre de ce fait au commis « — Imbécile ! Tu voudrais tout de même pas être le premier ? Voyons, il y en a déjà eu d'autres, même moi. Qu'est-ce que tu penses ? » (MS, p. 95). Devant l'indignation du commis qui accuse la jeune femme d'être une putain, le super bûcheron lui fait remarquer qu'elle n'est coupable de rien et que « son père a été le premier. [Que] c'est lui le responsable » (MS, p. 95). Partenaire érotique et image d'une pureté détruite, subordonnée ainsi au mâle, Johanne ne peut aspirer à aucune autonomie. Et si sa relation avec le commis éveille en elle quelques espoirs, son espérance est vite déçue puisque le commis la rejette brutalement, interrompant ainsi la phase euphorique de Johanne. Elle doit même payer le prix de sa participation au délire charnel avec lui. Désormais enceinte, démunie, abandonnée, Johanne décide de s'avorter avec une longue fourchette de cuisine et en meurt. Millette, sur l'ordre du commis, abat le bouleau symbolique : « — Dommage ! Le seul arbre qui avait du bon sens dans ce maudit tas

²³ Lemire, Maurice, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome IV, op. cit., p. 127a.

d'épinettes » (MS, p. 189). La forêt est l'univers des hommes et la femme qui s'y aventure semble condamnée à brève échéance.

3.3.5 L'arrivée des immigrants dans les Pays-d'en-Haut

Avec l'arrivée imminente des immigrants porteurs de civilisation en territoire sauvage, *Ce maudit soleil* installe une programmation culturelle dans les Pays-d'en-Haut. Un horizon inattendu se présente au forestier. Le protagoniste de Godin va ainsi se retrouver en présence d'individus aussi instruits et vulnérables que lui. La rencontre à venir avec l'Européen provoque des transformations chez le commis. Ses ennuis personnels « non résolus y perdent incontinent leur venin, ce dont il éprouve un soulagement ambigu²⁴ ». Sur un plan plus large, la rencontre avec l'étranger marquera aussi la fin de l'époque du bûcheron antique, lui-même successeur du coureur de bois. Dérouté au cœur de la forêt d'une cruauté sauvage, l'homme des bois ambitionne-t-il de trouver une retraite hors de la forêt ?

3.4 ***L'Élan d'Amérique* : cri d'alarme chez un peuple en voie d'extinction**

« On ne saurait nier l'originalité et la nouveauté de la vision du monde d'André Langevin, écrivain du Québec²⁵ ». *L'Élan d'Amérique* en est une manifestation puissante

²⁴ Éthier-Blais, Jean, « *Ce maudit soleil*. Roman de Marcel Godin », *Le Devoir*, 3 juillet 1965, p. 10.

²⁵ Gaulin, André « La Vision du monde d'André Langevin », *Études littéraires*, vol. 6, n° 2, 1973, p. 153.

qui annonce la disparition d'un *pays* livré, mains et poings liés, à la rapine américaine²⁶. Selon André Gaulin, Langevin « y dénonce avec la dernière vigueur le génocide culturel larvé » des Québécois et « montre du doigt [leur] long assassinat confié à l'économie²⁷ ». Les parcours narratifs du sédentaire, incarné ici par Hercule, et du nomade des bois, représenté par Antoine, s'opposent encore une fois chez Langevin tant au plan des valeurs qu'à celui des rôles qu'ils jouent dans la société. Quand ils se rejoignent, c'est pour exprimer rage et défaite. Le premier vit sur une terre de roches où il n'arrive pas à subsister. Dans ce contexte, il doit se replier sur la vie citadine qu'il exècre. Le coureur de bois ne connaît pas un meilleur sort. La compagnie forestière, qui l'emploie à titre de bûcheron et guide de chasse, lui signifie son congédiement. Elle sonne le glas de son règne dans le bois. Le récit fait donc apparaître l'oppression de deux hommes réfugiés dans la nature « pour rester fidèles à un pays qui, de plus en plus, leur échappe²⁸ ».

La question nationale se trouve déjà au cœur de l'œuvre d'André Langevin. André Brochu fait remarquer que « la nouveauté du roman tient, sur le plan thématique, à une "régression", à l'exploitation d'une problématique du pays fondée elle-même sur une métaphysique de la nature²⁹ ». *L'Élan d'Amérique* donne à voir un problème existentiel profond, mais il est raccroché à des facteurs qui rejoignent la question nationale. Elle

²⁶ Langevin, André, *L'Élan d'Amérique*, Montréal, Cercle du livre de France, 1972, 239 p. Les références ultérieures à cet ouvrage seront indiquées dans le texte, entre parenthèses, après l'extrait cité.

²⁷ Gaulin, André, « La Vision du monde d'André Langevin », *op. cit.*, p. 163.

²⁸ Brochu, André, *L'Évasion tragique. Essai sur les romans d'André Langevin*, Montréal, Hurtubise HMH, 1985, p. 261.

²⁹ *Ibid.*, p. 262.

touche d'abord le sédentaire Hercule avant de se reporter sur le coureur de bois Antoine et d'annoncer sa mise à mort.

3.4.1 L'agonie annoncée pour le pays

Pendant la Crise économique, la famille d'Antoine s'installe sur une terre de colonisation au nord de Montréal. Un an après leur arrivée, le père choisit de prendre le chemin de la forêt, laissant Hercule, le frère aîné d'Antoine, seul à « *faire du pays* » (ÉA, p. 104) sur une terre rocheuse. Le défricheur/paysan y établit graduellement son *chez-soi*, tandis qu'Antoine, à la suite de la décision du père, va aussi travailler dans l'*ailleurs* des chantiers. Ainsi s'établit chez Langevin un retour à la division traditionnelle entre le milieu rural et la forêt.

Après plus de trente ans d'exercice de leur métier respectif, au début des années 1970, les deux frères se retrouvent chez Hercule. Nous voici à la croisée des destins, au moment où Langevin dresse le bilan des éléments culminants qui ont articulé la vie des deux hommes. Au total, Hercule et Antoine en arrivent à un constat d'échec : qu'on travaille la terre ou qu'on parcourt le bois, dans ce pays, on aboutit à une déconfiture. Le travail de recension qu'établit Hercule s'avère catastrophique : la terre ne rend pas, n'a jamais rien rapporté. Sans argent, comme la plupart des défricheurs/paysans, il ne lui reste qu'une solution : quitter de façon définitive l'agriculture pour retourner à la ville, un retour à la case départ et un abandon crève-cœur du *chez-soi*. L'action qui noue le parcours agricole d'Hercule prend forme dans une image symbolique forte : il cloue une dernière

planche contre la porte de sa maison. Voilà, dit-il à Antoine « le cercueil est fermé. Il n'y a plus qu'à attendre que ça pourrisse » (ÉA, p. 101).

Pour Antoine, la situation n'est guère plus reluisante. Il doit lutter contre la mort qui lui est prédite de diverses façons. Il se trouve ainsi engagé dans une entreprise imposée par le temps et l'espace. Hercule, lors de la virée à Montréal, lui sert un avertissement : « Toi aussi, Antoine, c'est fini. Tu le sais pas encore, mais l'an prochain, dans deux ans, ils vont te chasser du bois. C'est pas à toi la forêt, c'est à la Compagnie, et la Compagnie parle pas ta langue, puis un *chevreuil* comme toi, ça lui sert plus à grand-chose » (ÉA, p. 132). La compagnie, c'est la United States and Paper de Mr Peabody, un Américain riche qui, avec ses associés, règne sur la forêt, utilise les avancées des nouvelles technologies, transforme les conditions de travail dans le bois et soumet les employés à sa loi. Ce potentat constitue le groupe de référence du roman. L'état de santé d'Antoine ne satisfait d'ailleurs plus aux nouvelles règles émises par la compagnie. Le temps du fier coureur de bois, héros de toute une société, est lui aussi désormais révolu et le protagoniste apparaît comme un nomade en fin de route. Il ne lui reste plus qu'une excursion dans le bois. Avec un Indien, il servira de guide de chasse auprès d'un couple d'Américains. Hercule « prévoit, avec une extraordinaire précision, l'événement symbolique majeur du roman, la mort de l'original³⁰ », affirmant à Antoine : « T'es comme le maudit *buck* dont tu me parles tout le temps, un géant que tu dis. Eh bien, ton *buck* est fini

³⁰ *Ibid.*, p. 260.

lui aussi, mort. Il sert à rien lui non plus, et la forêt lui appartient pas. Ils vont s'amener en avion, ils vont le repérer tout de suite. Et tac-tac-tac-tac, c'est à la mitrailleuse qu'ils vont te le descendre, parce qu'il ne rapporte rien, et toi non plus. Pour avoir le droit d'exister, il faut que tu rapportes » (ÉA, p. 133).

3.4.2 La scène rurale devant le progrès social

Le coureur de bois et le paysan participent d'une opposition coiffée par l'identité rurale. Antoine, comme les agriculteurs, est Autre en regard de Mr Peabody, mais il se distingue encore des hommes de la terre par le fait qu'ils ne connaissent du bois que la vie occasionnelle des chantiers. Le frère aîné a toujours fait reproche à Antoine de ce qu'il délaissait la campagne pour se livrer à la vie libre des bois : « Tous les ans, il l'avait accueilli avec la même exclamation, qui était à la fois un mot de bienvenue et un jugement : « Tiens, voilà le *chevreuil* ! Le large sourire n'avait jamais dissimulé le désaccord profond exprimé par ce surnom » (ÉA, p. 106). Antoine peut néanmoins paraître devant le groupe des ruraux comme un homme de prestige, un représentant authentique du grand bois sauvage, à contre-pied de la soumission à la terre. L'identité du coureur de bois reste ainsi enfermée dans l'expression du nomadisme en lien direct avec l'errance et l'exercice d'une vie autre, proche de l'indianité. Certaines limitations tendront toutefois à restreindre son altérité : les règlements de la compagnie en regard de son état de santé, puis l'apparition de deux idoles des sociétés modernes, le progrès et l'avancement technologiques.

L'ambiguïté de la situation dans laquelle le coureur de bois se situe ne relève pas uniquement du droit traditionnel qu'il croit posséder sur la nature, mais du devoir qu'il se fait de la défendre. C'est cette option que l'adversaire américain s'emploie à épuiser par le biais de ses compagnies forestières. Le chemin imposé va consister à aligner le mode de fonctionnement du coureur de bois sur le mode de pensée légitimé, où le rouage technique l'emporte sur l'humain pour des soucis de rentabilité. Voilà comment l'étreinte d'une ère nouvelle reposant sur les connaissances de pointe et la présence américaine sur le territoire boisé fait figure d'oppression chez Antoine. L'ancienne lecture du monde nordique survit chez le forestier. Elle contredit la nécessité de la soumission de l'homme des bois. Le capitalisme inquisiteur ne conforte pas son indépendance individuelle, de quoi introduire des distances, voire des ruptures avec les hommes en corps avec la nature. Langevin explore les effets des impératifs liés à la subordination chez le coureur des bois du XX^e siècle : « Comme Menaud, [Antoine] pactise avec l'"ennemi", mais sa situation [est] encore plus désespérée. Ne pouvant même pas compter sur un fils spirituel comme le Lucon pour prendre la relève, il se trouve doublement dépossédé³¹ ».

Hercule présente un commentaire inquiet sur la progression de la langue de Mr Peabody : « — Tu sais Antoine, à Montréal, c'est pas croyable comme le monde parle anglais » (ÉA, p.107). Antoine reprend le mot en faisant constater à son frère que c'est la même situation dans le bois : « — C'est quasiment l'étranger, avait ajouté Hercule » (ÉA,

³¹ Ouellet, Réal, Alain Beaulieu et Mylène Tremblay, « Identité québécoise, permanence et évolution », dans Laurier Turgeon, Jocelyn Létourneau, Khadiyatoula Fall (dir.), *Les Espaces de l'identité*, op. cit., p. 79.

p. 108). Mais au-delà de la problématique de la langue, celle de l'étranger qui trouve des alliés dans la société des femmes du pays interpelle plus particulièrement Antoine. « Il craint [...] ce qu'il appelle le monde des femmes, la ville et ses modes de vie où la force brute est remplacée par les machines et où il faut de l'instruction pour réussir. Comme l'indien [*sic*], il apparaît un homme de la nature menacé par le " progrès "³² ». André Brochu va dans le même sens lorsqu'il met en évidence le fait que « [l]es femmes, dans *Menaud* comme dans *l'Élan*, vivent dans le présent, comme les envahisseurs ; et ce présent est sous le signe du confort, domestique ou urbain. Les hommes, eux, se réfugient en forêt pour rester fidèles à un pays qui, de plus en plus, leur échappe. Toute la relation, éminemment disjonctive, entre Blanche et son mari [Antoine] est fondée sur cette opposition³³ ».

Le fier séducteur est évincé par Blanche qui rejette d'emblée les valeurs du nomade des bois et le repousse vers l'espace nordique. Maligne, elle se détourne d'Antoine tout en lui en soutirant l'argent de son salaire : « Antoine, nous aurons besoin de la paye pour le petit... », et « cette paye, il allait la lui remettre en entier pendant vingt ans » (ÉA, p. 115). Blanche, par ses exigences, remet donc en cause la présence d'un homme qui aurait un droit incontestable sur son corps. « Sacré femelle, elle te possède » (ÉA, p. 113), lance le père à l'endroit de son fils : « Toi, Antoine, que j'ai élevé dans le bois comme un homme. T'as plus aucune fierté [...]. Il lui montre dans un geste de mépris l'univers du sédentaire,

³² Saint-Jacques, Denis, « L'Élan d'Amérique », *Études littéraires*, vol 6, n° 2, 1973, p. 267.

³³ Brochu, André, *L'Évasion tragique. Essai sur les romans d'André Langevin*, op. cit., p. 261.

la maison, l'étable, les champs, avant de lancer : « — Tout ça n'est pas pour toi. [...] J'ai besoin d'un bon contremaître [...] Ça prend un coureur des bois. Arrive, Antoine. Ton rôle est fini ici. Elle n'a pas besoin de toi pour faire mûrir le petit et le cueillir » (ÉA, p. 114-115). Ce renversement des valeurs domestiques par le père valide la faillite d'Antoine en tant qu'époux et homme de maison. Elle s'accompagne aussi de la reconnaissance de Blanche dans son droit à disposer d'elle-même. Derrière la sujétion de l'homme des bois se trouve la forêt sous la guidance du père. Le coureur de bois chez Langevin devient un mâle dominé et dépossédé par la compagne émancipée, qui lui signifie le refus des « effusions interdites » (ÉA, p. 118). À la mise à l'index des travaux agricoles par le père, Blanche oppose un profond dégoût envers les hommes de bois. Elle exprime ainsi la base de la féminité procréatrice. Les photos, qu'elle fait parvenir à Antoine, la montrent d'ailleurs triomphante avec un enfant reposant dans ses bras. C'est aussi en regard du renversement des rôles et de la confiscation du savoir-faire par Blanche qu'il faut comprendre la mise à l'écart du coureur de bois par la société. Il ne possède plus le pouvoir qui lui octroyait un rôle social, une sorte de mainmise sur un avenir collectif. Son agir est suspendu. Antoine appartient à la génération de coureurs de bois pourchassés comme le gibier par la nécessité technologique.

Balayé de la scène agricole, Hercule, pour sa part, est dominé par la figure de l'étranger/profiteur et se voit dans l'obligation de vivre à Montréal chez sa fille aînée. S'il ne peut s'adapter à la grande ville, en revanche, sa femme, qui symbolise la civilisation, s'acclimate facilement au milieu urbain. Son état de bien-être, comparé à l'affadissement d'Hercule, le montre bien : « [...] Marie qui connaît déjà tout le quartier, qui barbote là-

dedans, aussi à l'aise, aussi heureuse qu'un canard dans son étang [...] qui [lui] reproche de ne pas être parti dix ans plus tôt [...] » (ÉA, p. 136). Hercule, à la manière d'Antoine, n'a plus d'identité à décliner et encore moins de *chez-soi* où s'enraciner : « un innocent de sa race rejeté au rivage, comme une épave, par une vague furieuse qui, depuis vingt ans, n'en finissait pas de balayer le pays, d'en arracher les siens, même les plus forts, grands arbres ridicules, les puissantes racines tendues vers le ciel, y aspirant la mort » (ÉA, p. 137). Hercule, maître déchu d'une terre dont il revendiquait jadis la possession, est désormais, à la ville, menacé de s'engloutir dans l'anonymat. Assujetti à un état de rescapé, il vit la folie de Montréal dans le déshonneur. « Tu pourrais vivre en regardant les autres courir comme des chiens fous d'un mur de pierre à l'autre. Un vieux cheval dans un pacage déjà brouté à ras de terre, et qui s'attend de recevoir une balle d'un matin à l'autre. Tu regardes la télévision toute la journée, gêné devant les femmes [...]. Tu prends un verre de bière à la taverne, à l'heure où les hommes reviennent du travail. Et tu te dis que ça doit être un maudit péché de mener une vie pareille, que tu vas retourner sur la terre de roche [...] » (ÉA, p. 136). Antoine s'est toujours senti gêné en présence d'Hercule « parce qu'il avait toujours trôné comme une sorte de chef de tribu au milieu des siens, silencieux et sage » (ÉA, p. 105). Mais, hors de la position de commande qui lui revient, le maître de famille subit l'injonction de la femme et de l'Américain. En perte de *chez-soi*, Hercule s'échappe alors à lui-même et se perd dans l'impotence et la confusion. La disparition de l'altérité du paysan accompagne celle du nomade.

La dissociation entre Antoine, homme tout en force physique, dont la vie se passe en forêt, et la génération des techniciens et des lettrés s'est accomplie à l'ombre de

l'évolution sociale. Son développement ne constitue plus qu'une référence adoucie à la tradition sauvage. La politique du progrès, en d'autres termes, occulte l'altérité du coureur de bois. Les jeunes ne veulent plus entendre parler de ce personnage perdu dans la légende. Le bond en avant de la société prépare plutôt sa disparition en le rendant invisible, fourvoyé parmi les transformations du Québec moderne.

L'abandon d'une vie menée en forêt, les soins médicaux, l'abdication de l'identité du coureur de bois dans le tissu social, voilà les conditions auxquelles aboutit le nomade. Antoine «résist[e] avec peine à l'envie de quitter abruptement [l]e minuscule bureau où il étouff[e], où il avait permis à un jeune homme blond, pâle comme une femme, de sonder sa carcasse » (ÉA, p. 70) et de l'ébranler : « [l]l faudrait vous hospitaliser, nous permettre un examen plus approfondi » (ÉA, p. 73). La dynamique du progrès formule ainsi le décret qui porte une atteinte mortelle au nomadisme des bois. Les appuis qui structurent la spécificité de l'homme des bois, en relation avec toute la nature sauvage, s'atomisent. Que peut-il faire quand il y a divorce entre le coureur de bois et son *chez-soi* ? « Antoine vit dans un monde étranger, un monde qui n'est pas fait pour lui. Il est un personnage anachronique [...], de même qu'il est un anachronisme dans une société gérée par les femmes, les avortons et les machines³⁴ ». Même son propre fils souhaite lui en remontrer : « [S]on garçon à lui, [...] n'a pas craint, un jour, de lui enseigner que l'original, en réalité, s'appelait l'élan d'Amérique. L'élan d'Amérique ! » (ÉA, p. 239). La nation québécoise,

³⁴ *Ibid.*, p. 263.

dans sa redéfinition moderne, accorde un rôle de premier ordre aux jeunes prêts à relever de nouveaux défis. Ces derniers ignorent tout de l'histoire du coureur de bois et ne peuvent reconnaître le rôle social que celui-ci a joué. Une nouvelle société le supprime.

3.4.3 *Antoine the lone wolf*

Au niveau de la diégèse, la séquence de la chasse au grand Élan d'Amérique va commander l'action. Elle marque le moment crucial où Antoine, dans son rôle de guide, rompt définitivement avec son état de bûcheron à l'emploi de la compagnie de Mr Peabody. En plus d'appréhender la tâche sous le signe de l'asservissement, l'homme des bois ne remplit sa fonction qu'en refoulant une aversion de l'étranger qui ne cesse de prendre de l'ampleur. Sur ce point, la rencontre avec Claire Peabody dans le chalet de la compagnie ne fait qu'accélérer le drame. Elle allume une colère « dans le bleu regard d'Antoine, quelque temps après leur arrivée, en lui demandant de montrer sa main mutilée » (p. 50). Il se révèle impossible pour Antoine de ne pas se sentir à la fois diminué par l'observation de la femme et attisé par un violent désir de la posséder, là, immédiatement : « " Fendante d'Anglaise ! Maudite fendue ! " [...]. La voilà qui survient, le nez en l'air, sentant la femelle de la ville, en culotte de cheval, et le chandail plein, bon dieu ! Plein et vivant, belle, la garce ! » (ÉA, p. 64).

Mais le geste décisif que Claire pose survient au début de la partie de chasse. Elle fait feu sur un orignal de forte taille, une bête imposante et majestueuse que le guide a déjà admirée dans les bois. Le détrônement du roi de la forêt, auquel Antoine s'assimile, soulève sa colère. L'exploit cynégétique de Claire inflige une mortelle atteinte à sa nature

profonde de mâle et d'homme des bois peu enclin à laisser la femme le dominer sur son *chez-soi*. Comme pour l'Indien, son allié, le coureur de bois participe du droit de vie et de mort sur l'espace sauvage. Dans l'ordre de cette exclusivité, Claire, l'épouse de Mr Peabody, ne peut abroger l'autorité supérieure qu'Antoine s'accorde et le droit d'achever proprement le *buck* lui revient. Quand, à partir de l'avion de Mr Peabody, la rafale fauche l'animal, l'autorité du coureur de bois se trouve irrévocablement confisquée. Le titre de maître de la forêt est désormais l'apanage d'une race étrangère. En principe, le coureur de bois devrait disparaître de la même manière que l'animal, mais Antoine rebondit. Fou de rage, il réplique et atteint de deux balles de carabine le réservoir de l'avion. Malgré les conseils de l'Indien, il tranche la tête du *buck* et s'engage dans un voyage épuisant par les rivières et les chemins de forêt, constamment en état de défense contre les loups attirés par l'odeur de viande. La vie du coureur de bois et le *chez-soi* sont menacés par les armes de l'Américain. De chasseur qui traque un animal, il passe à l'état de celui qui est inquiété, de poursuivant, le coureur de bois devient gibier.

Le coup de feu involontaire de Claire Peabody blesse un orignal d'une taille extraordinaire. Le geste provoque la colère d'Antoine, coureur de bois/bûcheron, « né de la forêt, de la nuit, de la rage hurlante des loups » (ÉA, p. 26). Il fait le pari de transporter le trophée aux pieds de la jeune femme. Avec sa remarquable incursion, qui le conduit à Claire Peabody, son identité acquiert un relief de chair et de sang et un développement héroïque va s'effectuer selon deux perspectives. D'un côté, par l'accentuation de sa différence en tant qu'homme des bois, donc de son altérité en regard du couple américain et, de l'autre, par l'élévation aux yeux de Claire de son statut de simple bûcheron à celui de

maître absolu du *chez-soi* sauvage. Mais toute cette démarche exige un prix. Sa prétention à soustraire l'élan d'Amérique de la tuerie sauvage et sa ruée insensée dans la nuit avec la horde de loups voraces à ses trousses, « tout cela lui a valu l'infarctus qui en fait un paralysé redevenu l'être primitif qui ne marche ni ne parle³⁵ ». Impotent, Antoine ne peut que s'en remettre à « son vieux compagnon d'infortune, mentor et confident, l'indien [sic], être indépendant et secret aux paroles sibyllines³⁶ ». Ce dernier ramènera Antoine à la forêt. Dans cette optique, le drame du nomade des bois se résout de façon ambiguë. Chassé du *chez-soi* par l'Américain, il y retournera, mais en loques, atomisé, consacrant ainsi l'échec du coureur de bois.

Au matin, après la nuit que Claire Peabody passe avec Antoine, d'abord vigoureux, puis figé comme une statue de sel après une attaque d'apoplexie, il reviendra à l'Indien de prononcer la sanction. En parlant du *buck*, l'Indien dit à Claire : « He was a king. Made to be free and beautiful. For ten years, he lived, without knowing it, at the end of your gun. There will never be another one like him ». Et montrant Antoine : « That's a wolf. This night, Antoine was running death in front of a pack of them. Because of you. This is not your land. Go away, bad woman » (ÉA, p. 231-232). Antoine joue pour Claire le rôle d'un « agent de la Fatalité ; il est, par le mal même qu'elle lui fait involontairement et dont elle ne peut plus supporter la pensée, la cause de son suicide. Porteuse de coups, Claire

³⁵ Gaulin, André, « La Vision du monde d'André Langevin », *Études littéraires*, op. cit., p. 166.

³⁶ Ouellet, Réal, Alain Beaulieu et Mylène Tremblay, « Identité québécoise, permanence et évolution », dans Laurier Turgeon, Jocelyn Létourneau, Khadiyatoulah Fall (dir.), *Les Espaces de l'identité*, op. cit., p. 80.

tourne finalement contre elle-même son pouvoir meurtrier³⁷ ». Claire Boisvert ne rentrera pas aux États-Unis, elle choisit de se jeter du bas de l'avion. On peut croire qu'elle préfère rester sur le sol défendu par Antoine et le grand *buck*, qu'elle retourne ainsi à ses propres origines. Antoine connaît un destin de bûcheron/coureur de bois délogé de sa situation sociale initiale, une position d'Autre qui passe de la vie à l'agonie, de l'affirmation à la disparition : « Un torrieu de cercueil » (ÉA, p. 133) comme l'énonce Hercule en parlant de son propre cheminement de cultivateur relégué à la ville.

À la fin du récit, le coureur de bois est reconduit chez les Cris « non pas en triomphe comme il se l'imagine, mais comme une bille de bois [une pitoune³⁸] appartenant à la compagnie à laquelle il croit s'échapper³⁹ [*sic*] ». Et la Terre promise chez les Cris, « qu'Antoine se présente comme la réintégration de ses biens, une renaissance symbolisée par le phénix figuré sur la médaille, qu'il porte autour du cou, sera un nouvel esclavage où domine l'anglais jusque dans les comptines enseignées aux enfants et reprises par l'Indien adulte comme chanson de travail :

London Bridge is falling down, down My Fairlady.

Built it up with iron bars My Fairlady⁴⁰ » (ÉA, p. 239).

³⁷ Brochu, André, *L'Évasion tragique. Essai sur les romans d'André Langevin*, op. cit., p. 275.

³⁸ Foresterie. Bille de bois de quatre pieds (1,2 mètre).

³⁹ Chadwick, Tony et Virginia Harger-Grinling, « Frontières linguistiques, culturelles et psychologiques : *L'Élan d'Amérique* », *Études canadiennes*, Revue interdisciplinaire des études canadiennes en France, n° 39, 1995, p. 170.

⁴⁰ *Ibid.*

Chez Langevin, le coureur de bois disparaît dans une assimilation dont il ne se doute même pas.

3.5 *Un Dieu chasseur* : la vie de trappeur panthéiste et le territoire privilégié

Toute l'entreprise de Jean-Yves Soucy, dans son premier roman *Un Dieu chasseur*, pourrait se donner à lire comme un développement sur la divinisation de la nature chez le trappeur Mathieu Bouchard⁴¹. L'action du protagoniste, qui vit seul, maître de son destin sur son territoire de chasse, s'établit dans une relation harmonieuse avec la nature. Ce pays-là est sa propriété privée, comme lui-même appartient au territoire. Les demandes du trappeur ne vont pas au-delà de ses besoins élémentaires, ainsi la recherche du gibier pour se nourrir et l'habitation d'une cabane rudimentaire qui le protège des intempéries. Soucy donne aussi à lire les relations que Mathieu entretient avec ses chiens, avec l'Indien, les prostituées de Mont-Laurier et son frère Émile, occupé aux travaux de la terre paternelle, et qu'il visite entre les saisons de chasse. L'univers de Mathieu semble exister hors du temps. Il apparaît lorsque le coureur de bois arrive et cesse d'exister avec ses départs. La nature des Hautes-Laurentides qu'il habite constitue son *chez-soi*. Elle le surdétermine aussi comme coureur de bois puisqu'il en offre à peu près tous les caractères traditionnels.

⁴¹ Soucy, Jean-Yves, *Un Dieu chasseur*, Montréal, Éditions TYPO, 1997, 252 p. Les références ultérieures à cet ouvrage seront indiquées dans le texte, entre parenthèses, après l'extrait cité.

Le monde sauvage fournit à Mathieu tout ce qui lui est nécessaire à la condition que, par son savoir-faire, il sache s'en emparer. L'expérience directe de la chasse chez Jean-Yves Soucy expliquerait que la fiction qu'il présente soit des plus révélatrices de « la vie difficile et exigeante, parfois périlleuse⁴² » du nomade des bois moderne ou de ce que Réjean Beaudoin décrit comme « la dernière incarnation du mythe du coureur de bois "classique" depuis *Les Engagés du Grand Portage*⁴³ ». Pour sa part, François Ricard intitule « Le Dernier des coureurs des bois⁴⁴ » son article paru dans *Le Devoir*, en 1976. Il propose de voir chez le protagoniste, un Menaud « dont la passion patriotique a été remplacée ou absorbée par une autre passion tout aussi envahissante : la passion de la Vie, dans ce qu'elle a de primitif et de mystique, de cruel et de doux, un érotisme panthéiste qui conduit Mathieu, par exemple, à s'accoupler à une ourse qu'il vient de tuer, à féconder de sa semence l'humus de la forêt⁴⁵ ». Le trappeur fait du bois et des montagnes qui l'encerclent un objet de convoitise, de conquête et de possession intime. C'est peut-être là, note Ricard, ce qui explique son rejet de la femme.

3.5.1 Blanc et Indien réduits à des territoires quadrillés

Mathieu Bouchard pratique le piégeage et la chasse dans une forêt quadrillée, sectionnée en lots privés, sorte de terres à bois agrandies comme les sédentaires les connaissent. Son terrain jouxte celui d'un Indien et se situe à deux jours et demi en

⁴² Dorion, Gilles, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, tome VI, 1994, p. 840a.

⁴³ Beaudoin, Réjean, *Le Roman québécois*, op. cit., p. 79.

⁴⁴ Ricard, François, « Le Dernier des coureurs des bois », *Le Devoir*, 30 octobre 1976, p. 16.

⁴⁵ *Ibid.*

traîneau à chiens de Mont-Laurier. Les deux hommes se connaissent depuis une vingtaine d'années et entretiennent des relations amicales. Si Mathieu s'accommode encore de son terrain de chasse réduit, qui lui permet tout de même d'échapper à la sédentarisation, il en va tout autrement pour Philippe Saganash. La perte des grands espaces exacerbe la frustration du Cri et est vécue comme une dépossession, un nomadisme miniaturisé après une période de rayonnement, quand les frontières n'existaient pas. Autour d'une bouteille d'alcool, l'Indien fait connaître au Blanc l'insuffisance de son territoire :

Quand j'étais jeune, avec mon père, on a été à Waswanipi. Des semaines de canot, des portages qui finissaient plus. Chaque soir on couchait dans un endroit inconnu. Tout l'été on a été en canot : Mistassini, Némiscau, Neoskwekau. On n'avait pas de limites, pas de frontières. Partout on était chez nous. Mon père était déjà allé plus loin encore. Y disait qu'il avait rencontré des Montagnais, des Nascapis, des Esquimaux. Regarde-moé, je me suis fait une réserve à moé tout seul. J'trappe pas plus loin que mon territoire, à peine si j'vas des fois à la tête du lac pour poser des filets. Quand j'apprenais la vie avec mon père, on vivait toute la famille dans une tente. On se déplaçait sans cesse. Un hiver on trappait icitte, l'année d'après ailleurs. On voyageait, on suivait le gibier et le temps. Pas de limite que notre fatigue. Regarde-moé astheure ! Je vis comme un Blanc, câlice ! (DC, p. 24-25).

Soucy attribue dans le récit « tous les traits positifs de l'héroïsme, à l'homme blanc, Mathieu Bouchard, plutôt qu'au protagoniste cri, Shaganash⁴⁶ ». Par un renversement curieux, l'Indien est soutenu par le coureur de bois blanc. Cet état semble travailler Saganash dans la mesure où il cherche à transformer la situation dans laquelle il vit, à retrouver une identité d'avant le territoire de chasse réduit des Hautes-Laurentides. Il

⁴⁶ Beaudoin, Réjean, *Le Roman québécois*, op. cit., p. 79.

n'empêche que l'avancée dans la conscience de soi, comme conscience de la voie à emprunter, est un pas vers la re-possession de soi. La décision de Saganash est prise : il annonce à Mathieu qu'il partira pour le Nord retrouver les siens et entreprendre les voyages que son père accomplissait.

Mathieu hésite à le suivre. Il semble plus satisfait de son état puisqu'il a délaissé la sédentarité du travail agricole et s'est éloigné du groupe de référence et de l'univers traditionnel des ruraux. Le travail à la ferme ne l'a jamais intéressé. Très jeune, il décide de partir pour les chantiers des Hautes-Laurentides. Au moment où Thivierge qui « avait couru les bois avec le Vieux » (DC, p. 25), c'est-à-dire le grand-père de Mathieu, se présente à la maison, Mathieu s'offre à remplacer son aïeul et à l'accompagner dans sa course dans les bois, fondamentalement séduit par l'errance, la liberté, le ciel dilaté à la mesure d'un univers neuf. C'est à partir de ce moment que va se développer le processus de l'altérité chez l'adolescent. Elle prend d'abord l'allure de l'éloignement de la terre natale et agricole, comme nous l'avons vu, puis du transfert de légitimité du jeune Mathieu (sa compétence) qui va du Vieux à Thivierge. L'admission du nomadisme de l'enfant par les deux adultes ne constitue pas un faux-semblant, un simulacre, elle prend plutôt les allures de l'adoubement du coureur de bois novice et, partant, les adultes donnent leur aval à l'indépendance de Mathieu.

L'acquisition des performances indispensables au voyage vers le Nord se fait donc promptement : « J'ai appris vite. Un an après y m'appelait Mon Homme » (DC, p. 25). C'est dans cet accomplissement que se vérifie la vocation de Mathieu. Le grand-père a enseigné

tous les rudiments du bois et de la chasse à Thivierge et, par son intermédiaire, l'héritage ancestral continue de se transmettre : « Ce que je sais, je l'ai appris de ton grand-père ; je te le montre, c'est justice. Ça ne se perdra pas » (DC, p. 25). Thivierge est « mort, sans se poser de questions, sans que personne ne lui en pose » (DC, p. 22) et Mathieu a ainsi hérité du boisé qu'il occupe. Le coureur de bois maintient son règne de coureur de bois, même s'il doit accepter d'évoluer dans une forêt marquée de limites restrictives. Cela vaut toutefois mieux pour lui que la pratique de la ferme. Le coureur de bois authentique ne connaît pas de retour définitif à la terre, seul le voyage vers des territoires nouveaux le polarise. Paradoxalement, aujourd'hui, Mathieu « ne voyage quasiment plus. Juste quand [il] pren[d] un coup » (DC, p. 26) chez l'Indien qui demeure à six milles de sa cabane. Même si son nomadisme s'érode, ce fléchissement en regard de sa vie antérieure, plus proche du coureur de bois classique, n'empêche pas Mathieu d'offrir un comportement caractéristique de l'altérité propre aux fils de la forêt. Il se montre assez satisfait de son fief et prend la vie comme elle se présente, toute empreinte de liberté. Il peut encore pratiquer une vie sauvage axée sur l'indépendance. En outre, le trappeur retrouve la civilisation à sa guise, généralement lors de ses passages à Mont-Laurier. Il en profite pour vendre ses fourrures et satisfaire ses besoins sexuels auprès des prostituées de l'endroit.

3.5.2 Deux figures traditionnelles en mutation

L'altérité de Mathieu, mise en relief par la dimension spatiale de la forêt, se reflète également dans son opposition à son frère Émile, le cultivateur. Lors de la traite des vaches du matin, l'agriculteur invite le coureur de bois à demeurer plus longtemps avec lui à la campagne, un été par exemple : « [...] on aime bien ça, ma femme et moi, quand t'es

icitte » (DC, p. 75). Mathieu, en dépit du lien l'unissant à Émile, apprécie trop la vie solitaire dans le bois pour accepter l'offre du sédentaire. Le coureur de bois, par essence, tourne le dos aux valeurs traditionnelles de la vie paysanne. Rien n'est assez fort pour le faire renoncer à son autonomie : « J'aime ça moé aussi. Mais, demande-moé pas de m'installer. J'ai besoin du bois, d'la solitude » (DC, p. 75).

Émile, qui partage aussi un certain goût pour la solitude, a été le premier à s'activer à la construction du domaine familial. Cependant, la lignée d'agriculteurs disparaît chez les Bouchard. Habituellement, les garçons réfractaires au travail dans les champs empruntaient le chemin du bois, mais autour de 1930, vraisemblablement l'époque où se déroule l'action, la course dans les bois ne représente plus une option intéressante pour les jeunes hommes. Ils préfèrent la ville et le travail dans les usines. Les deux options de la scène rurale (l'agriculture et le nomadisme en forêt) sont désormais éclipsées par les attraits de la vie citadine. Émile, déconcerté par le départ de ses garçons, souligne le travail qu'il a consenti pour construire le domaine agricole des Bouchard : « J'ai bûché, essouché, fait de l'abattis, construit, épierré, labouré. C'te terre-là, c'était du sauvage, ça avait jamais connu le foin et l'avoine. Pis ça finirait avec moé ? Tout ça va retourner en friche ? J'peux pas le croire. J'aurais tout fait pour rien ? » (DC, p. 79). Le système traditionnel d'opposition entre cultivateur et coureur de bois perd de sa pertinence devant l'exode rural et les conditions meilleures de vie offertes par la ville.

Coueurs de bois et cultivateurs assistent au déplacement de toute une population en faveur la cité. Les accents de révolte d'Émile rejoignent ceux d'Hercule, le terrien de

Langevin, qui doit quitter le lopin de roches sur lequel il a travaillé pendant trente ans. On retrouve, chez l'agriculteur de Soucy, une inquiétude en regard de la disparition des fermes au profit des industries nouvelles. Il prophétise que « la lignée va se perdre » (DC, p. 79). Le Vieux disait « qu'on était une race de défricheurs », poursuit-il, « avec dans chaque portée un coureur des bois qui ouvrait le chemin aux autres » (DC, p. 79), mais pour Mathieu, les contingences de l'époque expliquent le manque d'attrait pour les terres à défricher. Pour lui, la société n'a « plus besoin de défricheurs, y a assez de terres d'ouvertes. Y en a d'abandonnées. Les jeunes prennent pas la relève » (DC, p. 80). Il attribue cet état de fait aux changements sociaux que le Québec commence à connaître. Pour Mathieu, la relève chez les aventuriers est aussi loin d'être assurée. « Dans ce cas-là, tu vas bien être le dernier Bouchard coureur de bois » (DC, p. 80), lui fait remarquer son frère. Avec ironie, Mathieu répond que ses fils à lui « sont encore dans [s]es culottes » (DC, p. 80) et qu'au total, il n'est même plus un coureur de bois, simplement un trappeur. La mort du coureur de bois est prédite par Mathieu, qui la voit dans le fait que ni l'aventure, ni l'exploration ne sont encore réalisables : « Tout a été découvert, marché, visité. Tu peux faire une semaine de canot, t'abordes, pis tu aperçois un arbre plaqué, un cairn, un poteau de *claim* » (DC, p. 80). De la sorte, le nomade avertit que la fin d'une ère est arrivée et prédit le déclin de l'homme des bois, sa disparition.

3.5.3 Marguerite, figure de l'enchantement et voix divergente

C'est par le biais de l'aventure en forêt que Mathieu se présente à Marguerite Robitaille, l'institutrice du village. La jeune femme est particulière. Elle préfère demeurer à la campagne, chez Émile et Marie-Ange, plutôt que dans le lieu du groupe de référence, le

village. Elle affirme en outre qu'elle « ne pourrai[t] pas vivre en ville » (DC, p. 76). Elle trouve Mathieu privilégié de pouvoir vivre une errance volontaire dans « la beauté des grands bois » (DC, p. 76). Toute institutrice qu'elle soit, on pressent chez elle une prédilection pour l'éloignement, vers un *ailleurs* qui s'apparenterait à l'espace de la forêt. Mathieu est ensorcelé par cette présence féminine. La musique que Marguerite donne à entendre, à la flûte, lui rappelle les bruits de la nature, du vent, les bruits de la solitude. Elle évoque les grands espaces « des forêts infinies, de la liberté totale » (DC, p. 68). Le coureur de bois, dans la quarantaine, n'a connu que sa mère comme femme et les filles de joie de Mont-Laurier. De son côté, Marguerite reste captive du regard que porte le trappeur sur elle, comme de l'impression de calme et de force qui se dégage de lui. Leur désir mutuel de liberté et de solitude fait d'eux des alliés naturels. La femme choisit de suivre Mathieu dans la forêt. Elle abandonne à la fois son emploi et un fiancé, Josime, et s'écarte par le fait même de la représentation conventionnelle de la femme assujettie. Elle s'était convaincue d'épouser Josime, sans l'aimer vraiment, simplement pour se conformer aux traditions de la société villageoise. Elle choisit d'échapper à ce choix. Dans la fuite, Marguerite passe, d'un trait, de la sédentarité résignée au nomadisme énergique, d'une image conventionnelle de la femme, on pense à Marie-Ange, à l'image audacieuse de la femme autonome. Dans l'économie globale du roman, c'est essentiellement cette résolution qui enclenche une chaîne d'événements (fuite de Marguerite et de Mathieu dans la nuit ; poursuite par Josime ; alliance entre La Fouine et Josime ; mort de La Fouine et son remplacement, au magasin général des bois, par Josime ; perte de Marguerite pour Mathieu) et met en scène les rapports entre la femme et l'homme des bois.

Marguerite et Mathieu se rejoignent comme amants et partagent un goût commun pour la nature sauvage, mais chacun obéit à un rêve, à des desseins différents, qui excluent l'autre. Le trajet de Mathieu passe par l'aventure, dont une se termine par la mort de La Fouine. En ce qui concerne « Marguerite, sans le savoir, [elle] place des obstacles sur la route de Mathieu. Elle fait un jardin, une clôture, décore la maison [...]. Elle entrave ainsi la vie de Mathieu, sa liberté. Elle étale à ce point les marques de la sédentarité qu'il fuit la cabane pour revenir au nomadisme, à la nature sauvage, à la gouvernance de la vie et de la mort des animaux pour se retrouver lui-même en tant que dieu chasseur⁴⁷ ». Dès l'entrée de Marguerite dans la cabane de Mathieu, une transformation s'amorce chez le coureur de bois, qui le conduira progressivement à fuir ce qui était jusqu'alors son domaine.

Au printemps lorsque les oies blanches s'arrêtent dans la baie, Marguerite s'inquiète de leur sort : « On ne va pas les tuer, hein Mathieu ? » (DC, p. 130). Elle assiste Fille, la chienne, qui met bas, berce les chiots et Mathieu comprend que Marguerite est prête pour la maternité : « Cette femme-là va vouloir de l'enfant bientôt. Y a une mère qui s'éveille en elle. Manquait plus que ça ! » (DC, p. 174). La présence féminine menace l'activité du coureur de bois. « Faut que je bouge. J'peux pas rester cloué en place » (DC, p. 175). Marguerite se trouve étroitement liée à la remise en question de la sauvagerie de l'homme. Par elle, la féminité s'installe au milieu des bois. L'influence civilisatrice de la femme

⁴⁷ Brautman, Davida Beth, « Jean-Yves Soucy, *Un Dieu chasseur* », *The French Review*, vol. 51, n° 5, avril 1978, p. 773-774. Traduction libre.

s'oppose à la primitivité de Mathieu et l'éloigne d'elle. Il ne parvient plus à retrouver sa place dans l'ordre que Marguerite fait régner dans son *camp*, parmi les ajouts esthétiques à ce qui n'était qu'un *camp* pour se protéger : « J'ai l'air de quoi dans cette cabane, cette maison de femme ? Un cochon dans une église ! » (DC, p. 187). Au lieu de s'en ouvrir à Marguerite, il préfère l'éviter, prendre le large, s'évader des responsabilités que la vie en couple suppose. Pour Mathieu, le parcours de la femme dans la forêt passe par une menace à son indépendance. Marguerite partage bien avec Mathieu sa passion pour la liberté des grands espaces, mais elle s'oppose catégoriquement, par exemple, à la violence que le trappeur exerce sur les animaux : « — Te prends-tu pour un dieu, pour dire : ça, ça vit ; ça, ça meurt. Tu te promènes dans le bois avec la mort dans tes mains et tu la distribues par-ci, par-là. Qui donc t'a donné ce droit ? » (DC, p. 211). C'est cette attitude que la femme s'emploie à combattre. « Tu aimes ça tuer, hein ? » (DC, p. 210). Du point de vue de Mathieu, l'homme est aussi un animal, il doit tuer pour se nourrir : « C'est toujours pour manger que je tue. Tous les animaux le font, c'est la loi de la Vie » (DC, p. 211). Mais Marguerite reste sourde à ces arguments et traite l'homme des bois de « maudit sauvage » (DC, p. 209) et d'« animal sanguinaire » (DC, p. 212). Mathieu s'éloigne alors du *chez-soi* et s'évade dans la nature. Il ne peut vivre avec la femme, que dans la mesure où elle se soumet à lui, mais dès qu'elle « manifeste ouvertement ses valeurs proprement féminines⁴⁸ », il la rejette. Par amour pour Mathieu et pour lui permettre de récupérer sa liberté, Marguerite décide donc de prendre ses effets personnels, de les

⁴⁸ Ricard, François, « Le Dernier des coureurs des bois », *Le Devoir*, *op. cit.*, p. 16.

placer dans un baluchon, et de voyager jusqu'à la cache du nord, tout près du gîte de Saganash.

3.5.4 Le *chez-soi* de Mathieu menacé

Une deuxième menace pèse sur le *chez-soi* de Mathieu. Comme pour Menaud, Thomas Clarey et Antoine, le territoire du protagoniste est mis en péril par une entreprise de coupe du bois. Après une longue réflexion au sommet des montagnes surplombant l'espace où il habite, le protagoniste marche en direction de deux hommes occupés à mesurer et à évaluer le potentiel forestier du territoire. Il apprend d'eux que les bûcherons « vont faire chantier par icitte » (DC, p. 194) et que le travail va se poursuivre pendant plusieurs années en direction du nord. La réserve du trappeur n'échappera pas à la hache des forestiers. Le progrès spoliera le *chez-soi* du coureur de bois et des trappeurs « qui vivent tout seuls, [...] comme des sauvages » (DC, p. 195). Mathieu, dans ses rêves les plus sombres, voit la forêt en flammes et une lueur sinistre apparaître dans le ciel, signes du crépuscule de la vie sauvage. L'ère du coureur de bois achève. Dans son onirisme, « Mathieu frissonne. Ces montagnes où il se promène en dieu aimant et doux, elles seront saccagées. Et lui, où ira-t-il jouer ? On ne joue pas à Dieu dans un désert de souches et d'arrachis » (DC, p. 198). L'inféodation québécoise aux intérêts des compagnies de bois fait de l'espace de la forêt un lieu d'exploitation en faveur de la civilisation. « Quelques heures plus tôt, Mathieu était un dieu, maintenant il n'est plus qu'un animal effrayé » (DC, p. 200-201) qui ne pense qu'à déguerpir : « D'abord le chantier de bûcherons, ensuite la ferme de Marguerite. C'en est trop » (DC, p. 200). Le coureur de bois doit changer d'état : ou il rejoint l'ordre du Même ou il rend son altérité encore plus explicite.

3.5.5 La disparition dans l'Absolu

Marguerite, incapable de vivre la violence qui compose l'univers de Mathieu, – elle sait qu'il a tué la Fouine –, décide de mettre fin à ses jours en se noyant dans le Grand Lac. Elle ne peut retourner auprès de Mathieu, leur vie commune ayant déjà abouti à l'opposition et au désaccord, et le retour au village ne constitue pas pour elle une option possible. Elle fait connaître à l'Indien ses intentions, en l'assurant qu'elle part « en joie et en paix » et que « ce n'est pas le désespoir qui [la] pousse » (DC, p. 223) vers « le pays infini » (DC, p. 225). Il est difficile de ne pas être frappé par les réactions de Mathieu pendant l'absence de la femme. Sans Marguerite, Mathieu ne trouve plus d'agrément à la vie en forêt : il « ne quitte plus sa cabane. Il attend. Attend le retour de la femme ou un signe d'elle. En tout cas, il est présent et elle le trouvera au poste. C'est dur cette absence de la femme. Il se surprend parfois à désirer son retour. Un vide sur l'aire, un peu comme si Marguerite avait emporté la saveur, l'odeur de la forêt. Il n'a même plus envie d'aller courir le bois » (DC, p. 216). Pourtant, l'homme a l'habitude de vivre seul, de se passer de la compagnie des autres. Incapable d'accepter la femme quand elle est près de lui, il l'attend, la cherche maintenant qu'elle est partie.

Il faut aussi noter que la disparition de Marguerite délivre Mathieu « en lui évitant une confrontation, [et] une union véritable avec la femme⁴⁹ ». Le départ final de Mathieu vers le Nord « sera, autant qu'une libération, une fuite et un recroquevillement assez

⁴⁹ *Ibid.*, p. 16.

tragiques⁵⁰ ». S'il fallait établir une morale à partir d'*Un Dieu chasseur*, elle serait forcément ambiguë. L'Indien, pour sa part, vient alléger l'accablement du chasseur. Et cela de deux façons : d'abord il lui livre le dernier message d'amour de Marguerite, puis il annonce à Mathieu la date de son départ vers le Nord. Mathieu l'assure alors qu'il va l'accompagner. Il est décidé à renoncer au territoire qui est le sien et au piégeage professionnel, à trouver un état qui soit plus près de ce qu'il a connu jadis avec Thivierge. Le voyage, ici, ressemble à un retour dans un temps passé. Les deux amis se disent que, désormais, la seule valeur qui les guidera sera le plaisir, l'évasion, le renouvellement au contact des espaces nordiques : « À nos âges, c'est assez couru le profit, on court pour le plaisir » (DC, p. 209). Rester serait subsister, mais le voyage consacre les valeurs de l'aventure. L'homme ne semble retrouver « sa divinité oubliée qu'en régressant vers l'état sauvage⁵¹ », qu'en se réfugiant dans l'utopie pourrions-nous dire.

3.6 *Les Filles de Caleb* : le couple et la vie tumultueuse du bûcheron

Le deux tomes du roman-chronique d'Arlette Cousture, *Les Filles de Caleb*⁵², paraissent en 1985 et 1986. Ils s'inscrivent dans ce que Daniel Chartier appelle l'axe de la colonisation qui détermine le Nord historique, c'est-à-dire des régions du territoire intérieur du Québec considérées jadis comme nordiques, mais qui ne le sont plus aujourd'hui. De

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ Han, Françoise, « Jean-Yves Soucy : *Un dieu chasseur* », *Europe*, N° juin-juillet 1978, p. 243.

⁵² Cousture, Arlette, *Les Filles de Caleb : Le Chant du coq, 1892-1918*, tome 1, Montréal, Édition du Club Québec Loisirs inc. et les éd. Québec/Amérique, 1985, 528 p. Les références ultérieures à cet ouvrage seront indiquées entre parenthèses dans le texte, immédiatement après l'extrait cité.

cet axe émanent, entre autres, les romans régionalistes. La Mauricie, où se situe l'action du récit, appartient à cette division⁵³. Arlette Cousture nous met en présence d'un couple bouleversé par les effets du clivage sédentaire, sous les traits d'Émilie Bordeleau, et nomade des bois, chez Ovila Pronovost. L'action se déroule entre le printemps de 1892, moment où Émilie voit la vie « du haut de ses treize ans » (FC, p. 12), et le 28 décembre 1945, date de son décès. *Le Chant du coq*, tome initial, qui nous occupera ici, est marqué par la rencontre et le mariage des deux protagonistes. La vie se déroule sous d'heureux présages jusqu'au moment où Ovila trouve du travail dans les chantiers pour assurer le bien-être de sa famille. À partir de ce moment, il devient clair qu'Ovila s'engage dans les camps de bûcherons parce qu'il préfère la vie libre en forêt, dégagé de ses devoirs d'époux et de père : « Attiré par la forêt, il est profondément miné par la perspective de s'établir et de gérer la terre familiale. Ne pouvant s'y résigner, il délaisse sans cesse la terre et sa famille, abandonnant à Émilie toute la charge du ménage⁵⁴ ». Les épisodes du récit sont alors scandés par les départs et les retours d'Ovila, sources de querelles interminables entre les conjoints. L'homme des bois trouve un emploi à Shawinigan, se fait pour un instant citadin, boit tout son saoul et accumule les dettes de jeux. Émilie décide alors de le quitter définitivement. Elle part et s'établit à Saint-Tite, pendant qu'Ovila, n'ayant de cesse de tenter l'aventure, poursuit sa vie de nomade nordique en s'engageant dans l'entreprise de colonisation abitibienne.

⁵³ Selon Daniel Chartier, le Lac Saint-Jean, l'Abitibi et le Témiscamingue font aussi partie de l'axe de la colonisation. Voir sur le sujet, Chartier, Daniel, *Problématiques de l'imaginaire du Nord*, op. cit., p. 14.

⁵⁴ Boivin, Aurélien, dir., *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides, tome VII, 2003, p. 381a.

Selon Réal Ouellet, Alain Beaulieu et Mylène Tremblay, « le drame tire [...] sa force de ce que la femme n'est plus un personnage inconsistent, sans personnalité, qui se confond avec la composante terrienne du roman ; elle occupe [plutôt] un pôle actantiel autonome⁵⁵ ». Sans négliger cette posture, sur laquelle nous reviendrons, notre analyse se concentrera, comme le veut le sujet de notre thèse, sur le personnage d'Ovila Pronovost, fils d'un cultivateur, qui se refuse au travail de la terre pour mieux pratiquer les divers métiers des hommes de la forêt. Le comportement du coureur de bois intéresse ici. Ovila boit, dilapide l'argent dont aurait besoin sa femme et accumule les dettes. Émilie élève une famille nombreuse, sans assistance aucune de son mari. Dans ces conditions, la représentation de l'homme des bois subit une dépréciation continue, dépourvue de tout apport constructif.

3.6.1 Ovila Pronovost, porteur d'altérité

Ovila Pronovost, homme de la forêt, s'avère capable d'exercer tous les métiers du bois, de bûcheron à cageux. Bien qu'on ne puisse l'insérer dans la même catégorie que le coureur de bois, il convient de reconnaître qu'il appartient bien à ce type d'hommes, différents des cultivateurs qui forment le groupe de référence, qui aspirent à vivre libre dans l'espace sauvage. Quand l'occasion se présente, il s'adonne même au piégeage du castor. Trappeur d'occasion, il montre donc, par le physique et ses dispositions au travail dans la forêt, les signes d'une appartenance à un espace lointain axé sur une valeur

⁵⁵ Ouellet, Réal, Alain Beaulieu et Mylène Tremblay, « Identité québécoise, permanence et évolution », dans Laurier Turgeon, Jocelyn Létourneau, Khadiyatoula Fall (dir.), *Les Espaces de l'identité*, op. cit., p. 76.

capitale, l'indépendance : « Celui qui vit en forêt ou la fréquente assidûment est perdu pour la société⁵⁶ ». Toujours à « gosser » un morceau de bois avec son canif — image récurrente, obsessive, qui traverse tout le roman —, Ovila possède aussi les talents de l'ouvrier attaché à la construction d'habitations, que ce soit la nouvelle maison pour ses parents ou le chalet du lac à la Perchaude en vue de sa lune de miel avec Émilie. « Le talent d'Obila, c'est un puits sans fond » (FC, p. 444). Ébéniste dans l'âme, il travaille à l'ameublement d'une institution d'enseignement et, quand son frère Téléphore demande à Ovila de lui fabriquer un comptoir de bijoutier, ce dernier se met résolument au travail. Il trouve le bois de chêne nécessaire et s'occupe de tous les détails : « Ovila n'avait pas cessé d'inventer toutes sortes de petits trucs pour faciliter le travail de son frère : petites cloisons dans les tiroirs ou orifices pour insérer les bagues. Il avait même pensé à faire des trous minuscules pour les boucles d'oreilles ». Ce qui est fait de bois intéresse Ovila. Les heures de travail ne comptent pas quand il s'agit de plier ce matériau à ses fins. Ingénieux, débrouillard, il sait tout faire de ses mains.

3.6.2 La forêt, lieu de fuite et redoutable maîtresse

Les circonstances font qu'Obila, pour rendre service à son père Dosithée et s'assurer de nourrir sa famille, doit reprendre le travail du bûcheron, ce qui ne le tente guère de prime abord : « Il avait déjà parcouru tant de chemins, travaillé sur tellement de

⁵⁶ Brisson, Geneviève, *La Capture du sauvage. Les transformations de la forêt dans l'imaginaire québécois : le cas d'Anticosti (1534-2002)*, Thèse de Doctorat, Faculté des Sciences sociales, Université Laval, Québec, 2004, p. 159-160.

chantiers, que la seule chose à laquelle il aspirait était la tranquillité de sa maison » (FC, p. 308), demeurer près de sa femme et s'activer dans son atelier. Il tenait par ailleurs à démontrer « qu'il avait changé ; [...] prouver qu'il était le fils qui pourrait prendre la relève » (FC, p. 308). Mais la forêt est une puissance qui se joue d'Ovila, continuellement tourmenté, tiraillé entre l'existence en milieu sauvage et la vie à la campagne, près d'Émilie et des enfants. L'espace nordique se manifeste partout dans son quotidien et le désir de la vie dans la nature sauvage le tenaille, parfois même à son insu : « Peut-être n'en avait-il pas encore pris conscience, mais [Émilie] le savait. Une femme sentait ces choses. Quand Ovila n'était pas dans le bois, il lui fallait travailler le bois, toucher le bois » (FC, p. 309). Cette attirance pour les grands espaces est objet d'inquiétude pour Émilie : Ovila préférerait-il le bois au détriment du foyer familial ? Le *chez-soi* de son mari ne serait-il pas la forêt ? Il semble bien que oui.

Ovila n'est pas un homme de la terre, qu'il préfère quitter en faveur de la forêt, le *chez-soi* pour lui. Il appartient plutôt à la mobilité, et est satisfait quand il peut abandonner la propriété pour se soustraire à ses obligations sociales. Il fabrique son identité à partir de l'espace du Nord plutôt que dans la condition de fermier, de fils qui succède au père sur la terre ancestrale. Le voyage l'emporte et Ovila vit sans cesse en fonction d'un prochain départ. Ce sont les fuites dans les chantiers ou chez les Indiens qui renseignent sur son altérité, qui disent comment il se réalise et de quelle manière il s'affirme. Ovila décide de partir pour de très longues périodes sans renseigner son entourage. Rarement donne-t-il de ses nouvelles et ses arrivées se font souvent dans la surprise. Réal Ouellet dit de lui : « comme le Survenant il arrive en coup de vent, s'enfuit sans prévenir, n'est jamais là

quand un coup dur frappe⁵⁷ ». La parole d'Émilie va dans ce sens : « On dirait, Ovila, qu'à chaque fois que j'ai besoin de toi, tu es pas là. Tu te sauves. Ben là, c'est moi qui va faire comme si tu avais pas de problèmes. J'ai assez de deux bébés. J'ai pas envie de te torcher » (FC, p. 360). À chaque départ, Émilie grimace, « sa grande rivale, la forêt [vient] de gagner une bataille » (FC, p. 310). Un nomade ne quitte pas seulement pour le simple plaisir de partir au loin, mais aussi pour retrouver l'espace de l'indépendance et de l'imprévu.

3.6.3 Le cri de la sauvagerie

Le voyage d'Ovila trace un itinéraire qui va dans le sens du coureur de bois et son appartenance au monde sauvage n'échappe pas à Émilie. Dès les premiers moments de leur fréquentation, elle remarque, lors d'une promenade près de la maison familiale, l'aisance d'Ovila lorsqu'il se déplace en forêt. Il possède l'assurance de l'Amérindien :

Émilie et Ovila s'enfoncèrent dans le bois, elle derrière lui qui prenait un soin méticuleux à empêcher les branches de la fouetter au visage. Émilie souriait de la facilité avec laquelle il se frayait un passage à travers les sentiers encombrés de branches et de feuillages. Ovila est vraiment un homme de bois, pensa-t-elle. Elle avait l'impression qu'il était un arbre mobile tant il s'amalgamait avec cette nature échevelée. Elle trouva irrésistible cet homme aux épaules droites comme des piquets de clôtures, aux mains puissantes, aux pommettes saillantes et au nez aquilin qui, malgré le bleu des yeux, trahissait un mystérieux apport de sang indien (FC, p. 155-156).

⁵⁷ Ouellet, Réal, Alain Beaulieu et Mylène Tremblay, « Identité québécoise, permanence et évolution », dans Laurier Turgeon, Jocelyn Létourneau, Khadiyatoulah Fall (dir.), *Les Espaces de l'identité*, op. cit., p. 76.

Ovila représente, dans un atelier ou au creux du bois, le loup solitaire qui se tient en marge de la meute. L'homme est secret et imprévisible. Sensible à l'extrême, il se montre vulnérable puis, à la moindre contrariété, il éclate et émigre dans le bois. Les références à un univers de liberté lient le protagoniste masculin à une altérité qui s'apparente à celle de l'Indien. Sa nature profondément sauvage confère une couleur particulière à ce qu'il pense, ce qu'il dit et ce qu'il vit. Son rapprochement de l'Amérindien lui fabrique une spécificité, une façon d'envisager la vie éminemment différente de celle du groupe de référence.

Se trouve, au fond, une grande mélancolie chez lui quand le voyage se termine. C'est le sentiment du mouvement qui s'éteint. Alors la soif lui vient, comme un appel, pour échapper à une mort symbolique. Il s'enivre, il se bat à l'hôtel, se dispute avec Émilie et abandonne ses enfants. Mais une force plus grande que lui le pousse à marcher sur sa propre route, celle qui mène à son véritable *chez-soi*, espace où il se permet tout. Déchiré entre son amour pour Émilie et le Nord, le protagoniste reste tout de même un homme polarisé par les grands espaces. On pense, évidemment, à des comportements comme l'errance, la mobilité vécue, à des espaces déployés à l'infini, à la nordicité, autant de signes d'une altérité qui se fait. Toute son altérité réside justement dans le plaisir qu'il éprouve à prendre le large, à ne pas céder aux compromis, de constamment vouloir aller plus loin, comme Gildore.

3.6.4 La relation avec les Indiens

Dans un espace aussi vaste et sauvage que la Haute-Mauricie, la reconnaissance de la figure de l'Indien, même si de façon diffuse chez Arlette Cousture, se manifeste dans

une simili relation de complicité avec Ovila. Mais l'influence de l'Indien sur Ovila n'est jamais une expérience transformatrice. Il ne se hisse jamais à la hauteur d'un coureur de bois authentique, un Nicolas Perrot, un François Paradis, un Cardinal. Le protagoniste demeure, devant l'Indien, un personnage des bois à caractère cosmétique, un visiteur de passage, pour quelques jours tout au plus.

Ovila ramène de son voyage en monde autochtone des insignes à portée touristique, des cadeaux pour les enfants : « Ça, madame, c'est une p'tite catin pour Rose. Comme vous le remarquez, c'est fait par les Indiens. Ça, c'est un p'tit jeu de bois pour Marie-Ange. Ça aussi c'est fait par les Indiens. Ça c'est un hochet pour le p'tit. Quand on le brasse, ça fait du bruit parce que les Indiens ont mis des graines de blé dedans » (FC, p. 398). Et comme pour associer Émilie à la différence que représente la forêt, il lui remet « une magnifique robe indienne, toute de peaux cousues et liées par de fins lacets » (FC, p. 399). La robe conçue par les Amérindiens lui plaît et son ravissement devant le vêtement nous donne le sentiment qu'elle n'est pas indifférente à l'association avec l'environnement indien et, par extension, à la forêt. Le dernier cadeau d'Ovila est une *nagane*, un porte-bébé que les Indiennes portent sur leur dos. Mais déjà Émilie se servait de la méthode des mères amérindiennes pour transporter leur progéniture : « On a pensé la même chose, Ovila. Depuis que le p'tit est né, je le porte attaché sur moi, avec un châle » (FC, p. 399). Le harnais des Indiennes servant à porter contre soi, sur le ventre ou dans le dos, un enfant n'est guère d'usage chez les villageoises de Saint-Tite et de Saint-Stanislas. Ce trait corrélé aux coutumes indiennes rappelle la différence d'Émilie, évidemment moins marquée que celle d'Ovila, en regard des agriculteurs de son

voisinage. Le couple se trouve ainsi réuni dans un rapport ambigu avec l'espace nordique et l'altérité radicale des Amérindiens.

Le camp en bois rond, construit en pleine forêt par Ovila, se cristallise en un lieu de bonheur, espace de pureté, à l'écart du cadre de référence, bref un paradis pour le couple. D'ailleurs, quand la vie extérieure se présente, c'est sous forme de présage et de rupture de la joie naturelle. Ainsi en est-il de Lazare qui vient avertir les amoureux de la mort imminente de la petite Charlotte. La nouvelle brise la complicité avec le bois qu'on peut voir dans le fait que les deux protagonistes préfèrent cet espace aux travaux de la ferme. Émilie répond d'ailleurs à Dosithée Pronovost, qui se désole du peu d'attrait qu'éprouve son fils Ovila pour la terre, « qu'elle-même ne raffole pas des travaux de la ferme, ce qui l'avait aidée à opter pour l'enseignement » (FC, p. 115). Ils se rejoignent donc dans le peu d'intérêt qu'ils manifestent pour la terre et par leur affection commune pour la forêt, milieu de ressourcement et, par extension, *chez-soi* des habitants d'origine, les Amérindiens. Sur ce terrain de liberté se trouve le vrai bonheur de vivre. Le contact avec le monde amérindien est bien présent dans *Les Filles de Caleb*, même si irrégulier. Il ajoute de la couleur locale à la diégèse, bien entendu, mais accentue, par effet de rapprochement, l'altérité du jeune homme.

3.6.5 Le sabotage du couple

Arlette Cousture présente Ovila Pronovost comme un bel homme, grand, séduisant et habile artisan du bois. Il se place d'emblée dans la filiation du coureur de bois et des survenants. Émilie, pour sa part, forme un personnage fort, une jeune femme résolue qui

ne recule pas devant les défis (l'autorité du père, l'enseignement, un mari irresponsable, etc.). Le couple Ovila/Émilie connaît des heures heureuses jusqu'au moment où l'altérité d'Ovila se manifeste de façon plus insistante et plus déviante. L'enchaînement des départs pour les chantiers, ponctués de retours en catastrophe, de grossesses en naissances annuelles, alourdit la vie d'Émilie, dans la mesure où la mobilité du forestier dégénère régulièrement en épisodes de soûlerie. Le roman tire d'ailleurs largement parti de la thématique de la dégradation, où l'élú d'Émilie, plutôt que d'apporter aisance à sa famille, remet en question les devoirs qu'il doit à sa femme et à ses enfants. Le schéma dont la diégèse fait le procès est ainsi basé sur les étapes qui mènent à l'exclusion de l'élú/Autre par la femme. Ovila et Émilie forment un couple uni par les liens du mariage et composent les deux faces d'un même être. La destruction d'un côté ne peut mener qu'à la destruction de l'autre. Le nomadisme du bûcheron exécute cette œuvre de sabotage du couple. La puissance de l'altérité continue de porter Ovila aux quatre coins de l'espace nordique mauricien. Aux moments de liberté dans les bois succèdent des parcours abyssaux dans l'alcool, puis des moments de lumière où Ovila charme Émilie. Quand les propriétés de l'homme de vent laissent place au magnétisme de sa personne, l'espoir de rédemption renaît. Toutefois, le schéma narratif se répète et le nomadisme qui l'identifie l'emporte. La déchéance d'Ovila devient insupportable. À Shawinigan, des hommes le poursuivent pour reprendre l'argent qu'il leur doit. Émilie conjure le sort et, *in extremis*, prend la décision de fuir la ville avec ses neuf enfants. La séquence manquement/adaptation/rédemption, devient contestable au sein même du texte puisque le forestier Ovila Pronovost représente l'être en fuite devant ses responsabilités. La transformation qu'il promet ne se réalise pas et la sanction négative du récit est prononcée par Émilie : elle choisit la rupture définitive

qui, paradoxalement, présente la figure de la résurrection de la femme prenant en main son destin. Plus encore, la protagoniste, qui meurt à Montréal, a pris les précautions nécessaires pour qu'on inscrive son nom de jeune fille sur sa pierre tombale. Le roman s'achève sur une scène où Ovila murmure, tout en pleurant sur son échec, un « [j]e t'aime » (FC, 2, p. 785) final à l'endroit de son épouse. Puis, il regarde le train emporter en direction de Saint-Stanislas le corps d'Émilie. Ovila met ainsi en brèche l'imagerie voulant que la régénération de l'individu se fasse par l'évasion dans la forêt ou dans la sauvagerie.

Conclusion

La représentation du coureur de bois, au terme de ce chapitre, témoigne d'une attitude critique, voire négative, à l'égard du personnage. Seule exception : *Nord-Sud*, dans lequel le regard critique ne paraît guère. Cette œuvre se présente comme un roman de la transition, où Desrosiers dépeint les hésitations de Vincent Douaire, jusqu'à son choix en faveur de la vie nomade, faisant au passage des victimes, notamment Josephite, la promise. Si elle demeure muette devant le malheur qui s'abat sur elle, ce ne sera pas l'affaire des autres femmes présentes dans les œuvres retenues dans ce chapitre. En fait, la réprobation, qui va jusqu'à la condamnation, en ce qui concerne le nomade des bois vient principalement de la femme. Aux reproches de Rachel, porte-parole des délaissées de *La Dalle-des-Morts*, répond avec éloquence la rage d'Émilie Bordeleau des *Filles de Caleb*. Cette dernière rompt d'ailleurs son union avec l'homme des bois, dont les frasques et l'irresponsabilité sont notoires. Seules devant leurs champs négligés ou parmi une famille à élever, les femmes stigmatisent la cause de leurs maux. Le Nord rend leur vie noire d'accidents et de décès chez Savard, de fuites et de promesses ignorées chez

Cousture. Ce tableau ne serait toutefois pas complet sans Blanche, qui, dans *L'Élan d'Amérique*, s'empresse de se délivrer du bûcheron Antoine en le reléguant à la forêt, ou encore Marguerite, héroïne du roman *Un Dieu chasseur*, dont la protestation à l'égard du trappeur Mathieu prend la forme tragique du suicide. On peut aussi constater les conséquences de la conduite des hommes de bois chez Johanne, qui doit subir les assauts des bûcherons et du commis avant de se donner la mort à la fin de *Ce maudit soleil*. Comme on peut le constater, la femme est tolérée dans le *chez-soi* en tant qu'objet de satisfactions sexuelles, mais elle ne parvient pas à occuper l'espace de l'homme, à agrandir son univers. La forêt est un lieu qui se déploie au masculin, lieu de rudesse qui ne donne à la civilisation qu'un permis de séjour, sans plus. Si la femme force l'entrée des lieux, ce sera à son détriment.

La représentation du coureur de bois, désormais connotée négativement, mène au gouffre après les cimes atteintes par des personnages comme Nicolas Perrot ou encore par les engagés qui, après la peine, connaissaient la joie de l'exploit légendaire. L'homme des bois ne profite d'ailleurs plus autant de la forêt. Au contraire, il s'y s'ennuie ou y boit tout son soûl, comme le fait Ovila Pronovost. Les valeurs qui l'ont construit disparaissent et ses représentations sont soumises à un régime de métamorphoses et de nouveaux thèmes avec lesquels il ne peut composer : l'avenir du pays, l'assimilation de la race, la disparition de la vie sauvage, le progrès, les technologies avancées, les modifications des règles par le gestionnaire américain, la contestation du *chez-soi*, les mers d'épinettes à supporter. Dégénérescence de l'homme des bois et de son mode de vie autre, perte

graduelle du *chez-soi* et de l'union avec la nature marquent le dernier épisode du coureur de bois.

CONCLUSION

Nous aimerions, en fin de parcours, nous interroger sur les traits dominants qui permettent, par recoupements et regroupements, de former les différents types de représentations de l'homme des bois et de ses épigones rencontrés dans la littérature canadienne-française et québécoise. Nous le ferons en utilisant les deux concepts qui nous guidé tout au long de notre recherche : l'altérité et le *chez-soi*.

La caractéristique première du coureur de bois réside dans le fait qu'il habite l'espace de la forêt, à l'écart du groupe de référence qui fonde la norme et détermine les valeurs à protéger. L'adjectif *sauvage*, bien présent dans les ouvrages des chercheurs, surdétermine d'ailleurs la figure des protagonistes de notre corpus. Ainsi, la nature et la *sauvagerie* deviennent des composantes indispensables de la définition du coureur de bois. Du latin classique *silvaticus*, « fait pour la forêt », l'épithète dérive de *silva* « forêt, bois¹ ». C'est donc dans un jeu constant de contrastes et d'oppositions entre le lieu non défriché de la forêt (*silva*) et celui de civilisation que se réalise la dynamique qui sépare l'homme des bois de la société villageoise et agricole, de la ville, ou de tout autre groupe

¹ Rey, Alain (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, op. cit., tome PR-Z, p. 3399b.

qui ne réside pas en territoire sauvage. Le personnage Autre des bois prend ainsi sa source dans la sauvagerie et la distanciation. En regard de notre corpus, il nous faut toutefois établir quelques nuances. Deux romans font exception à nos remarques générales : dans *Ce maudit soleil* de Marcel Godin, les agriculteurs/forestiers prescrivent les règles et forment le groupe de référence. Le jeune commis (le narrateur) incarne, pour l'occasion, le personnage Autre : un citadin instruit, mais qui ignore tout du bois et de la campagne. Le deuxième cas implique le métis Amédée Cardinal, mis en scène dans le roman *Les Jours sont longs*. L'homme exerce une autorité de fer à la fois sur son coin de pays (la baie James) et sur les touristes intéressés par les activités cynégétiques. On le voit, même dans cette modification apportée au groupe de référence, la part narrative accordée à l'homme des bois maintient tout son intérêt. La focalisation sur le bûcheron et l'homme des bois accepte des moments d'alternance avec le commis de Godin, sans nuire à leur développement narratif, bien au contraire. En fait, les actions des forestiers, dans *Ce maudit soleil*, animent, d'une façon ou d'une autre, tout le roman. Chez Harry Bernard, le narrateur/citadin, demeure un acteur qui dispute la scène diégétique à Cardinal. Même si le protagoniste continue à organiser la vie en forêt, à braconner, à diriger les activités des bûcherons, il accepte progressivement le citadin parce qu'il est capable de s'adapter à la vie dans les bois et d'y trouver autonomie et quiétude.

Mis à part ces deux romans, les autres œuvres du corpus donnent à voir l'Autre chez l'homme des bois qui s'alimente à la sauvagerie. Les exemples sont nombreux, et vont de Charles Chauvin à Mathieu Bouchard, en passant par François Paradis, Vincent Douaire et combien d'autres. Leur trajectoire se cristallise autour de l'aventure et de

l'errance. On les trouve vigoureux, durs à la peine, résistants, épris de liberté, mobiles, ingénieux, intrépides, habiles, énergiques, dans leur *chez-soi* : la montagne, le pourtour des Grands Lacs, la Côte-Nord, le district de Rabaska, le Grand lac des Esclaves, les prairies de la Saskatchewan, le territoire des Assiniboines, etc. L'Autre, dans le contexte de notre étude, se trouve essentiellement chez des personnages en quête de liberté et d'indépendance. Des hommes épris de voyages, à la recherche d'un monde ouvert, hors de la société conventionnelle de la vallée du Saint-Laurent. On en arrive donc à dire que l'altérité du coureur de bois se trouve au cœur de l'opposition aux valeurs traditionnelles de l'agriculture et de la ville, le cas échéant.

Appliquée à la terre paternelle que Charles Chauvin quitte, la représentation de l'altérité se fait indécise sous la plume de Patrice Lacombe. Le personnage balance entre le Même et l'Autre et le riche potentiel de l'aventurier dans les Pays-d'en-Haut n'y est pas développé. Ainsi, Lacombe renonce à décrire la vie de Charles Chauvin, au moment même où il part en direction du territoire nordique (l'*ailleurs*). Lorsque son personnage revient des Pays-d'en-Haut, l'auteur le reconduit à l'agriculture. Pourtant, être Autre donne la possibilité d'échapper à l'uniformité d'une société ou d'un groupe, « [d]où la possibilité d'ouvrir l'intrigue et le sens à des configurations inédites² ». Dans cette perspective, le premier récit du corpus, *La Terre paternelle*, reste timide quant à cette première ouverture sur l'Autre. Par contre, les récits du père Michel, dans *Forestiers et voyageurs*, amalgame de réalisme et de jonglerie, s'inscrivent dans la volonté de l'époque pour exprimer l'aspect pittoresque et distinctif de la vie canadienne-française en littérature. La figure de l'altérité,

² Paterson, Janet, *Figures de l'Aure dans le roman québécois*, op. cit., p. 168.

sous la forme adoucie des forestiers, et plus hardie des voyageurs des Pays-d'en-Haut, apparaît justement dans un effort de récupération du patrimoine folklorique, tandis que la description du voyage permet une première investigation des Pays-d'en-Haut. Il s'agit ici d'un récit qui se rattache épisodiquement à l'histoire et qui s'ouvre sur une géographie nouvelle : les lieux du Nord. Le déplacement de l'action vers l'*ailleurs* rappelle aussi, entre autres choses, les guerres des compagnies de traite et replace le commerce des fourrures, comme celui du bois de coupe, dans le contexte socio-économique de l'époque.

D'autre part, l'altérité est mise en valeur par les récits à caractère historique. Ces œuvres peuvent faire écho à des désirs non réalisés, voire au goût pour la marginalité. *Nicolas Perrot* de Georges Boucher de Boucherville, comme les protagonistes de *Nord-Sud* puis des *Engagés du Grand Portage* de Léo-Paul Desrosiers, empruntent des parcours narratifs héroïques où l'espace de l'*ailleurs* renvoie au mystère, à la bravoure, à ce qui fabrique une aura légendaire. En outre, le roman inspiré par l'histoire fournit l'occasion de mettre en évidence l'homme des bois en littérature. Un féru d'histoire, Léo-Paul Desrosiers donne à voir l'exploitation des coureurs de bois par la Compagnie du Nord-Ouest, tout en fournissant au lecteur l'occasion de retracer le parcours des voyageurs dans les Pays-d'en-Haut. L'histoire possède une capacité transformatrice qui touche les événements, les personnages et leurs actions. Les récits ont aussi l'avantage de « mettre en lumière les préoccupations sociohistoriques et culturelles d'une époque³ ». Dans le roman historique, souvent, « l'altérité correspond à un contexte social⁴ ». Comme

³ *Ibid.* p. 167.

⁴ *Ibid.*

le signale Paterson, c'est l'histoire d'une littérature, comme d'une collectivité, qui est alors prise en compte.

Que dire encore de la figure du coureur de bois ? Que les engagés, Louis Cayen, Menaud, Gildore, Superman réunissent toutes les qualités nécessaires de l'homme des bois et font la démonstration que cette figure de l'Autre, qu'ils incarnent, est « féconde [...] flexible et polyvalente dans sa capacité à changer de forme⁵ ». Elle accepte des transformations multiples et épouse différentes fonctions. Les hommes des bois font la traite des fourrures, chassent, s'affairent à la drave, sont portés par des idéaux, repoussent les frontières du pays, sont des amoureux inconditionnels du bois. Léo-Paul Desrosiers, quant à lui, montrera dans *Les Engagés* comment les compagnies de fourrures, notamment celle la CNO, réduisent à l'état de serviteurs les coureurs de bois canadiens-français. À l'inverse, Cardinal, en ce qui le concerne, s'autorise à braconner et à systématiquement tirer parti des citadins qui font du bois un lieu de plaisance et d'excursion. Mais, au deuxième chapitre, vient aussi un lot de misères qui fait infléchir progressivement la représentation, jusque-là positive, du coureur des bois. L'infailibilité du nomade fait graduellement place à une vulnérabilité qui conduira à sa disparition. La mort de François Paradis frappe comme un coup de tonnerre, insoupçonnée chez un coureur de bois d'expérience. Dès lors, dans les œuvres mettant en scène l'homme des bois, les catastrophes se multiplient. Josen, le double de Menaud, se noie, Louison Turenne, coureur de bois honnête, accuse son impuissance devant un citadin profiteur et n'a d'autre alternative que de regagner son village et le travail de la terre, Thomas Clarey est ébranlé

⁵ *Ibid.*

par la mort de Louise Genest et Cardinal ne se remet pas de la perte de sa fille Adèle. La forêt, *chez-soi* du coureur de bois, lui devient tout à fait hostile ou encore est menacée de lui être retirée au profit de l'exploitation commerciale. Les engagés, pour leur part, peinent, par tous les climats, comme des bêtes de somme. Esclaves des maîtres de la traite des fourrures, ils troquent leur vie pour des gages de misère et, dans *Menaud, maître-draveur*, la poursuite du grand projet de reconquête de la montagne deviendra, après que Menaud ait perdu l'esprit, l'affaire du Luçon, lumière bien minime dans le désastre. Le déchirement est constant dans les fictions du chapitre deux et le coureur de bois, représentant haut en couleurs de la joie de vivre, bat en retraite devant l'adversité du *chez-soi*. Le personnage subit moult revers et doit faire face à des situations problématiques qui pressent sans relâche, jusqu'en 1965.

Par ailleurs, et contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'altérité n'est pas simplement le constat d'une différence avec le groupe qui fixe les normes. L'Autre des bois peut très bien épouser une cause politique, développer une problématique nationale, combattre une société transformée par l'avancement technologique ou poursuivre, dans un autre espace, le rêve d'une vie nouvelle et meilleure. Ainsi, Menaud participe à une mission historique et politique en dénonçant l'emprise de l'Anglais sur le pays. Il reprend à son compte le legs des ancêtres et ramène à la mémoire les hommes des bois du passé pour mieux appuyer la défense du *chez-soi*. Mais ses compatriotes, sédentaires et chasseurs, ne répondent pas à son appel. Le maître-draveur est vaincu et verse alors dans le délire en constatant le caractère utopique de son combat en faveur de la défense des droits acquis. Antoine, bûcheron/chasseur/guide de *L'Élan d'Amérique* développe, pour sa

part. une perspective voisine. Il lève aussi son bouclier contre l'étranger, mais sa démarche vise à la fois à protéger le *chez-soi* légué par les ancêtres et à reculer devant le progrès. Son combat symbolique pour la reconquête du statut conféré au coureur de bois et, partant, du territoire sauvage, reste à l'état d'un vain effort pour ranimer une époque de gloire désormais lointaine. L'utopie se rencontre aussi dans *Un Dieu chasseur*. Le départ pour un nirvâna du Nord, chez Mathieu et Philippe Saganash, ressemble à une tentative d'atteindre au sublime, vouée d'avance à l'échec. Vouloir recréer les conditions de leur adolescence, soit les voyages entrepris jadis avec Thivierge à la baie d'Hudson, pour le premier, et l'espace ouvert et sans limites pour le second, quand il voyageait avec son père, relèvent de la dérision. Le mouvement vers le passé n'est jamais garant de l'avenir et il semble bien, dans les dernières œuvres de notre corpus, que l'homme des bois soit voué à la disparition.

En définitive, les œuvres qui constituent notre corpus nous rappellent, toutes à leur façon, que le coureur de bois est bel et bien un « événement » qui fictionnalise l'intrigue par l'intermédiaire de ses figures propres et de ses thèmes particuliers. Les récits nous indiquent aussi que le nomade des bois demeure un sujet complexe, vivant, en perpétuelle transformation. Autre, il devient matière à contestation. Ses détracteurs lui reprochent ses déambulations comme ses écarts de conduite, mais le nœud, comme l'écrit Régine Hubert-Robert, « de leur errance n'[est] pas là, mais dans leur prurit de liberté, d'espace⁶ ». Les représentations du coureur de bois dans les fictions de notre corpus ne

⁶ Hubert-Robert, Régine, *L'Épopée de la fourrure*, op. cit., p. 108.

dérogent pas de ce constat et l'indocilité, comme leur appétit pour la pérégrination, reste une matière exploitable pour les auteurs.

L'homme des bois, dont le déclin est entrevu dans le dernier chapitre de notre étude, apparaît, pour l'instant, comme une figure moins privilégiée et constante qu'on ne pourrait le croire, à première vue, dans la littérature québécoise (une quinzaine d'œuvres au total). Toutefois le personnage du coureur de bois semble suffisamment prégnant pour donner lieu à une production plus abondante. Disparu de la littérature pour adulte depuis 1986, on pense à la représentation peu flatteuse qu'en fait Arlette Cousture, il semble cependant trouver une nouvelle vigueur dans le roman jeunesse. Suzanne Martel, et sa série « Les coureurs des bois » composée de *Menfou Carcajou* (1980), *La Baie du Nord* (1980), et d'*Une belle journée pour mourir* (1993), semble à l'origine d'un renouveau qui établit le coureur de bois en tant que figure « incontournable de la mythologie québécoise⁷ ». D'autres romanciers maintiennent l'allure : Robert Davidts et Francis Back, pour leur part, publient *Jean-Baptiste, coureur des bois* (1996), tandis que Marise Rouy donne à lire *L'insolite coureur des bois* (2003). Martin Fournier, en ce qui le concerne, fait paraître un roman à caractère historique, *Radisson - L'enfer ne brûle pas*, tome I, (2011)⁸. Peut-être retrouve-t-on, dans ces textes, les signes avant-coureurs du retour de l'homme des bois en littérature ?

⁷ Thaler, Danielle et Alain Jean-Bart, « Les représentations du « home » dans les romans historiques québécois », *op. cit.*, p. 39.

⁸ Notons que l'auteur (aussi historien) est lauréat des Prix littéraires du Gouverneur général 2011 dans la catégorie « Littérature jeunesse – texte ».

Nous voudrions, comme dernier mot, présenter quelques points qui pourraient se rapporter à une typologie de l'homme des bois. Cette réflexion, qui ne fait qu'entrevoir le sujet, mais nous semble pouvoir ouvrir une voie intéressante. Coureur de bois, homme des bois, nomade des bois, trappeur, chasseur, hivernant, cageux, truchement, homme du Nord, guide, portageux voyageur, engagé, mangeur de lard, bûcheron, forestier, draveur, aventurier. Toucher l'altérité de l'homme des bois, au terme de notre recherche, suppose que nous nous penchions également sur les formes variées de sa représentation. Nos recherches nous permettent d'entrevoir diverses catégories, aux cloisons parfois poreuses. La première représentation concerne le coureur de bois traditionnel, en ce sens qu'il s'affaire uniquement au commerce, légal ou illégal, des fourrures. Nous retenons ici Nicolas Perrot, trafiquant de pelleteries, François Paradis, le coureur de bois jeune, téméraire, homme dépareillé et emblématique de la fonction dévolue à l'altérité sauvage à la fois dans le corpus et la littérature québécoise. Près de lui se range Thomas Clarey, investi des mêmes qualités, trappeur et homme de bois accompli. Il offre ses récoltes de fourrures au village et à Armand Genest, propriétaire du magasin général de Saint-Michel-des-Saints. Mathieu Bouchard appartient aussi à cette catégorie, car on le voit négociier de personne à personne à Mont-Laurier. Les quatre hommes sont des négociants libres et indépendants. Ils vendent leurs peaux, quand l'occasion se présente et à ceux qui offrent un prix raisonnable. D'une certaine manière, ils rejoignent les premiers coureurs de bois du XVII^e siècle dont la façon de commercer est à peu près identique.

Une deuxième division regroupe les voyageurs et engagés. Nous sommes alors en présence de coureurs de bois dont les conditions de vie en forêt sont régies par un contrat

signé avec une grande compagnie de fourrures. Dans nos fictions, il s'agit exclusivement de la CNO. Ce groupe de nomades des bois réunit une palette importante de personnages. Charles Chauvin, le père Michel et Louison Turenne campent le rôle de trois voyageurs canadiens occupés par la traite des fourrures au profit de la CNO. Seul le protagoniste de Taché ne revient pas à la terre. Les deux autres rentrent au bercail pour des raisons différentes. Il reste les nombreux engagés de Desrosiers, bien que ces derniers aient comme principale fonction de transporter les provisions et les marchandises. Une fois rendus à destination, ces hommes de peine peuvent, quand on le leur demande, participer à la traite des fourrures. Vincent Douaire, quant à lui, a déjà travaillé dans les Pays-d'en-Haut à titre de voyageur. Il en revient malade, mais le statut que lui confèrent ses voyages lui accorde prestige et considération auprès de la société des jeunes. C'est d'ailleurs le fait qu'il soit aventurier des bois qui, ironiquement, séduit Josephte. Le grand-père de Vincent, Antoine Douaire, a aussi loué ses services à la CNO. Gildore peut être compris dans cette section. Le jeune homme s'adonne au commerce des fourrures comme les autres voyageurs qui l'entourent. Ce qui intéresse Savard, toutefois, tient à l'ajout d'une autre vocation au jeune aventurier. Cette dernière dépasse le simple commerce des fourrures. La Dalle-des-Morts, pour Gildore, prend davantage les allures d'un défi à relever pour rejoindre des terres encore innommées et accomplir ce que son grand-père n'a pu achever.

Les hommes rompus au travail dans la forêt, et à tous ses métiers du bois, se présentent dans des figures variées : celles du trappeur, du chasseur, du guide, des forestiers. Ce sont ces hommes qui forment notre troisième catégorie. Si Menaud privilégie

la drave, Cardinal exploite les citadins amateur d'excursions de chasse. Antoine, à une époque plus récente (les années soixante-dix), prolonge Menaud et mène un combat qui se termine par la mort de l'orignal des origines. Cette disparition de l'animal symbolise celle du coureur de bois. Les forestiers, pour leur part, sont des bûcherons qui, dans *Forestiers et voyageurs* de Taché, ressemblent à des images d'Épinal. Ils se situent aux antipodes de la représentation du bûcheron chez Marcel Godin. La vie dans les chantiers apparaît dans sa réalité la plus crue chez cet écrivain. Ovila Pronovost, quant à lui, consacre la déchéance de l'homme des bois. Il se dérobe à tous ses devoirs de père et d'époux, gaspille l'argent qu'il gagne et s'enivre à la moindre occasion. Sa femme, Émilie, n'a d'autre option que de se séparer de lui.

Les grands traits de l'homme des bois se trouvent dans cette première esquisse d'une typologie du coureur de bois en littérature québécoise. Elle a surtout pour but de donner un aperçu général à d'autres chercheurs qui seraient intéressés par un ou plusieurs types de nomades des bois. Nous espérons que ces personnages en perpétuel mouvement, et qui ont affirmé leur spécificité, soient en mesure d'inspirer des figures de héros nationaux capables de séduire. Dans l'imaginaire littéraire, ces personnages s'imposent et sont en mesure de faire le lien entre la colonie française du XVII^e siècle et l'aventurier du XX^e siècle. Le coureur de bois, homme de la forêt et de la sauvagerie, incarne les valeurs de l'individualisme et, à sa façon, constitue une des plus belles réussites culturelles de l'Amérique française.

BIBLIOGRAPHIE

Oeuvres étudiées

Bernard, Harry, *Les Jours sont longs*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1951, 183 p.

Boucherville, Georges Boucher de, *Nicolas Perrot ou Les Coureurs des bois sous la domination française*, édition établie, présentée et annotée par Rémi Ferland, Sainte-Foy, Éditions de la Huit, 1996, 171 p.

Cousture, Arlette, *Les Filles de Caleb*, tome 1 : *Le Chant du coq* ; tome 2 : *Le Cri de l'oie blanche*, Montréal, Québec/Amérique, 1985, 528 p. ; 1986, 790 p.

Desrosiers, Léo-Paul, *Nord-Sud*, Montréal, Les Éditions du « Devoir », 1931, 217 p.

Desrosiers, Léo-Paul, *Les Engagés du Grand-Portage*, Montréal, BQ, 2004, 257 p.

Godin, Marcel, *Ce maudit soleil*, Paris, Robert Laffont, 1965, 190 p.

Hémon, Louis, *Maria Chapdelaine*, Montréal, CEC, 1997, 304 p.

Lacombe, Patrice, *La Terre paternelle*, Montréal, BQ, 1993, 87 p.

Langevin, André, *L'Élan d'Amérique*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1972, 239 p.

Savard, Félix-Antoine, *Menaud, maître-draveur*, Montréal, BQ, 1992, 161 p.

Savard, Félix-Antoine, *La Dalle-des-Morts*, Montréal et Paris, Fides, 1965, 153 p.

Soucy, Jean-Yves, *Un Dieu chasseur*, Montréal, Typo, 1997, 252 p.

Taché, Joseph-Charles, *Forestiers et voyageurs*, Montréal, Fides, 1981, 202 p.

Vac, Bertrand, *Louise Genest*, Montréal, Les éditions Alain Stanké, 2001, 231 p.

Autes textes littéraires

Back, Francis, *Jean-Baptiste, coureur des bois, ou Récit d'un aventureux périple de Montréal à Michillimakinac par le sieur Jean-Baptiste Létourneau, dit Petit-Baptiste, natif du village de Lachine en la Nouvelle-France, aussi vulgairement appelée le Canada*, Montréal, Boréal, 1996, 128 p.

Beaugrand, Honoré, *Jeanne la fileuse*, Montréal, Fides, coll. du Nénuphar, 1875 ;1980, 312 p.

Beaugrand, Honoré, *La Chasse-Galerie* ; textes explicatifs de Luc Bouvier, Montréal, Les éditions CEC, [1891] 1996, 160 p.

Bernard, Harry, *Dolorès*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1932, 223 p.

Bernard, Harry, *La Dame Blanche*, Montréal, Bibliothèque de l'action française, 1927 , 222 p. (« La Dame blanche » ; «Hommes du Nord » ; «Périls de la Gat' »).

Bernier, Jovette, *Non Monsieur*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1969, 220 p.

Bigras, Julien, *Ma Vie, ma folie*, Paris et Montréal, Mazarine et Boréal Express, 1983, 212 p.

Billon, Pierre, *Nouvelle-France*, Montréal et Paris, Leméac / Actes Sud, 2004, 206 p.

Brouillet, Chrystine, *Marie Laflamme, Nouvelle-France*, tome 2, Montréal, Lacombe, Paris, Denoël, 2004, 383 p.

Brouillet, Chrystine, Marie Laflamme, *La Renarde*, tome 3, Paris, Denoël, 2004, 397 p.

Bugnet, Georges, *La Forêt*, Montréal, Les éditions du Totem, 1935, 239 p.

Charland, Jean-Pierre, *La belle rivière*, Montréal, Éditions du Jour, coll. Tout âge, 1976, 142 p.

Chauveau, Pierre-J.-O., *Charles Guérin, roman de mœurs canadiennes*, Montréal, Fides, « Le Nénuphar », 1853 ; 1978, 392 p.

Constantin-Weyer, Maurice, *Un Homme se penche sur son passé*, Paris, les éditions Rieder, 1928, 228 p.

Desrosiers, Léo-Paul, *Les Opiniâtres*, Montréal, Imprimerie populaire, 1941, 209 p.

Fréchette, Louis, *Contes de Jos Violon* ; édition préparée, présentée et annotée par Aurélien Boivin; Montréal, Guérin,1999, 119 p.

Fréchette, Louis, *Mémoires intimes* ; texte établi et annoté par George A. Klinck ; préface de Michel Dassonville, Montréal Fides, 1961, 200 p.

Gérin-Lajoie, Antoine, *Jean Rivard le défricheur, suivi de Jean Rivard, économiste*, Montréal, Hurtubise HMH, 1977, 400 p.

- Germain, Jean-Claude, *Un Pays dont la devise est je m'oublie*, Montréal, VLB éditeur, 1976, 138 p.
- Guèvremont, Germaine, *Le Survenant*, Montréal, BQ éd., [1945] 1990, 227 p.
- Hamelin, Louis, *Cowboy*, Montréal, XYZ, 1992 ; 1998, 437 p.
- Hamelin, Louis, *Sauvages*, Montréal, Boréal, 2006, 289 p.
- Kérouac, Jack, *On the Road*, New York, Penguin Books, 1957 ; 1976, 307 p.
- Lalonde, Robert, *Le dernier été des Indiens*, Paris, Seuil, 1982, 158 p.
- Lalonde, Robert, *Sept lacs plus au nord*, Montréal, Boréal, 1993 ; 2000, 157 p.
- LaRue Monique, *Copies conformes*, Paris, Denoël, 1989, Montréal, Lacombe, 1989, 189 p.
- Le Franc, Marie, *La Rivière solitaire*, préface de Léo-Paul Desrosiers, Fides, 1934, 194 p.
- Marmette, Joseph, *Le Tomahawk et l'épée*, Québec, Imprimerie de Léger Brousseau, 1877, 206 p.
- Martel, Suzanne, *Les Coureurs des bois*, Montréal, Fides, 4 vol., 2002.
- Montigny, Louvigny de, *Au pays de Québec : contes et images*, Montréal, Société des Éditions Pascal, 1945, 327 p.
- Nantel, Adolphe, *À la hache*, Montréal, Les éditions Albert Lévesque, 1932, 232 p.
- Perro, Bryan, *Contes cornus, légendes fourchues*, Shawinigan, Les Éditions des Glanures, 1997, 122 p.
- Poitrass, Alphonse, « Histoire de mon oncle », Massicotte, É[douard]-Z[otique], *Conteurs canadiens-français au XIXe siècle*, Montréal, C.O. Beauchemin & Fils, Libraires-imprimeurs, 1902, 330 p.
- Potvin, Damase, *La «dame française» du Duc de Kent : récits historiques canadiens*, Québec, Éditions Garneau, 1948, 141 p.
- Poulin, Jacques, *Volkswagen Blues*, Montréal, Leméac, 2006, 323 p.
- Richard, Jean-Jules, *Journal d'un hobo*, Montréal, Parti-Pris, 1965, 292 p.
- Ringuet, *Trente arpents*, Montréal, collection bis, les éditions Flammarion Itée, 1991, 278 p.

Rivard, Adjutor, « Le coureur de bois solitaire », *Contes et propos divers*, Québec, Librairie Garneau Limitée, 1944, 246 p.

Roquebrune, Robert de, *La Seigneuresse*, Montréal - Paris, 1960, Fides, 270 p.

Rouy, Marise, *L'insolite coureur de bois*, Montréal, Hurtubise HMH, Coll. Atout, 2003, 84 p.

Roy, Gabrielle, *La Montagne secrète*, Montréal, 1961, Beauchemin, 222 p.

Savard, Félix-Antoine, *Menaud, maître-draveur*, Montréal, Fides, 1959, 133 p.

Yates, Elizabeth, *En avant, voyageurs !* ; titre original, *White pipe, paddle and song*, Paris, Flammarion , collection Castor poche, 1981, 284 p.

Ouvrages et articles

Adam, Jean-Michel, *Le Récit*, Paris, PUF, 1999, 127 p.

Allard, Jacques, *Le Roman du Québec. Histoire. Perspectives. Lectures.*, Montréal, Québec Amérique, 2000, 448 p.

Antaya, François, *La Traite des fourrures dans le bassin du Saint-Maurice : les conditions de travail des engagés au début du XIX^e siècle (1798-1831)*, Trois-Rivières, Université du Québec à Trois-Rivières, 2007, 157 p.

Arcand, Bernard et Serge Bouchard, *Cow-Boy dans l'âme*, Montréal, Les Éditions de l'homme, 2002, 228 p.

Attali, Jacques, *L'Homme nomade*, Paris, Fayard, Coll. Livre de Poche, 2003, 539 p.

Auger, Pierre, *Le Vocabulaire forestier au Québec*, Thèse de doctorat, présentée à l'Université de Strasbourg, 2 vol., 1973.

Bachelard, Gaston, *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1972, 214 p.

Bally, Charles, *Traité de stylistique française*, Genève et Paris, Georg et Klinksieck éd., 2 vol., 1963, 595 p.

Barthes, Roland, Kayser, Wolfgang, Booth, Wayne C. et Philippe Hamon, *Poétique du récit*, Paris, Seuil, 1977, 180 p.

Beaudet, Jean-François, *Dans les filets du Diable. Le coureur des bois et l'univers religieux amérindien*, Montréal, Médiaspaul, 2009, 125 p.

Beaudet, Marie-Andrée, *L'Ironie de la forme. Essai sur « L'Élan d'Amérique » d'André Langevin*, Montréal, Pierre Tysseyre éd., 1985, 158 p.

Beaudoin, Réjean, *Le Roman québécois*, Montréal, Boréal, 1991 125 p.

Béland, Madeleine et Lorraine Carrier-Aubin, *Chansons de voyageurs, coureurs de bois et forestiers* / contribution musicale de Lorraine Carrier-Aubin, Québec, PUL, Coll. Ethnologie de l'Amérique française 4, 1982, 432 p.

Bishop, Neil et A. R Chadwick, Beauport, Publications MNH, coll. Écrits de la francité, 2002, p. 46-87.

Boivin, Aurélien, « Le roman québécois contemporain : l'opposition entre les espaces masculin et féminin », *Études Canadiennes*, n° 39, 1995, p. 179-191.

Boivin, Aurélien et Gwénaëlle Lucas, (dir.), *Marie Le Franc. La rencontre la Bretagne et du Québec*, Québec, Éditions Nota Bene, (Collection « Les Cahiers du CRELIQ »), 2002, 160 p.

Bouchard, Serge, *Récits de Mathieu Mestokosho chasseur innu*, Montréal, Boréal, 2004, 193 p. [Le livre est d'abord paru en 1977 sous le titre *Chroniques de chasse d'un Montagnais de Mingan, Mathieu Mestokosho*, Série cultures amérindiennes, Ministère des Affaires culturelles].

Bouvet, Rachel, Carpentier, André et Daniel Chartier, (dir.), *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs. Les modalités du parcours dans la littérature*, Paris, L'Harmattan, 2006, 255 p.

Bouvet, Rachel, *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*, Montréal, XYZ, 2006, 204 p.

Bourneuf, Roland, « L'organisation de l'espace dans le roman », *Études littéraires*, avril 1970, p. 77-94.

Bourneuf, Roland et Réal Ouellet, *L'Univers du roman*, Paris, PUF, 1989, 254 p.

Brautman, Davida Beth, « Jean-Yves Soucy, *Un Dieu chasseur* », *The French Review*, vol. 51, no 5, avril, 1978, p. 773-774.

Brisson, Geneviève, *La Capture du sauvage. Les transformations de la forêt dans l'imaginaire québécois : le cas d'Anticosti (1534-2002)*, Thèse de Doctorat, Faculté des Sciences sociales, Université Laval, Québec, 2004, 229 p.

Brisson, Geneviève, « L'homme des bois d'Anticosti. La figure du guide de chasse et les conceptions sociales de la forêt québécoise », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 60, n° 1-2, 2006, p. 163-189.

Brochu, André, « Menaud ou l'impossible fête », dans *l'Action nationale*, vol. 56, n° 3, novembre 1966, p. 266-291.

Brochu, André, *L'Évasion tragique. Essai sur les romans d'André Langevin*, Hurtubise HMH, Montréal, 1985, 358 p.

Brouillette, Benoit, *La Chasse des animaux à fourrure au Canada*, Paris, Gallimard, 1951, 205 p.

Brulotte, Gaëtan, *La Nouvelle québécoise*, Montréal, Hurtubise, 2010, 335 p.

Brunel, Pierre (dir.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris, Éditions du Rocher, 1988, 1436 p.

Bureau, Luc, *Entre l'éden et l'utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*, Montréal, Québec/Amérique, 1984, 235 p.

Burley, Edith I., *Servants of the Honourable Company. Work, Discipline, and Conflict in the Hudson's Bay Company, 1770-1879*, Toronto, New York, Oxford, Oxford University Press, 1997, 319 p.

Camus, Audrey et Rachel Bouvet, (dir.), *Topographies romanesques*, Rennes et Montréal, PUR et PUQ, 2011, 253 p.

Canup, John, *Out of the Wilderness : The Emergence of an American Identity in Colonial New England*, Middletown, Connecticut, Wesleyan University Press, 1990, 303 p.

Carpin, Gervais, *Histoire d'un mot. L'ethnonyme Canadien de 1535 à 1691*, Québec, Septentrion, 1995, 225 p.

Castillo Durante, Daniel, *Les Dépouilles de l'altérité*, Montréal, XYZ éditeur, 2004, 212 p.

Chadwick, Tony et Virginia Harger-Grinling, « Frontières linguistiques, culturelles et psychologiques : L'Élan d'Amérique », *Études Canadiennes*, n° 39, 1995, p. 165-170.

Chapman, Rosemary, « L'écriture de l'espace au féminin : géographie féministe et textes littéraires québécois », *Recherches féministes*, vol. 10, n° 2, 1997, p. 13-26.

Chartier, Daniel, « Au Nord et au large. Représentation du Nord et formes narratives », dans Bouchard, Joë, Chartier, Daniel et Amélie Nadeau, (dir.), *Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels*, Montréal, UQÀM, Coll. « Figura », n° 9, 2005, p. 9-26.

Chartier, Daniel (dir.), *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)*, Montréal, UQAM, 2008, (Coll. Droit au Pôle), 335 p.

Combet, Denis, « Quand l'ennemi, c'est la nature : l'expérience de lieux dangereux chez quelques voyageurs dans la Baie d'Hudson (1682-1782) » : 10^e colloque de l'APLAQA, dans *Le Lointain : écrire au loin, écrire le lointain*, textes rassemblés par O'Reilly, Magessa, Bishop, Neil et A.R. Chadwick, Québec, Publications MNH, 2002, p. 45-59.

Couture, Stéphane, *L'Itinéraire de la « figure » du coureur de bois, 1744-2005*, Mémoire de Maîtrise, Québec, Université Laval, Faculté d'histoire et des lettres, 2007, 117 p.

Dechêne, Louise, *Habitants et marchands de Montréal au XVII^e siècle*, Paris, Plon, 1974, 588 p.

Deffontaines, Pierre, *L'Homme et l'hiver au Canada*, Paris et Québec, Gallimard et Éditions universitaires Laval, 1957, 293 p.

Deschamps, Nicole, « Lecture de " Maria Chapdelaine " », *Études françaises*, vol. 4, n^o 2, 1968, p. 151-170.

Deshaies, Denise et Diane Vincent, (dir.), *Discours et constructions identitaires*, coll. Culture française d'Amérique, Québec, PUL, 2004, 228 p.

Désy, Caroline, Fauvelle, Véronique, Fridman, Viviana et Pascale Maltais, (dir.), *Une œuvre indisciplinaire. Mémoire, texte, identité chez Régine Robin*, PUL, 2007, 306 p.

Désy, Jean, *L'Esprit du Nord. Propos sur l'autochtonie québécoise, le nomadisme et la nordicité*, Montréal, XYZ, 2010, 225 p.

Douville, Raymond, « Jacques Largillier dit " le castor ", coureur des bois et " frère donné " », *Les Cahiers des dix*, Montréal, Imprimerie du Bien Public, n^o 29, 1964, p. 47-69.

Dugas, Georges, *Un Voyageur des Pays-d'en-Haut*, Winnipeg, Les Éditions des Plaines, 1981, 122 p.

Dumont, Fernand, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, 1996, 393 p.

Dupin, Pierre, *Anciens chantiers du Saint-Maurice*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, coll., L'histoire régionale n^o 13, 1953, 223 p.

Dupré, Louise, Lintvelt, Jaap et Janet M Paterson, (dir.), *Sexuation, espace, écriture. La littérature québécoise en transformation*, Québec, Nota bene, 2002, 487 p.

Fournier, Martin, *Pierre-Esprit Radisson : coureur de bois et homme du monde (1652-1685)*, Montréal, Nuit Blanche éditeur, 1996, 125 p.

Fournier, Serge, *Étude lexicologique des régionalismes pris dans le discours de chasseurs et de trappeurs de la Basse, Moyenne et Haute Mauricie*, Shawinigan, Les éditions des Glanures, 1985, 110 p.

Fréchette, Louis, *Mémoires intimes* ; texte établi et annoté par George A. Klinck ; préface de Michel Dassonville, Montréal Fides, [1900] 1961), 200 p.

Gaulin, André, « La Vision du monde d'André Langevin », *Études littéraires*, vol. 6, n° 2, 1973, p. 153-167.

Gauvin, Lise, *Parti pris littéraire*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, (coll. Lignes québécoises), 1975, p. 219 p.

Germain, Georges-Hébert, *Les coureurs des bois, la saga des Indiens blancs*, Montréal, Libre Expression éd., 2003, 159 p.

Grenon, Michel (dir.), « L'acculturation », *Revue Lektos*, Montréal, UQAM, vol. 2, n° 2, automne 1992, 291 p.

Han, Françoise, « Jean-Yves Soucy : *Un dieu chasseur* », *Europe*, Paris, Revue Europe éd., juin-juillet 1978, p. 243-244.

Hare, John, « Introduction », in *Les Canadiens français aux quatre coins du monde : une bibliographie commentée des récits, de voyage, 1670-1914*, Québec, La Société historique de Québec, 1964, p. 12-38.

Hartog, François, *Le Miroir d'Hérodote : essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1980, 386 p.

Havard, Gilles, *Empire et métissages. Indiens et Français dans le Pays d'en Haut 1660-1715*, Paris et Québec, PUP et Septentrion, 2003, 858 p.

Havard, Gilles et Cécile Vidal, *Histoire de l'Amérique française*, Paris, Flammarion, 2006, 863 p.

Hodgson, Richard, G., « Time and Space in André Langevin's " L'Élan d'Amérique " », *Canadian Literature*, Vancouver, n° 88, 1981, p. 31-38.

Hubert-Robert, Régine, *L'Épopée de la fourrure*, Montréal, Éditions de l'arbre, 1945, 271 p.

Jacquin, Philippe, *Les Indiens blancs, Français et Indiens en Amérique du Nord (XVI^e-XVIII^e siècle)*, Paris, Payot éd., 1987, 310 p.

Jacquin, Philippe, *Le Cow-boy. Un Américain entre le mythe et l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1992, 248 p.

Jodelet, Denise, « Formes et figures de l'altérité », dans Sanchez-Mazas, Margarita et Laurent Licata, (dir.), *L'Autre : regards psychosociaux*, Grenoble, PUG, 2005, 415 p.

Jouve, Vincent, *La Poétique du roman*, Paris, Armand Colin éd., 2006, 192 p.

Juneau, Marcel, *Problèmes de lexicologie québécoise. Prolégomènes à un Trésor de la langue française au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1977, 278 p.

Kwaterko, Józef, *Le Roman québécois et ses (inter)discours : analyses sociocritiques*, Québec, Nota bene, 1998, 224 p.

Lacoursière. Jacques, Provencher, Jean et Denis Vaugeois, *Canada – Québec 1534 – 2010*, Québec, Septentrion, 2011, 604 p.

Lacroix, Jean-Michel, « Le Canada, pays des Frontières ou pays sans frontières ? » dans Rougé, Jean-Robert, (dir.), *Frontière et frontières dans le monde anglophone*, Paris, Presses de Paris-Sorbonne, 1991, p. 164-172.

Lacroix, Michel, « Le régionalisme à la NRF ou les charmes du documentaire romancé », Saint-Jacques, Denis, (dir.), *L'Artiste et ses lieux. Les régionalismes de l'entre-deux-guerres face à la modernité*, Québec, Nota bene (*Convergences* n° 37, 2007, p. 183-196).

Lafleur, Normand, *La Vie traditionnelle du coureur de bois aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Leméac, 1973, 305 p.

Lanctôt, Gustave, *Histoire du Canada*, Montréal, Beauchemin, 3 vol., 1959-1964.

Landowski, Éric, *Présences de l'autre*, Paris, PUF, 1997, 250 p.

Lavoie, Michelle, « Du coureur de bois au Survenant (filialion ou aliénation ?) », *Voix et images du pays*, vol. 3, n° 1, 1970, p. 11-25.

Le Blanc, Claudine, Weber, Jacques, *L'Ailleurs de l'autre*, Rennes, PUR, 303 p.

Lemire, Maurice, (dir.) et al, *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, Montréal, Fides 1978-, 7 vol.

Lemire, Maurice, Saint-Jacques, Denis et Lucie Robert, *La Vie littéraire au Québec*, Québec, PUL, 1991-

Lemire, Maurice, *Formation de l'imaginaire littéraire québécois (1764-1867)*, Montréal, L'Hexagone, 1993, 280 p.

Lemire, Maurice, « L'Appel des grands espaces », *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 8, n° 1, 1996, p. 9-27.

Lemire, Maurice, *Le Mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, Montréal, Éditions Nota Bene, 2003, 236 p.

Lessard, Michel et Huguette Marquis, *L'Art traditionnel au Québec : trois siècles d'ornements populaires*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1975, 463 p.

Louder, Dean et Eric Waddell, (dir.), *Franco-Amérique*, Québec, Septentrion, 2008, 373 p.

Major, André, « La Dalle-des-Morts ou liberté maudite », *Voix et images du pays*, vol. 1, n° 1, 1970, p. 29-36.

Marienstras, Élise, *Les Mythes fondateurs de la nation américaine. Essai sur le discours idéologique aux États-Unis à l'époque de l'indépendance (1763-1800)*, Paris, Maspéro, 1976, 377 p.

Mathieu, Jacques et Jacques Lacoursière, *Les Mémoires québécoises*, Québec, PUL, 1991, 383 p.

Miraglia, Anne Marie, *L'Écriture de l'Autre chez Jacques Poulin*, Candiac, Québec, Éd. Balzac, 1993, 243 p.

Morency, Jean, *Le Mythe américain dans les fictions d'Amérique. De Washington Irving à Jacques Poulin*, Nuit blanche éditeur, 1998, 258 p.

Morency, Jean, « Images de l'Amérindien dans le roman québécois depuis 1945 », *Tangence*, Rimouski et Trois-Rivières, UQAR et UQTR éd., n° 85, automne 2007, p. 83-98.

Morissonneau, Christian, « Jack Warwick, L'appel du Nord dans la littérature canadienne-française », *Recherches sociographiques*, vol. 14, n° 3, 1973, p. 411-413.

Morissonneau, Christian, *La Terre promise : Le mythe du Nord québécois*, Montréal, Hurtubise HMH, 1978, 212 p.

Morissonneau, Christian, « Le peuple dit ingouvernable du pays sans bornes : mobilité et identité québécoise », Louder, Dean R. et Eric Waddell, dir., *Du continent perdu à l'archipel retrouvé. Le Québec et l'Amérique française*, Québec, PUL, 2007, p. 11-23

Mucchielli, Alex, *L'identité*, Paris, PUF coll. Que sais-je ?, [1998] 2002 (5^e éd.), 127 p.

Nute, Grace Lee, *The Voyageur*, St. Paul, The Minnesota Historical Society Press, 1987, 288 p.

Nute, Grace Lee, *The Voyageur's highway : minnesota's border lake land*, St. Paul, The Minnesota Historical Society, [1941] 1970, 113 p.

Ouellet, Pierre, (dir.), *Le Soi et l'autre. L'énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*, Québec, PUL, 2003, 446 p.

Ouellet, Réal et M.-C Pioffet « L'étranger dans quelques romans québécois récents », dans *Canada ieri e Oggi* 2, Atti del 7^e Convegno internazionale di studi canadesi, Acircale (Catania) 18-22 maggio 1988, Schena Ditore, 1990, p. 183-205.

Ouellet, Réal, « Aux origines de la littérature québécoise : nomadisme et indianité », Franca Marcato-Falzone, (dir.), *La Deriva delle francofonie*, Bologna, CLUEB, 1994, p. 1-32.

Ouellet, Réal, Beaulieu, Alain et Mylène Tremblay, « Identité québécoise, permanence et évolution », dans Turgeon, Laurier, Létourneau, Jocelyn et Khadiyatoulah Fall, (dir.), *Les Espaces de l'identité*, Québec, PUL, 1997, 324 p.

Paterson, Janet M., « Pour une poétique du personnage de l'Autre », dans *Texte, revue de critique et de théorie littéraire*, Toronto, Université de Toronto, n^{os} 23-24, 1998, p. 99-117.

Paterson, Janet M., *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, Montréal, Éditions Nota Bene, 2004, 238 p.

Pétillon, Pierre-Yves, *La Grand-route. Espace et écriture en Amérique*, Paris, Seuil, 1979, 253 p.

Pilon, André, *Le Coureur de bois moderne*, Montmagny, Éditions Marquis, 1985, 286 p.

Podruchny, Carolyn, *Les Voyageurs et leur monde. Voyageurs et traiteurs de fourrures en Amérique du Nord*, Québec, PUL, 2009, 405 p.

Poirier, Claude, (dir.), Boisvert, Lionel [et autres], *Dictionnaire du français québécois : description et histoire des régionalismes en usage au Québec depuis l'époque de la Nouvelle-France jusqu'à nos jours incluant un aperçu de leur extension dans les provinces canadiennes limitrophes* : Volume de présentation, Québec, PUL, 1985, 167 p.

Poirier, Claude, (dir.) et l'Équipe du Trésor de la langue française au Québec, *Dictionnaire historique du français québécois : monographies lexicographiques, de québécismes*, Québec, PUL, 1998, 640 p.

Pomerleau, Jeanne, *Les Coureurs de bois : la traite des fourrures avec les Amérindiens*, Québec, Éditions Dupont, 1994, 143 p.

Porteous, J. Douglas, « Home : The territorial core », *Geographical Review*, vol. 66, n^o 4, 1976, p. 383-390.

Potvin Thomas, *Thomas, le dernier de nos coureurs de bois*, Québec, Les éditions Garneau, 1945, 272 p.

Provencher, Jean, *Les quatre saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, Montréal, Boréal, 1996, 605 p.

Provencher, Paul et Gilbert Larocque, *Provencher, le dernier des coureurs de bois*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1974, 287 p.

Purdy, Anthony, *A Certain Difficulty of Being*, Montreal and Kingston, McGill-Queen's University Press, 1990, 176 p.

Puyjalon, Henri de, *Guide du chasseur de pelleterie*, Montréal, Pierre J. Bédard Éditeur, 182 p.

Radisson, Pierre-Esprit, *Les Aventures extraordinaires d'un coureur des bois : Récits de voyage au pays des Indiens d'Amérique*, Montréal, Éditions Nota bene, 1999, 373 p.

Rank, Otto et Elliot Klein, *Le Mythe de la naissance du héros : suivi de La Légende de Lohengrin*, Rank, Otto, éd. critique, avec une introduction. et des notes par Elliot Klein, Paris, Payot, 343 p.

Ricard, François, « Le Dernier des coureurs des bois », *Le Devoir*, Montréal, 30 oct. 1976, p. 16.

Robert, André D. et Annick Bouillaguet, *L'Analyse du contenu*, Paris, PUF, 2002, 127 p.

Roberto, Eugène, *L'Hermès québécois*, Ottawa, Les Éditions David, 2002, 155 p.

Roberto, Eugène, *L'Hermès québécois II*, Ottawa, Les Éditions David, 2003, 263 p.

Roberts, Paula, « Jean Morency, Québec, Nuit Blanche éditeur, coll. Terre américaine, 261 p. », Published in *University of Toronto Quarterly*, Volume 65, n° 1, Winter 1995/96, p. 323-325.

Rousseau, Guildo et Jean Laprise, « La Langue des Bois : le toponyme amérindien dans le roman québécois », in *Voix et images*, Volume X, No 1, automne 1984, p. 69-92.

Ruano-Bordolan, Jean-Claude, (dir.), *L'identité. L'individu, le groupe, la société*, Auxerre Éditions Sciences Humaines, 1998, 394 p.

Saint-Jacques, Denis, « L'Élan d'Amérique », *Études littéraires*, vol. 6, n° 2, 1973, p. 257-268.

Saint-Jacques, Denis, (dir.), *L'Artiste et ses lieux. Les régionalismes de l'entre-deux-guerres face à la modernité*, Québec, Nota bene, 2007, 383 p. (*Convergences* n° 37).

Sellier, Philippe, *Le Mythe du héros ou le désir d'être dieu*, Paris, Bordas, 1970, 207 p.

Thaler, Danielle, « Espaces identitaires : Aux frontières du Home et du Moi », dans Gervais, Flore et Monique Noël-Gaudreault (dir.), *Littérature de jeunesse et espaces identitaires*, Osnabrück, Universität Osnabrück, vol. 1, 2007, p. 19-28.

Thaler Danielle, Jean-Bart, Alain, « Les représentations du " home " dans les romans historiques québécois destinés aux adolescents », *Home Words. Discourses of Children's Literature in Canada*, Waterloo, Wilfrid Laurier University Press, Mavis Reimer editor, 2008, p. 27-49.

Thérien, Gilles, (dir.), *Figures de l'Indien*, Montréal, Typo, 1995, 394 p.

Thoreau, *Un Yankee au Québec* ; trad. de *A Yankee in Canada*, Montréal, Stanké, 1996, 116 p.

Todorov, Tzvetan, *La Conquête de l'Amérique : la question de l'autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, 339 p.

Todorov, Tzvetan, *Nous et les autres*, Paris, Éditions du Seuil, 1989, 538 p. p.

Trigger, Bruce Graham, *Les Indiens, la fourrure et les Blancs. Français et Amérindiens en Amérique du Nord*, Montréal, Boréal/Paris, Seuil, 1990, 542 p.

Trudel, Marcel, *Histoire de la Nouvelle-France*, Montréal, Fides, 3 vol., 1963-1983.

Trudel, Marcel, *Initiation à la Nouvelle-France : histoire et institutions*, Montréal, Holt, Rinehart et Winston éd., 1968, 323 p.

Tuchmaïer, Henri, « L'évolution du roman canadien », *La Revue de l'Université Laval*, vol. XIV, n° 3, novembre 1959, p. 235-247.

Université de Provence. Centre aixois de recherches anglaises, *Le Mythe du héros*, Actes du colloque interdisciplinaire, Aix-en-Provence, Université d'Aix-en-Provence, 236 p.

Vanasse, André, « La rupture définitive », *La Notion de l'étranger dans la littérature canadienne* – IV, Montréal, L'Action nationale, janvier 1966, p. 606 - 611.

Vézina, Robert, *Le Lexique des voyageurs francophones et les contacts interlinguistiques dans le milieu de la traite des pelleteries : approche sociohistorique, philologique et lexicologique*, Thèse de Doctorat, Faculté des Lettres, Université Laval, Québec, vol. 1, 2010, 899 p.

Warwick, Jack, « Les " Pays d'en Haut " dans l'imagination canadienne-française », *Études françaises*, vol. 2, n° 3, octobre 1966, p. 265-293.

Warwick, Jack, *The Long Journey. Literary Themes of French Canada*, Toronto, UTP, 1968, 172 p.

Warwick, Jack, *L'Appel du Nord dans la littérature canadienne-française* [Traduction de *The Long Journey ; literary themes of French Canada*], Montréal, HMH éd., 1972, 248 p.

Warwick, Jack, « The call of the wild in French and English Canadian Literature », *Études Canadiennes*, n° 2, 1976, p. 79-89.

Wien, Thomas, « *Vie et transformation du coureur de bois* », Philippe Joutard et Thomas Wien, (dir.), *Mémoires de Nouvelle-France*, Rennes, Presses de l'Université de Rennes, 2005, 390 p.

Sources informatiques

Bouchard, Serge, Verdon, Rachel, « De remarquables oubliés », Radio-Canada, Site Internet <http://www.radio-canada.ca/radio/profondeur/RemarquablesOublies/accueil.html>, visité en mars 2012.

Landais, Clotilde, « Aliénation et altérité : la construction identitaire dans *Aliss* de Patrick Senécal », Site Internet « <http://www.revue-analyses.org/index.php?id=1782> », visité en juillet 2011.

Sources non imprimées

Beaudoin, Réjean, « Espaces culturels francophones de l'Ouest. Romans migrants : Desrosiers, Roy, Poulin », Simon Fraser University, Conférence, 13 avril 2007.

Warwick, Jack, « Ma découverte du Nord », Conférence sur CD, 13 février 2007, UQAM, Département d'études littéraires, *Cycle des conférences* préparé par le Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord.